

Jean-Paul Borel

Tome I Marcelle

INCOUS



Testament

Jean-Paul Borel, *ŒUVRES*. Volume 44, *NOUS*.

Tome premier, *LUCIEN*.

Edition anticipée, hors commerce, tirée à douze exemplaires,
numérotés de I à XII. Automne 2007.

Exemplaire N°

Tous droits réservés: Julie Maria Borel, 14, place du Temple, CH-
2016 Cortaillod. Courriel: deneb.edit@bluewin.ch

Avertissement de l'éditeur.

L'auteur a décidé de se lancer dans une troisième lecture du manuscrit (façon de parler...) complet, c'est-à-dire près de mille pages. Nous avons essayé de lui suggérer de confier cette tâche à un tiers, pensant qui lui connaît trop son texte pour pouvoir le lire attentivement, phrase à phrase, mot à mot. Il ne se laisse pas convaincre. D'une part, il a été déçu des correcteurs professionnels auxquels il a eu recours, dans d'autres occasions – qu'il ne précise pas, d'ailleurs – et d'autre part il craint qu'un lecteur non averti supprime – par souci de bien faire – certaines répétitions. Il sait qu'elles existent, mais il les estime utiles, voire nécessaires. Elles se rapportent à des points particulièrement délicats de ses "thèses" – le terme est de nous, lui le trouverait déplacé, il parle de "points de vue" ou simplement d'"idées" – et qui exigent plusieurs formulations successives, sous des angles légèrement différents. Ce ne sont pas des redites, mais des "reprises fonctionnelles" d'un thème problématique, ou des "exposés parallèles" d'une vérité "polifacética", selon la terminologie qu'il emprunte à son maître José Ortega y Gasset. Nous avons dû nous plier à ses arguments – et à son caractère – et nous espérons que le lecteur supportera sans irritation les quelques argumentations récurrentes qui émaillent cette longue réflexion. Il vaut en effet la peine, nous semble-t-il, de passer par-dessus ces aspects formels pour découvrir l'importance du message que nous adresse l'auteur. En son nom, nous vous remercions de votre collaboration; lui-même insiste à plus d'une reprise sur le fait qu'il écrit "avec" le lecteur – l'éventuel lecteur, comme il aime dire, sans fausse modestie – plutôt qu'à lui ou pour lui; toute relation de sujet à objet, souligne-t-il, est réciproque. A vous de juger.

Jean-Paul Borel

NOUS

Tome premier: LUCIEN

Testament

A Pierre Rossel,
avec ma profonde amitié.

Jamais « je » sans « nous »
Ni « nous » sans « je ».

En guise d'introduction.

L'auteur objectivé.

L'année prochaine – 2008 de la chronologie actuellement la plus généralement admise – l'auteur de ce texte atteindra ses quatre-vingts ans, à moins bien sûr qu'il ne meure avant. Il s'est dit, au cours des Fêtes qui marquaient le passage de 2006 à 2007, que le moment était arrivé de rédiger quelque chose de totalement différent de ce qu'il avait écrit auparavant: des textes de critique littéraire (analyse de textes et sociologie de la littérature), de linguistique (théorique et appliquée, comparative), de philosophie, d'engagement civique, jusqu'au moment où il a pris sa retraite; ensuite, des narrations, de dimensions variées, entre une page et plusieurs centaines. Il sent, au moment d'entrer dans une nouvelle année, laquelle, comme toutes les précédentes, pourrait être la dernière, mais chaque fois avec une plus grande probabilité... Il se dit que le moment est venu mettre par écrit tout ce qui est important pour lui. Ce sera une sorte de testament spirituel, intellectuel, politique – au sens le plus large du terme, précise-t-il – éthique donc, artistique aussi... Bref, tout ce qu'il garde en lui sans l'avoir vraiment formulé, explicitement, sinon par petits fragments dispersés ou alors transposé en récits, dans lesquels la dimension autobiographique se mêle à l'imaginaire. Ses lecteurs ne peuvent jamais savoir dans quelle mesure il parle de lui-même, d'un autre ou de n'importe qui, vivant ou fantastique (fantasme). Ce n'est pas qu'il

se cache; il pense plutôt que sa vie réelle... Sa vie réelle...! Ces mots disent-ils quelque chose? Il sait qu'il est le seul à pouvoir connaître l'histoire de sa vie et que, par ailleurs, cette dernière n'est pas particulièrement intéressante; assez banale dans son ensemble, avec quelques épisodes plus spectaculaires, mais rien qui mérite d'être communiqué globalement à autrui. Sans se prendre pour un romancier, il pense que ses univers narratifs, créés de 1990 à aujourd'hui à partir de ce qu'il aime appeler ses *vivencias*, terme espagnol qu'il estime plus expressif, plus concret que "le vécu" du français... Il estime et espère que ces univers, parallèles à celui de chaque individu, sont susceptibles d'augmenter l'expérience existentielle de quelques lecteurs. Chacun vit sa vie et en plus, comme par procuration, celle des autres, grâce aux récits que ceux-ci en donnent, à travers ce qu'ils laissent deviner d'elle dans leur façon de se comporter; et surtout par les romans qu'il peut lire et les films qu'il peut regarder. Se plonger, se laisser emporter dans les aventures – fictives mais présentées comme réelles si l'écrivain a le moindre talent – c'est une façon d'enrichir son trésor d'événements vécus, (presque) vécus du dedans.

C'est pourquoi l'auteur de ce texte a accepté la proposition de sa femme de financer une petite édition d'une ou deux douzaines d'exemplaires, hors commerce. De chaque série de textes présentés sous forme de livres, trois exemplaires sont allés se mettre en sûreté dans une bibliothèque publique: celle de la Chaux-de-Fonds (la ville de son enfance et de son adolescence), celle de Neuchâtel (le centre de sa vie d'adulte) et la Bibliothèque Nationale Suisse. Les autres se sont dispersés rapidement dans la famille et

chez quelques amis. Il en ira de même de ce dernier écrit, si toutefois il arrive à maturité. Dernier vraiment? Curieux adjectif, difficile à assumer; mais n'insistons pas, l'avenir reste toujours ouvert.

Curieusement, la première précision qu'il se formule à lui-même, fin 2006, début 2007, se réfère à la quantité de pages: neuf cents. Il ne sait pas d'où ce nombre lui vient. Il y adhère sans réserve: c'est beaucoup et peu à la fois. Il s'engage envers soi à s'en tenir scrupuleusement à cette extension et il va jusqu'à la communiquer à quelques-uns de ses proches, avant même d'avoir formé, dans sa tête, la première phrase. Il ne voudra pas se dédire. D'après ce que je sais, il va même dépasser l'extension prévue.

Il se met au travail dans les premiers jours de 2007. Au bout d'une vingtaine de pages, il éprouve le besoin de revenir en arrière, d'imprimer ce début pour le relire attentivement et corriger les défauts inévitables: manque de clarté, rupture du fil conducteur, maladresses de style; ou, à un niveau plus terre-à-terre, erreurs d'orthographe et de syntaxe, et enfin simples fautes de frappe. Il avait l'intention de procéder de même régulièrement, par très petites étapes. Cependant, au vu du temps que cette première refonte lui a pris, il renoncera vite, dans les faits plutôt que dans un programme formel, à cette sage pratique. Il se contentera d'éliminer les fautes les plus graves, sur écran, avec le secret espoir qu'un jour quelqu'un – il n'imagine personne de concret – s'attellera à cette besogne, lourde et ingrate puisque l'auteur officiel restera celui du premier jet, donc lui-même. Apparaîtrait ainsi, après une relecture en profondeur

et exigeante, un vrai livre, digne d'un tirage plus important, illustré peut-être d'images tirées de ses albums, mieux diffusé surtout, bientôt célèbre, *best seller* traduit dans toutes les langues. Non, non, je le connais assez pour savoir qu'il ne plaisante pas; il y croit pour de bon, il veut "que [sa] vie serve à quelque chose", comme si, sans cette tentative ultime de sauver l'humanité de la catastrophe vers laquelle elle semble se diriger, elle n'avait servi à rien, et lui non plus. Nous ne pouvons que respecter son point de vue, non ?

Si l'auteur renonce à procéder lui-même à ce contrôle, pourtant nécessaire, c'est surtout dans l'espoir qu'ainsi il arrivera, dans un délai raisonnable, aux neuf cents pages promises et par là qu'il pourra terminer ses recherches. Non pas les faire aboutir définitivement, mais y mettre un terme, volontairement, tout en sachant qu'il y aurait encore – et toujours – beaucoup à dire.

Le résultat de cela est qu'il s'excuse auprès de toi, éventuel lecteur, de t'offrir – ou de t'imposer – un texte qu'il considère comme maladroit, mal écrit, tout en zigzags; difficile à lire, tant par la forme – provisoire devenue définitive – que par la dense complexité du sujet abordé. Pardonne-lui. Tâche de supporter les défauts et de reprendre à titre personnel la réflexion ébauchée dans ce dialogue, avec toi et, du même coup, avec lui-même. Il te sera reconnaissant de ta générosité.

Après avoir choisi la longueur du texte, il faut lui mettre une étiquette, qui deviendra vite son titre définitif. Il se souvient d'un roman qu'il a lu alors qu'il devait avoir trente ans et dont le titre

l'avait heurté: "*JE*".¹ Il ne saurait dire si, à l'époque, il a aimé ou non la narration elle-même. Il devine cependant le danger, le piège: bien sûr qu'il va parler de lui, et qu'il utilisera souvent la première personne du singulier. Pourtant, ce n'est pas lui seul qu'il mettra en scène, pas même dans les passages les mieux centrés sur ce pronom trop voyant; ce sera toujours lui "et". Son livre s'appellera donc *NOUS*, c'est décidé.

C'est alors qu'il m'a demandé de rédiger moi-même ce court texte d'introduction, en "l'objectivant"; j'ai dû lui demander ce qu'il entendait par là, et sa réponse se trouve dans les lignes qui précèdent et les quelques-unes qui vont suivre. Il tient à t'avertir, toi, éventuel lecteur, que le "je" qu'il va devoir utiliser souvent fera toujours partie d'un "nous", parfois explicite, toujours important. Ayant besoin d'un destinataire vivant pour que son message ait un sens et que lui-même "soit" réellement, il se considère "objet" de ton acte de lecture, qui le fait exister. Il compte sur toi pour tenir compte de cette dimension de son *ego*.

¹ Yves Velan, *JE*, Le Seuil, Paris, 1959.

L'auteur assume dorénavant sa subjectivité.

"Nous" inclusif et exclusif.

Le *qechua* (ou *quechua*), langue imposée par les Incas à leurs sujets, dans tout l'Empire, se désigne elle-même du terme de *runasimi*, qui signifie "la langue des hommes" (des humains). Une de ses particularités est de connaître deux formes correspondant au vocable qui sert de titre à ces réflexions, "nous": *ñoqanchiq* et *ñoqayku*.² Il est nécessaire, dans cet idiome, de faire savoir à l'interlocuteur s'il est inclus (première des deux formes) ou non (seconde forme) dans ce terme collectif. D'autres précisions peuvent être ajoutées à celle-ci, mais ce choix de base ne doit pas être évité, qu'il s'agisse du pronom seul ou d'une forme verbale de première personne du pluriel: il n'existe pas de forme générale, ou neutre, pour "nous sommes"; *kanchik* concerne également l'interlocuteur, alors que *kaniku* le laisse en marge.

² Il y a six variétés principales de *quechua*, de même que plusieurs types de transcription.

L'ambiguïté du français.

Si tu observes attentivement notre façon de parler, tu remarqueras que l'emploi de la première du pluriel crée parfois des quiproquos. Par exemple: "Nous nous sommes trompés. / Ah non; moi, je n'étais pas présent quand vous avez pris cette décision. / Oui, oui, je sais bien, pas toi; je voulais dire *nous, Pierre, Jacques et moi.*" Le "nous", exclusif dans la pensée du locuteur, a été perçu comme inclusif par le destinataire du message, qui se croit incorporé, à tort, dans le sujet pluriel; lui ne s'est pas trompé! Autre exemple, en sens inverse: "Pierre nous a donné cela. / Quelle chance vous avez ! / Mais, toi aussi; il a précisé que c'était pour nous tous." Ici, l'interlocuteur s'est senti exclu, alors qu'en réalité le cadeau le concernait lui aussi et que c'est cela que l'autre voulait lui communiquer.

L'ambiguïté, déjà...

Ces quelques remarques d'introduction ont pour but de rappeler, si cela est nécessaire, l'ambiguïté du concept qui va *nous* servir de guide. "Nous", c'est "je" plus quelqu'un ou quelque chose – donc une personne, une chose, un animal, plusieurs individus, l'humanité, les êtres vivants, l'ensemble de la création, même étendue à ce qui peut être considéré comme non existant. Il est clair que l'expression est apte à désigner des centaines et des milliers de contenus, sans autre point commun que la définition de base proposée : "moi + x" (pour autant bien sûr que $x \neq \text{moi}$).

Toi et moi.

Par politesse, je pars plutôt de l'ensemble "toi + moi", qui, selon les règles des mathématiques, correspond aux conditions de validité du terme en question. Puisque je suis en train de parler, au sens large du terme, j'ai besoin d'un récepteur de mon discours. Si tu n'existes pas, il est abusif de dire que je parle; parler tout seul est absurde, c'est une forme de démence, de non-être. D'ailleurs, ce n'est pas seulement pour m'exprimer que j'ai besoin de toi, ou du moins de x. Pour fixer deux planches entre elles, j'ai besoin de deux planches, d'une vis et d'un tournevis. *Mais alors – me diras-tu – pour te gratter la joue, tu n'as besoin de rien ni de personne ? Toi tout seul !*

Quelques autres "nous".

Bonne question. J'ai d'abord pensé répondre à partir d'une différence entre diverses dimensions de moi-même: le corps d'une part, l'esprit et la volonté d'autre part. Il y aurait ainsi trois "nous": "moi + mon corps", "moi + mon esprit", "moi + ma volonté". Cela me semble assez artificiel, et surtout en contradiction avec la globalité qui, fondamentalement, me constitue. Ce thème est important et réapparaîtra par la suite. Je trouve plus utile, dans une optique parallèle, de réfléchir à mon humanité. Il est certes important de considérer l'homme comme différent des autres animaux. Les critères de cette distinction sont difficiles à établir et les spécialistes sont encore loin de se mettre d'accord à ce sujet; nous aurons l'occasion d'y revenir, et plus d'une fois. Pour en rester à la question posée, je peux me contenter de nuancer cette dichotomie homme/animal: je ne suis pas "un animal comme les autres", mais

je fais partie du règne animal et certains de mes fonctionnements et même de mes comportements relèvent de cette appartenance. Je me gratte comme n'importe quel quadrupède, à quelque nuance près. Il s'agit d'une réaction à une agression du monde extérieur: un parasite vivant ou une simple substance inerte me procure une sensation désagréable dont je cherche à me débarrasser en me grattant. Avec un peu de chance, j'éliminerai l'agresseur ou je favoriserai la réaction de défense de mon épiderme. Du point de vue de l'économie de nos énergies, il est bon que nous ayons de telles réactions purement animales, plutôt que de devoir chercher, à chaque démangeaison, quelle est le comportement à adopter. Nous sommes ainsi en présence d'un autre "nous", un "nous" essentiel, qui met tout être vivant en face de son environnement et qui l'articule à lui: "moi + le monde", ou "moi + l'instinct animal". Ce sera un autre chapitre de cette dissertation.

Retour à toi et moi.

Pour le moment, j'aimerais approfondir ma relation à toi, tel que tu apparais plus haut, c'est-à-dire en tant qu'interlocuteur, récepteur du message que j'envoie et possible auteur d'une réponse. Il s'agit premièrement d'une caractéristique du règne animal; il me paraît en effet abusif de parler de dialogue entre un végétal et un autre. Certes, le voyage du pollen emporté par le vent et qui par là va féconder l'ovaire d'une fleur, voisine ou lointaine, et assurer ainsi la reproduction de l'espèce, présente une lointaine similitude avec la communication; mais il reste bien éloigné de l'échange qui apparaît entre les membres du règne supérieur. En ce deuxième temps, nous avons le droit d'opposer à nouveau l'homme

à ses congénères animaux. Il ne s'agit pas de nier les véritables transmissions d'informations que certains individus vivants non humains peuvent établir entre eux. Ce domaine est encore assez mal connu mais tout tend à démontrer que ces messages – questions et réponses au sens large du terme – sont beaucoup plus complexes et nuancés que ne le croyaient les siècles passés. Toutefois, il y a un grand saut, quantitatif et probablement qualitatif, du langage des dauphins ou des fourmis à celui des humains.

De "+ toi" à "+ le monde".

Le "nous" par lequel cette recherche a commencé, "toi + moi" présentait un aspect quelque peu anecdotique. En fait, il nous a introduits au cœur d'un problème essentiel: la pensée, son fonctionnement et son rapport au langage articulé. Ce sera un des aspects importants de notre réflexion; nous le verrons sous divers angles successifs. Pour le moment, j'aimerais faire remarquer que ce "nous" qui semble prêt à dialoguer manque d'une dimension importante. La communication suppose en effet pour le moins trois éléments: émetteur, récepteur et message; en d'autres termes, quelqu'un parle à autrui de "quelque chose". Ce message ne peut pas se limiter à la présence de ses trois composantes. Nous aurions un cercle vicieux, du genre de "Je te parle, je te dis que je te parle", avec, dans le meilleur des cas, une phrase semblable en réponse, et ainsi de suite. C'est un très bon commencement, souvent implicite, mais bien significatif; ce n'est pourtant qu'un commencement, qui n'a de sens que s'il ouvre sur un "message" qui sort de lui-même, qui parle d'autre chose que de lui seul. Il faut donc qu'il y ait quelque chose de quoi parler. Très provisoirement,

j'appellerai cela "un monde". Ce concept devra être développé et affiné par la suite, bien sûr. Pour le moment, nous pouvons nous contenter de cette "trilogie", qui représente donc un autre "nous" : "moi + un autre humain (au minimum) + un monde".

Le monde, son statut, ses dimensions.

Ce qui est nouveau, c'est la nécessité qu'il y ait ce "monde", quelque chose d'extérieur à moi, indépendant de moi et face à quoi je puisse prendre conscience de moi, me situer, me percevoir. Je ne suis plus un moi vaporeux, abstrait, je suis situé dans un temps et un espace. Toi, l'autre ou les autres humains, vous faites évidemment partie de ce monde, surtout en tant qu'autre(s) que moi, extérieur(s) à moi et indépendant(s) de moi. Telles sont les conditions de base pour que le premier "nous" rencontré il y a quelques pages puisse être compris et analysé plus sérieusement. La situation change brusquement d'aspect. Ce monde dans lequel toi et moi nous trouvons est pour le moins un problème. Il présente deux aspects complémentaires: à la fois danger et aide, ou ressource. Il exige un comportement adéquat, sans lequel tout peut arriver, et surtout, si le négatif l'emporte sur le positif, la catastrophe: en simplifiant, soit le monde nous détruit soit nous le détruisons. Il s'agit donc d'utiliser l'aide et les ressources du monde pour en surmonter les dangers et nous maintenir dans l'être, dans l'existence. Mais en même temps il est important que nous prenions conscience, d'abord de l'importance de ce monde, de sa nécessité absolue pour que nous "soyons", et ensuite que nous reconnaissons son statut, égal au nôtre, aussi important et aussi

précieux que le nôtre. Ni "moi sans toi", nous l'avons vu, mais tout autant "ni nous sans lui".

Vers la réciprocité.

J'ajoute "ni lui sans nous", bien que je sache que cette affirmation suscitera des réactions violentes: "Pas de monde sans nous?" Le prétendu bon sens nous pousse à imaginer que le monde sans "nous", sans les humains, continuerait d'être ce qu'il est, comme d'ailleurs il aurait existé bien longtemps avant l'apparition de l'homme: plus de treize milliards d'années avant que l'homme ne fasse son apparition sur la Terre. Au nom de quoi est-ce que je vais m'opposer à un bon sens aussi évident? Nous ne sommes qu'une particule infinitésimale de cet univers, et je prétends que sans nous, les hommes, il ne serait pas, ni maintenant, ni avant, ni après, jamais! Faisons quelques pas en direction de cette façon de voir, dont je comprends le caractère scandaleux, à première vue du moins.

Le monde du quotidien.

Dans la vie de tous les jours, nous considérons le monde comme réel et comme étant la référence de base de nos actions et de nos pensées: le sol sur lequel je vais marcher est solide, l'eau va jaillir du robinet, le soleil que je vois se lever se couchera en fin de journée, le ciel est bleu, le sel de cuisine est du chlorure de sodium (Na Cl), la Voie Lactée est la marque laissée dans le ciel par la Galaxie à laquelle nous (notre système solaire) appartenons, la Confédération Helvétique – CH – a été fondée le 1^{er} août 1492, le Christ est né il y a un peu plus de 2006 ans.

Le doute pointe.

Ce n'est évidemment pas sans intention que je termine cette énumération par une vérité religieuse, donc manifestement hypothétique. Il est intéressant de remarquer que les autres certitudes qui m'habitent au niveau de l'existence quotidienne normale offrent elles aussi une certaine proportion de doute. Selon les historiens, la naissance de la Suisse se situe bien dans les environs de la date rappelée ci-dessus; le mois et le jour, en tout cas, sont sujets à caution. Par ailleurs, l'union des trois communautés paysannes du treizième siècle ne ressemble que de très loin à la Confédération Helvétique d'aujourd'hui. De plus, les lointains Helvètes, qui s'installent dans notre région au premier siècle avant Jésus-Christ, semblent s'être réfugiés dans les montagnes (selon le *Petit Robert*), chassés du plateau suisse par les Alamans et les Burgondes, ce qui institue une différence ethnique, ou du moins culturelle, qui met en relief le caractère très approximatif de l'avant-dernière des "vérités" énoncées plus haut: qu'est-ce que cette confédération présente de vraiment helvétique ?

L'infiniment grand.

La Voie Lactée – Chemin de Saint-Jacques pour les Espagnols, *Camino de Santiago* – facile à repérer si les conditions, atmosphériques et relatives à l'environnement, sont favorables, pose un problème d'un autre type. Les astronomes sont unanimes à accepter la version à laquelle j'ai fait allusion. Ils avouent cependant leur ignorance du nombre précis des systèmes stellaires qui la composent et nous devons nous contenter d'une approximation du

type de "une centaine de milliards". Cette "vérité scientifique" m'interpelle de diverses façons. Tout d'abord, pour souligner le caractère approximatif qui vient d'être mis en relief. L'aveu des spécialistes est un bon point en leur faveur: ils n'affirment que ce dont ils sont absolument certains. Cela est patent dans ce cas précis, mais il est légitime de penser que, si les circonstances l'exigeaient (intérêts sectoriels, égoïstes, ou au contraire un danger menaçant l'humanité ou la Terre entière), ils seraient capables de mettre une sourdine à leurs scrupules et d'affirmer sans réserve aucune ce dont ils sont seulement persuadés. Ensuite, la "réalité" dont il est question ici est séparée de nous, de moi et de mes possibilités de connaissance. Là où je ne vois qu'une zone blanchâtre allongée, au pourtour irrégulier et assez flou, je "sais" qu'il y a des myriades d'étoiles. Je le sais grâce à l'intervention d'autres êtres humains, faillibles par définition, grâce aussi à des instruments conçus par ces humains imparfaits et capables de se tromper, et de plus avec l'aide de l'application, sur les données premières de l'observation en tant que telle, de formules mathématiques complexes. Cela fait beaucoup d'intermédiaires entre moi, connaisseur (en un certain sens...), et l'objet de ma connaissance! Enfin, même dans le cas où toutes les précautions méthodologiques auraient été prises, si toutes les erreurs imaginables avaient été envisagées et soumises à un contrôle strict, le résultat de ces recherches perdrait tout sens pour moi, par rapport à moi. J'ai déjà de la peine à me représenter les "25 à 26 milliards de francs" que possède la personne la plus riche de Suisse; c'est à la limite de mes possibilités de compréhension, au sens fort du terme. La centaine de milliards d'étoiles de notre Voie

Lactée, qui n'est qu'une minuscule partie de l'ensemble des galaxies qui sont censées former l'Univers... Non, non! Cela ne me concerne pas, cela n'a plus rien à voir avec moi tel que je suis, tel que je vis, tel que je pense, tel que je comprends ou peux comprendre certaines données avec lesquelles j'ai un contact, direct ou indirect.

L'infiniment petit.

L'allusion au sel de cuisine, avec son goût et son action sur la saveur et la consistance des aliments, ramené à l'union d'un atome de chlore et un autre de sodium pour former une molécule de Na Cl, nous entraîne vers une autre dimension du "réel", tout aussi éloignée de moi que l'infini des espaces intersidéraux: l'infiniment petit, si attirant pour les chercheurs – scientifiques dits purs et techniciens orientés vers l'utilisation des nouvelles connaissances – mais qui ne présente plus aucune relation avec mes sens, mes organes, mon mode de penser et de vivre. Ces nanoparticules, qui peuplent les journaux quotidiens aussi bien que les revues scientifiques, sont, elles aussi, séparées de nous par des individus (souvent géniaux et généralement honnêtes), des appareils prodigieux (le terme est déjà bien significatif) et des équations mathématiques à vous couper le souffle. Certaines ont été "observées", paraît-il, ou du moins décelées à partir de leurs effets, d'autres restent hypothétiques, objets d'une quête aussi anxieuse que celle du Graal, au-delà parfois de la vitesse de la lumière. Le Saint Ciboire n'apparaît pas par hasard. Le domaine dans lequel se situent ces éléments est aussi mystérieux et mythique que celui des

Chevaliers de la Table Ronde: passionnant, mais en dehors de "notre univers" au sens existentiel du terme.

Le vécu et le vrai.

Nos ancêtres ont probablement mis long – quelques centaines de siècles – à deviner que le Soleil qui se couche ce soir est celui-là même qui se lèvera demain matin, à l'opposé du ciel. Il leur faudra peut-être autant de temps pour pouvoir imaginer qu'entre sa disparition et sa réapparition, l'astre du jour fait le tour de la Terre, par-dessous, puis davantage encore pour admettre que le Soleil est relativement immobile et que c'est notre planète, beaucoup plus petite que lui, qui tourne sur elle-même. Il leur restera à accepter l'idée que nous ne sommes pas au centre du monde, mais qu'à notre tour nous gravitons autour du vrai centre du système, comme les autres planètes. La suite des découvertes peut demeurer en marge de notre coup d'œil sur l'évolution de la vision que "nous" – les humains qui se sont succédé tout au long de leur histoire – nous avons eue de notre relation aux astres, diurnes et nocturnes. En effet, au-delà de cette conception du système solaire, nous retrouvons l'impensable, décrit plus haut, de l'infiniment grand. Ce qui est significatif, c'est que nous pouvons assez bien vivre en même temps, parallèlement, notre rapport immédiat au Soleil et notre savoir théorique à ce sujet. Nous continuons de constater que l'astre diurne se lève, traverse le ciel puis se couche, nous conservons ces termes, nous y adhérons intuitivement, tout en sachant parfaitement que, "en fait", les choses se passent autrement. L'expression mise entre guillemets correspond à la façon de penser normale des membres de nos sociétés modernes,

"développées", à partir d'un certain degré de maturité et d'éducation; les petits enfants feront en quelques années le long apprentissage de l'humanité résumé plus haut et leur tour viendra bientôt d'harmoniser les deux conceptions. Il serait intéressant de savoir quel est la proportion des humains d'aujourd'hui qui "savent" encore, au niveau de cette certitude imposée par ce qu'ils voient, que le Soleil tourne autour de la Terre, ou même que c'est un nouvel astre qui nous prend en pitié chaque matin, puisque l'autre nous a abandonnés. C'est ainsi que certains se plaisent à interpréter les chants des oiseaux, au crépuscule du soir puis à celui du matin. Il paraît que nombreuses sont les communautés qui, aujourd'hui encore, s'affolent à chaque éclipse, de Lune et plus encore de Soleil. Je garde moi-même de l'éclipse solaire de 1999, que nous étions allés voir à Haguenau, au Nord de Strasbourg, le souvenir d'une émotion très forte...

Mon vécu.

Pour ma part, je suis tout à fait capable de passer une demi-heure à guetter l'apparition du Soleil, d'estimer, à partir des rayons qu'il projette dans la brume, sa position derrière la chaîne des Alpes, de me demander, au début du mois de novembre, s'il va se montrer juste à gauche de l'Eiger, ou dans l'échancrure entre cette dernière et le Mönch (ou Mœnch). Je le sens qui s'approche, il va guigner, le voici! Le bonheur que je ressens, le dynamisme que me transmet le retour du *Taita Inti*, le Papa Soleil des Incas, le triomphe de la lumière sur l'obscurité, me permettent de croire que, pendant tout ce temps, j'ai littéralement oublié la vision dite scientifique, ce qui se passe "en fait". Au soir, la dimension affective de mon

accompagnement du Soleil dans sa descente vers l'horizon sera tout aussi intense, mais probablement teintée d'une sorte de mélancolie, que je pourrai même conserver assez longtemps, en suivant avec les yeux du cœur la suite de sa trajectoire, toujours davantage au-dessous de l'horizon, en la protégeant ainsi instinctivement du raisonnement objectif qui ôte au phénomène tout son mystère. Je refuse de vivre exclusivement la version selon laquelle le Soleil ne se lève ni ne se couche jamais, mais que c'est nous qui pivotons sur notre axe. J'ai profondément besoin, pour être vraiment qui je suis, de ce double spectacle, tel qu'il se présente "en fait"; je veux dire, dans mon vécu.

La vérité, ou les vérités ?

C'est probablement à cela que je voulais arriver: à mettre sur le même pied, derrière la même expression, "en fait", les deux versions opposées qui ponctuent la suite des jours. Cette formule unique est tout aussi valable dans les deux cas; elle correspond à un seul fait, vu ou vécu sous deux angles. Et je précise immédiatement: sous deux angles complémentaires. Il s'agit, à chaque fois, d'un fait construit par moi, selon deux voies de connaissance que je domine relativement bien et que je pourrais appeler, en termes peut-être discutables, la perception sensible et la vulgarisation scientifique. Nier la première des deux approches au nom de la vérité rationnelle démontrée serait aussi gratuit et hasardeux que de réserver le monopole de la vérité à une religion révélée, quelle qu'elle soit. Mais considérer ma perception vécue comme fausse, comme un mensonge, jamais!

Le doute, à nouveau.

Il a été fait allusion, plus haut, au bleu du ciel. Bien sûr, cette coloration comprend une multitude de nuances; restons-en à ce que je ressens maintenant, en voyant par la fenêtre de mon bureau un coin de ciel bleu. Ce qui m'émeut le plus dans cette perception, et me bouleverse si j'y songe sérieusement, c'est son caractère absolument personnel, intime. Tout le monde sera d'accord avec moi sur le terme, les physiciens me donneront les deux longueurs d'onde entre lesquelles le bleu se présente, mais je suis seul à savoir ce que je ressens. La réalité de cette couleur en tant que couleur est le propre et le secret de chaque personne douée de vue. L'accord obtenu sur le mot qui la désigne ne prouve absolument pas qu'elle soit identique, ni simplement qu'elle se ressemble d'un individu à un autre. Je comprends un peu mieux ce curieux phénomène à propos d'autres zones de l'arc-en-ciel. Que je regarde le ciel d'un œil ou de l'autre, je ne perçois aucune différence. Par contre, dans le brun rouge, par exemple, chaque œil me propose une nuance distincte de l'autre; en simplifiant, le gauche offre un teint sensiblement plus chaud, plus dense que le droit (je ne voudrais pas dire plus rouge, ce serait mal rendre compte de ma perception). Je dois bien accepter comme réelles les trois perceptions, d'un œil, de l'autre, et celle bi-oculaire. Il est probable que mon bleu ne coïncide pas exactement à celui de mon voisin; il est même possible qu'il n'y ait rien de commun entre eux. Etrange, inquiétant même, non? Et nous savons qu'un aveugle de naissance ne comprendra jamais ce qu'est une couleur, malgré toutes les explications scientifiques ou toutes les approximations de type poétique. Le phénomène "couleur(s)" n'est un fait que pour les

voyants ou les aveugles par accident ou par maladie. Mon bleu, mon rouge, et même mon blanc, ne sont des faits, des réalités, que pour moi. Le noir ? Je ne me prononce pas. Voir tout noir ou ne rien voir, est-ce la même chose ?

Normal ou naturel.

L'eau du robinet (comme, en un certain sens, la solidité du sol, que nous retrouverons bientôt) présente une autre dimension de notre relation au monde environnant. D'une part, elle met en relief notre conception de la norme, de ce qui est normal. Toute une partie de notre existence, du moins à notre époque et sous nos latitudes, s'appuie sur le caractère évident et assuré de phénomènes qui, cependant, sont loin de présenter la sécurité attendue. Nombreux sont les éléments du monde sur lesquels nous comptons, nous croyons pouvoir compter, et qui sont prêts à faire faux-bond d'un moment à l'autre, à la première occasion. Nous finissons ainsi par confondre les deux adjectifs "naturel" et "normal". La vie met souvent chacun de nous en face d'une rupture de cette normalité, ce qui devrait nous pousser à une plus grande prudence, à une certaine méfiance envers nos certitudes, de quelque type qu'elles soient. D'autre part, cette eau du robinet nous rappelle, si besoin était, la dimension culturelle ou sociologique du normal, et cela bien au-delà des conventions sociales et des problèmes éthiques, probablement jusqu'à inclure la notion même de vérité. L'eau fraîche et pure qui jaillit du robinet, "normale" pour certains, serait vécue comme une sorte de miracle par d'autres, par des milliards d'autres, probablement. Il va de soi que nous retrouverons la question plus loin, et à plusieurs reprises, sous divers angles.

Il y a terre et Terre.

Il nous reste à parler du sol. C'est lui qui s'est présenté en tête de liste, lorsque j'ai envisagé ce qui, pour nous, compose la réalité et offre une assise stable à toutes nos activités, au sens très large du terme, de l'action la plus matérielle à la réflexion pure, ou abstraite. Ce n'est pas par hasard qu'il s'est ainsi imposé comme chef de file. Ma relation à la terre, sans majuscule cette fois-ci, est primordiale. La terre ferme, qu'elle soit herbue ou pierreuse, vierge ou bétonnée, chemin ou pré, ouverte jusqu'à l'horizon ou strictement délimitée par des murs et des frontières, cette terre est le lieu même de mon existence, la couche très mince qui sépare les profondeurs souterraines des étendues aériennes, célestes, et du même coup les unit, les articule entre elles. Elle représente la domaine de la vie, l'espace où se réalise tout événement pouvant me concerner, de près ou de loin. Couché, assis ou debout, immobile ou me déplaçant, c'est sur elle que je m'appuie, c'est elle qui se constitue pour moi en un univers réel, à la dimension de l'homme. Avant d'être infinie, puisqu'elle n'a pas de fin – je sais que je pourrais me diriger tout ma vie dans la même direction sans atteindre jamais sa limite – avant d'être sphère et de prendre une majuscule, avant d'être le petit satellite d'une étoile de grandeur modeste, elle est l'endroit où je vis, un habitat, une localité, une région. Elle est "ma terre", de façon absolue pour ce qui est des lieux où précisément je me sens chez moi, de moins en moins intime au cours de mes voyages, mais encore mienne dans la mesure où j'y ai marché,

respiré, aimé, travaillé, où j'y ai connu des sensations, des sentiments, des émotions. Cette possession d'un coin de terre n'est pas totalement assurée, nous le verrons plus tard. Aragon, comme tant d'autres Français dans la France occupée, l'a profondément ressenti, et l'a exprimé dans une belle formule: "En étrange pays dans mon pays lui-même."

La terre plate.

Du point de vue de ma nature individuelle, de ma petite personne unique et irremplaçable, elle se présente comme plate, évidemment. Ma terre au sens large, sans majuscule toujours, est assez vaste; elle va de la Mer de Chine à la côte pacifique du Mexique, de la forêt canadienne aux déserts de sel du Chili, de l'Angleterre au Cameroun. Pourtant, si je pense à la ville chinoise où j'ai vécu une année, je me tourne vers l'Est-Sud-Est, je la devine là, un peu à gauche des hauts sommets des Alpes bernoises qui pourraient me la cacher. Par contre Lima, autre endroit qui m'est très cher, est heureusement bien à droite du Mont Blanc, là où plus aucun sommet n'arrête ma vue. Si j'étais allé quelque temps aux antipodes, je suis persuadé que je les sentirais, non pas au-dessous de moi, mais dans la direction qu'a prise au départ l'avion ou le bateau qui m'emmenait là-bas. "Ma terre" est une surface à peu près plane, structurée autour de deux axes, Nord/Sud et Est/Ouest.

"Telle est la Terre".

Il y a quelques années, j'ai été ému de rencontrer, dans un roman de science-fiction de Orson Scott Gard, et après avoir parcouru, en tant que lecteur très participant, des distances

intersidérales impressionnantes, cette petite phrase: "Telle est la Terre»³. Et ce que l'auteur décrivait à ce moment n'était pas un petit point au fond de l'espace, mais un étang bien de chez nous, dans lequel le protagoniste se plongeait avec délices. Il y a une vérité de la Terre (avec ou sans majuscule dans ce cas) qui est cela: un coin de pays où vivre, être heureux ou désespéré, bien sûr, mais simplement avec des émotions immédiatement senties, ici et maintenant. Il importe, j'en suis profondément persuadé, de préserver cette vérité, cette réalité à l'échelle humaine. Il ne s'agit pas de l'absolutiser, de nier d'autres vérités possibles. J'avoue pourtant que, pour moi, c'est la vérité de base, celle dont il faut partir, sur laquelle il faut s'appuyer pour comprendre les autres et leur accorder leur valeur: relative elle aussi, partielle comme la "mienne", utile ou en tout cas susceptible d'être orientée vers le bien de tous, mais aussi potentiellement dangereuse.

Retour au point de départ.

Le premier "nous" qui a retenu notre attention a surgi de ce que je faisais en ce moment précis: j'écrivais, donc je parlais, je m'adressais à quelqu'un, qui a pris la forme de "toi", mon interlocuteur, sans qui je ne parlais pas vraiment, je ne faisais rien de réel, je n'étais pas, tout simplement. Après l'itinéraire que nous avons suivi, je suggère que nous prenions en considération un autre "nous", celui que je forme avec ma terre, celui que nous formons avec la terre/Terre (à partir de maintenant, j'écrirai *terre*, en lettres italiques, quand je sentirai le besoin d'unir les deux faces du concept, avec et sans majuscule). Je ne prendrai pas ce "nous"

³ J'ai assez aimé cette image pour en faire le titre d'un de mes récits.

dans un sens exclusif: "toi", qui représentes au minimum un autre être humain, tu en fais partie. Cependant, il nous faut donner toute son importance à la relation entre l'homme et la *terre*, et la considérer comme un – ou peut-être "le" – "nous" primordial. Auparavant, il vaut la peine de revoir le chemin parcouru dans cette mise en train et de mettre en évidence les points que nous n'avons fait qu'effleurer et qui devront être développés ou nuancés par la suite.

"Nous".

C'est le titre que j'avais choisi, et qui mûrissait en moi depuis longtemps, qui m'a poussé à commencer par lui-même. Sa polysémie n'est qu'un cas particulier d'un phénomène fréquent, bien connu et abondamment commenté. Elle m'a permis d'éviter une entrée en matière trop abstraite, une lamentation sur le moi abandonné à lui seul. J'ai pu ainsi – ou j'ai dû – m'appuyer sur quelque chose de concret, le moi et l'autre, sous quelque forme que ce soit. La question sous-jacente était probablement (je ne m'en rendais pas vraiment compte) de savoir si nous pouvons imaginer quelque chose, "un quelque chose" ou "un quelqu'un", qui existe seul, tout seul, par lui seul et pour lui seul. Et il m'a bien fallu laisser deviner ma conviction profonde, la réponse formelle que je me donne à moi-même face à cette interrogation: NON. Qu'il s'agisse du Dieu Créateur d'une religion ou du "premier moteur non mû" d'Aristote, je ne peux pas le concevoir; tout au plus peut-il s'agir d'une "hypothèse de travail".

La question du sens.

Cela m'a engagé sur une voie sans fin, dont je suis déjà sorti plus d'une fois pour y revenir bientôt, comme cela se produira certainement encore souvent, et que je désignerai, provisoirement peut-être, de l'une des formules suivantes: "la signification de l'humain", ou "le sens de la vie humaine". Ne t'achoppe pas à ces termes, ils ne font que signaler une direction. Nous avons ainsi ébauché ensemble une réflexion sur "l'autre", sous divers aspects, en particulier à l'intérieur de la collectivité humaine et entre cette dernière et ce qui l'entoure et la conditionne. La question est posée et je ne suis pas certain que neuf cent pages suffiront à la résoudre. Raison de plus pour ne pas renoncer à y voir plus clair.

La question du réel.

Cette orientation nous a obligés à remettre en question la notion de réel, dont je pressens déjà qu'elle nous attend à chaque virage. Tu me dis que je vais trop vite, que je brûle les étapes ou que je les abandonne sans m'y être sérieusement arrêté. Tu aimerais revenir à ce NON abrupt par lequel j'ai cru éliminer la possibilité d'imaginer un "cela" qui existerait par lui seul, sans aucune forme d'"autre". Tu laisses échapper ta réfutation – existentielle – de ma position: *Moi, bien sûr, je peux. J'imagine un monde, un univers plus ou moins tel que les astronomes le décrivent, comme je l'ai vu souvent à la télévision, et admiré sans réserve. Oui, je l'imagine, il ne contient aucune vie; ni en lui ni même en face de lui, aucun être vivant pour le voir ou le connaître.*

Les astres, les galaxies, les trous noirs, tout cela fonctionne merveilleusement, c'est grandiose!

Percevoir et imaginer.

Oui, bien sûr: moi-même je parviens à réaliser cela. Mais justement, "je" l'imagine; comme toi "tu" l'imagines, toi sujet de lui objet. Le spectacle qu'il offre, je le vois en moi. Essaie de l'imaginer sans toi, sans toi qui le contemples béatement dans ton cinéma intérieur. Tu es le seul à le percevoir tel que tu te le représentes, même s'il ressemble un peu, comme tu l'as dit, à ce que les savants reconstituent de lui et que les cinéastes (certains d'entre eux très doués, géniaux même) restituent sur l'écran. Je parle de celui que tu imagines: si tu cesses de l'imaginer, si tu penses à autre chose, si tu regardes par la fenêtre, qu'est-ce qui se passe? Fini, le magnifique élan des sphères qui se pourchassent et se fuient, leur ronde folle et qui, cependant, obéit à des lois subtiles. Fini, dès que tu cesses l'activité de ton imagination, ta création d'images. Essaie d'imaginer qu'il existe malgré tout, et voilà qu'il est de nouveau objet de toi sujet, malgré tes précautions méthodologiques. Ou ce monde est lié à toi, ou... rien!

"To be or not to be".

Je ne t'ai pas convaincu? Peu importe; telle n'était pas mon intention. Tu es libre de penser que vraiment tu imagines un monde qui existe en lui-même, sans toi, de même que ces fleurs dans leur vase sur la table devant la fenêtre continuent d'exister si tu fermes

les yeux. La preuve, dis-tu, c'est qu'elles sont toujours là, semblables à elles-mêmes, quand tu les regardes à nouveau au bout de quelques minutes; la preuve, c'est que moi-même je dois reconnaître que j'ai continué de les regarder et je conviens qu'elles ont toujours été là. Là pour moi, bien sûr. Pour toi, elles ont été, au bout de trois minutes, de nouveau là; tu sens la nuance? Au maximum, elles existaient en toi, comme vision intérieure, en tant qu'imagination, création, par toi, de leur image. C'étaient des fleurs imaginées. Si tu dis que ce sont les mêmes, tu risques de te perdre dans la confusion entre réel et imaginaire, qui est précisément ce que tu veux réfuter. Crois-moi, sois prudent: les fleurs que tu vois ne "sont" pas celles que tu imagines. Si tu poses l'équivalence entre "être en soi" et "être imaginé", la réciproque sera vraie et peu à peu ce que tu crois "être" ne sera que "imagination". Restons-en à nos deux visions, et revenons à notre itinéraire de départ. Ce dernier sera, en quelque sorte, la quête d'une réponse à la question de Shakespeare: "To be or not to be?"

Le bon sens.

J'ai fait semblant, au long de quelques pages, d'adhérer au sens commun, appelé plutôt "bon sens" en français. Ce sont surtout les hispanophones qui parlent de *sentido común* et, pour eux, la formule a le même contenu que la nôtre. Ce sens est si communément partagé qu'il ne peut être que le bon sens. Je me suis attaché à donner quelques exemples de notre relation avec notre entourage, en montrant à chaque fois la primauté – dans mon

optique, bien sûr – du vécu sur le connu, le su, ce qui semble être le réel. Encore une fois, je ne voulais te convaincre de rien; je tenais simplement à te montrer diverses facettes des choses, des objets, au sens le plus large, de notre façon d'être sujets de notre vie. Un peu tordu? D'accord. C'est de nouveau l'indication d'une direction, vers ce que les mots ne diront jamais parfaitement. En d'autres termes, j'ai assumé ma position de sujet de tout ce qui se passe en relation avec moi, tout ce qui existe dans mon univers, dans l'univers dont je suis le centre.

Le centre du monde?

Oh, reste calme. Je ne me prends pas pour le centre du monde; je constate simplement que je ne peux rien faire, rien voir, rien penser, aimer, craindre, juger bon ou mauvais, autrement qu'à partir de moi. C'est vrai que je suis aussi objet de l'autre ou, en tout cas, des autres êtres vivants. Objet et sujet, à l'envers ou à rebours. Si Jules me coupe le souffle d'un coup de poing à l'estomac, c'est encore moi qui reçois le coup, moi qui en ressens la douleur, moi qui hésite entre la vengeance ou le pardon; moi qui sens que je ne suis plus le même qu'avant, et qui peux décider de faire en sorte que cette blessure (de mon corps et de mon amour-propre) m'enrichisse, en tant qu'expérience et que dépassement de l'animalité qui m'obligeait soit à rendre coup pour coup, soit à prendre la fuite. Mais je pourrais aussi, au contraire, ruminer ce malheur et me refermer sur lui. Le Jules en question le sait d'ailleurs très bien, et l'a exprimé clairement: "Tiens, attrape celle-là!" Même si j'ai été moins actif qu'en cherchant à attraper le ballon, j'ai dû assumer mon rôle de sujet. Toutes les voies restent ouvertes; je

tâcherai même de les maintenir telles aussi longtemps que possible, au long des neuf cents pages que je souhaite écrire. Pas une de plus, c'est promis. Nous en étions arrivés à la relation entre l'homme et la *terre*. Souviens-toi que ces caractères italique désignent en même temps la Terre en tant que satellite du Soleil, avec tout ce qui s'ensuit, et la terre dans laquelle je vis, "ma terre", la *Pachamama* des habitants des Andes, mais aussi le pays natal, au masculin, le coin de terre où plongent mes racines. Il n'y a pas d'histoire en dehors de cette relation, de ce "nous" qui m'unit à la *terre*. Cela vaut pour chaque individu. Les quelques décennies qui forment sa vie – son histoire personnelle au sens strict – racontent l'évolution de ses relations avec sa terre; de plus, cette terre qu'il rencontre à sa naissance a déjà été modelée par des générations de générations, et lui la laissera à ses descendants un peu différente. Il en va de même pour l'humanité en tant qu'ensemble, du jour où elle a pris conscience de sa relation au monde jusqu'à celui où cette grande aventure prendra fin. Le phénomène humain, en effet, obéit aux lois fondamentales de la vie, qui exigent la naissance, l'évolution, une forme de reproduction et la mort.

En ce temps-là.

A cette époque-là, il n'y avait pas de Terre. Quelques familles, une ou deux tribus de grands singes dotés d'une capacité cérébrale supérieure à celle des autres simiens, se détachent du tronc commun. Ils circulent, bien sûr; leur terre doit être assez vaste pour qu'ils puissent s'alimenter. Nous ne savons presque rien d'eux, ni à quoi ressemblait leur pensée, ni combien de générations il leur a fallu pour que la fabrication d'armes et d'outils leur devienne

familière. Toujours est-il que ces premières étape de l'humanité en marche vers elle-même représentent quelque chose d'absolument nouveau, un "nous" qui englobe d'une part quelques individus et de l'autre l'ensemble de ce qui existe. J'ai renoncé à utiliser le terme Univers, qui nous aurait immédiatement entraînés vers les abîmes des années-lumière. Pourtant, j'aurais parfaitement pu le faire: l'Univers d'alors ne s'étendait pas au-delà de cette terre (sans majuscule) que parcouraient nos lointains ancêtres. Elle-même n'était ni finie ni infinie, puisque ces notions supposent une réflexion tellement abstraite qu'il est bien évident que ces débutants de la pensée en étaient incapables. Il faudra pour le moins plusieurs centaines de milliers de générations pour que surgisse l'idée de donner à la terre (sans majuscule) un nom, de se la représenter comme un objet en soi. Peu importe que ceux qui ont colonisé tout l'espace accessible soient originaires d'un seul endroit, d'une unique terre au cœur de ce qu'aujourd'hui nous appelons l'Afrique, ou qu'ils soient apparus en plusieurs lieux, selon une évolution des êtres vivants qui pouvait se produire ici ou là, ici et là. Certains sont persuadés qu'elle devait conduire à l'homme, à l'esprit; il leur manque la preuve de leur certitude. Notre existence prouve simplement que cette évolution pouvait conduire jusqu'à nous, et si elle a pu le faire une fois, elle pouvait aussi se reproduire ailleurs, avec quelques nuances. Cela ne change rien à l'objet de notre réflexion: la révolution que représente l'apparition de ce nouveau couple, ce nouveau "nous": "homme + (sa) terre".

Responsabilité collective.

Ce qu'il y a là d'extraordinaire, c'est que les deux pôles de la dichotomie vont se partager le sort de "ce qui est"; ou, dans l'optique que je défends, ils sont responsables tous les deux de "ce qui sera". Ce qui était avant est hypothétique, vu qu'il n'y avait aucune pensée pour le prendre en charge. Puisqu'il a laissé des traces indiscutables, je dois bien admettre qu'il était là, sous une forme ou une autre, selon un statut qui diffère énormément de celui qui régit, à partir de ce moment-là et jusqu'aujourd'hui, ce couple primitif que nous venons de rencontrer, le "nous les humains + notre terre". L'avenir, à partir de là, est soumis à deux forces: d'une part, les lois de la nature, de la biologie en particulier, animale et végétale, parce que nous sommes dans un univers à la taille de l'homme et que les transformations à l'échelle du système solaire n'interviennent que peu dans un laps de temps si court: un million d'années, par rapport à une histoire supposée d'environ quatorze milliards d'années, le temps qui, pour ce que les scientifiques peuvent en savoir, nous sépare du fameux Big Bang, lequel reste, jusqu'à nouvel avis, le point de départ officiel de l'Univers. Le *Petit Robert*, que je consulte prudemment pour vérifier chacune de mes informations de deuxième main, va plus loin, il ajoute trois zéros, si je calcule bien: il affirme que "le Soleil ne remonte pas à plus de 5 trillions d'années", ce qui montre bien qu'il faut toujours se méfier des vérités véhiculées par les livres. En fait, cela ne change rien: nous sommes très loin au-delà de notre sensation, de "notre vérité" du temps. Quoi qu'il en soit, je maintiens l'idée que l'avenir qui s'ouvre devant les premiers penseurs de l'histoire dépend presque exclusivement des lois de la nature; pour une part, comme je l'ai dit plus haut. Mais il y a maintenant l'autre part, le tout petit "nous" des

premiers humains, qui peut, avec le temps, avoir ses projets à lui quant à l'évolution de ce qui est encore pour lui la terre. Les lois générales de la nature assument presque à elles seules la survivance de l'homme; le "presque" de la ligne précédente fait allusion à l'apport de l'homme et de sa pensée, imperceptible au début et qui peu à peu va intervenir sur l'avenir de ce "nous" dans sa globalité comme sur celui de chacune de ses composantes.

Les humains.

C'est en effet maintenant qu'il faut étendre les modestes troupes d'hommes qui sillonnent leurs terres dans la dimensions temporelle et rappeler que leur "nous" était déjà, bien que seulement en puissance, celui que nous formons maintenant, toi, moi et tous les autres, actuels, passés et à venir, le "nous les humains". En tant que tel, c'est ce "nous" qui reçoit le privilège de compléter le projet de la nature par le sien propre. Qu'il le veuille et qu'il le sache ou non, il reçoit surtout la responsabilité de n'intervenir, face aux lois de la nature, qu'à bon escient; pour les compléter, les nuancer, les corriger même, si cela s'avère nécessaire. Ces lois de la nature, le "nous" des premiers millénaires ne les connaît pas, bien sûr, dans le sens que ce verbe a pris par la suite; la notion même de loi lui est étrangère, comme celle de nature. Par contre, il les vit, il les subit, il leur obéit sans le savoir ni le vouloir. A quoi pourrait-il opposer la nature, au sens que nous lui donnons aujourd'hui, à quel contraire, pour bien la cerner, pour la comprendre? Essayons de nous mettre à sa place, au lieu de lui imposer nos catégories.

Le vécu d'alors – une hypothèse.

Comme tous les êtres vivants de ces temps-là, l'homme commence par obéir, précisément, à une loi de la nature : le désir, le besoin de survivre, *struggle for life*. A la base, il doit s'alimenter. Le sentiment de faim et celui de soif sont là pour lui faire remplir cette fonction. Tout nous pousse à croire qu'il était omnivore – je viens de lire que les dinosaures étaient, sinon végétariens, du moins herbivores – et qu'il avait hérité de ses ancêtres l'instinct de la chasse et celui de découvrir parmi la multitude des plantes celles qui lui profitaient le plus. La question serait de savoir si ces végétaux étaient suffisamment abondants pour nourrir, non seulement les humains, mais encore les autres espèces animales dépendant de ce type d'aliments. Ce n'est pour nous qu'une question de simple curiosité, d'intérêt dans le meilleur des cas. Pour lui, il s'agit d'un problème concret, que je ne peux formuler qu'en termes d'aujourd'hui : comment disputer cet aliment aux autres amateurs, plus puissants ou plus rusés que moi, comment me les procurer au prix du plus petit effort possible ? Il verrait, s'il disposait de la distance dont nous jouissons face à cette situation, qu'il est en train de modifier quelque peu les lois de la nature, qui, elle, ne se préoccupe pas de lui faciliter la tâche. Il en va de même pour l'eau, boisson peut-être pas unique mais la plus répandue, la plus accessible. A certaines époques, ou dans des régions privilégiées, il n'y avait peut-être pas de problème. Là où, au contraire, l'eau devient rare, il se trouvera dans la même situation que face à la nourriture (végétale) dont il vient d'être question : si les lois de la nature n'étanchent pas sa soif par leur simple fonctionnement, à lui

de les enfreindre ou de les modifier, à son profit. Il ne peut pas imaginer, à ce stade de son développement, que cette liberté qu'il s'accorde face à ce qui a toujours régi le déroulement de la vie sur la terre, sur cette terre-ci, sa terre, peut à la longue mettre en péril l'équilibre, bien précaire d'ailleurs, qui lui permet de subsister.

Les prédateurs.

Les choses prennent une coloration différente quand nous passons à la nourriture solide, donc carnée. Les animaux sont mieux équipés que les plantes pour se protéger de ceux qui veulent – et doivent – les consommer: ils sont armés pour se défendre, ils disposent d'une locomotion qui leur permet, parfois, de fuir le danger. La nature, dans ce cas, semble n'avoir pas prévu dans ses codes autre chose que l'existence de proies possibles; pour le reste, elle se contente de la *struggle for life* signalée ci-dessus. C'est donc à l'homme qu'il revient, non pas nécessairement de modifier la loi, mais de l'ignorer en tant que telle et de prendre en charge sa situation dans la lutte pour la vie. Sans pour autant être lent, il ne fait pas partie des plus rapides, tant s'en faut; ses armes sont modestes: une bonne musculature, paraît-il, des mains préhensiles, une mâchoire faite pour mastiquer la nourriture plutôt que pour lutter contre un ennemi. Et cela est d'autant plus gênant que, dans la *struggle for life* qui lui est imposée dans les faits, il fonctionne tout autant comme proie que comme chasseur. A côté de cela, il devient nécessairement le concurrent de tous les carnassiers; ils sont nombreux et terribles. Ses proies potentielles, ses prédateurs naturels, ses innombrables concurrents, tant herbivores que carnivores, sont pour la plupart sont mieux armés

que lui pour la bataille: cornes, dents, griffes, venin, carapace, dimensions, rapidité.

La pensée.

Sur ce point, nous sommes en droit de dire que la pensée, si élémentaire qu'elle soit à ce stade de l'évolution, est vraisemblablement la seule arme capable de donner à l'homme une chance de survie; du moins, je m'octroie ce droit, comme conclusion de mon analyse de la situation concrète de... Je l'appellerai Lucien, pour le situer, dans la durée, pas trop loin de la fameuse Lucy. C'est bien cela qu'il importe de faire si nous voulons comprendre les divers "nous" dont nous sommes en train de parler: "Lucien et ses proches + leur terre", "Lucien et ses proches + tous les humains, à travers tous les temps" et enfin "tous les humains + la terre". J'ai laissé de côté, pour plus tard, une dimension essentielle de Lucien, sous-jacente d'ailleurs à ma présentation: "moi (Lucien) + mes proches", la petite communauté humaine dont nous devons nous occuper très prochainement.

La faiblesse de Lucien.

Pour résoudre ses problèmes immédiats et urgents, Lucien est en mauvaise posture; nous l'avons vu, les lois de la nature ne le favorisent pas, bien au contraire. Son seul recours se situe du côté de la pensée, et de la parole, qui lui est liée. Les scientifiques de toutes disciplines ont commenté cette situation, dramatique au premier abord mais promise à un développement qui fera de l'homme le maître de la nature ou, du moins, lui permettra de croire

qu'il peut lui imposer sa volonté. Sous des optiques différentes, plusieurs de ces chercheurs affirment que c'est surtout la faiblesse de Lucien qui l'a obligé à penser; c'est l'injustice de la nature, qui ne lui a pas donné gratuitement des capacités physiques capables de lui assurer la survie, à travers ses descendants. L'hypothèse me semble bien appuyée par ce qu'aujourd'hui nous connaissons; de toute façon, le pourquoi et le comment de la naissance de la pensée, au sens humain de l'expression, resteront longtemps du domaine de la supposition, de l'imagination jouant à partir des modestes éléments réellement établis. Nous nous pencherons nécessairement une fois sur le problème de Hasard et du Destin. En attendant, nous posons simplement que tout événement a une cause. Le surgissement de la pensée – événement majeur – peut être dû à la mise en question de la survie de l'homme.

La liberté ou la mort.

Nous serions mal venus de reprocher à Lucien la liberté qu'il a prise face aux lois naturelles. S'il ne se l'était pas permis, nous ne serions certainement pas ici pour lui faire des remarques. Bien sûr, cela nous arrangerait de mettre toute la faute sur ce lointain ancêtre: c'est parce que lui a commis la première infraction que tout s'est gâté par la suite. Il s'agirait en quelque sorte du péché originel de la tradition judéo-chrétienne, parallèle d'ailleurs à beaucoup d'autres versions de l'origine du mal. Lucien n'avait pas le choix. Je dirais même qu'il avait le devoir, moralement parlant, de mettre en valeur cette possibilité de penser, de penser vraiment, d'opérer une forme primitive d'analyse de la situation, d'imaginer des solutions,

de les tester, de les perfectionner. Comme tous les animaux, il ne pouvait apprendre à vivre, à survivre, que par l'apprentissage; ce dernier concerne évidemment toutes les ressources dont chaque individu et chaque espèce disposent. Le processus est le même – sur deux rythmes différents – du point de vue de l'ontogenèse et de la phylogenèse. Chaque homme apprend à penser, tout d'abord grâce à l'enseignement qu'il reçoit de sa collectivité, puis par sa propre pratique de vie. L'humanité construit peu à peu "la pensée", au cours des millénaires.

Les branches de l'arbre.

Dans ce cas particulier, l'appartenance à une branche particulière de l'arbre de la vie peut avoir une plus ou moins grande importance. Elle détermine, à elle seule probablement, les données de départ, la constitution, au sens large, des membres de chaque division. Par contre, au sujet de l'apprentissage, les situations sont variées. Dans certains groupes, le nouvel arrivant doit pratiquement se débrouiller tout seul. Par exemple, j'ai de la peine à imaginer une sorte d'éducation des jeunes mouches par leurs parents. Par contre, nous sommes tous, aujourd'hui, bien renseignés, surtout par des films de vulgarisation scientifique, sur la façon dont beaucoup d'espèces transmettent à leur progéniture le savoir faire qui les caractérise: nous avons par exemple pu admirer la façon dont les jeunes carnassier apprennent à chasser. Il s'agit d'un véritable enseignement, sous le contrôle vigilant de la mère et/ou du père; c'est du moins ce que je crois avoir observé des images transmises, et ce que j'ai retenu des commentaires qui les accompagnaient. La

querelle au sujet de l'importance relative du génétique et du culturel, pour chaque espèce, demeure ouverte.

Langage et pensée.

A l'époque de Lucien, la situation de l'homme présente des dimensions particulières, liées en partie au langage articulé qui accompagne la pensée. Le thème réapparaîtra plus loin. Je peux cependant dévoiler ici ma position à ce sujet ou, du moins, un de ses aspects: la pensée et le langage se créent réciproquement, par petites étapes. Les linguistes et orthophonistes sont en principe d'accord sur la désagréable situation dans laquelle se trouve celui qui apprend une langue étrangère, une fois passée la phase de l'apprentissage global de la langue maternelle et l'âge qui lui correspond: ils ne parviennent pas à percevoir les sons ou les nuances de la langue seconde si ceux-ci n'apparaissent pas dans leur propre système. Inversement, ils ne peuvent pas prononcer des sons qui n'appartiennent pas à leur façon normale de parler. Pour être plus précis, j'ajoute que la présence de ces sons n'intervient que si elle se situe dans une paire à valeur phonologique. Et je m'explique volontiers, puisque domaine scientifique auquel je fais allusion m'est assez familier. Si une langue contient par exemple – je renonce à l'écriture phonétique, que ni mon clavier ni les "caractères spéciaux" ne me proposent – les sons [Z] et [S] ou [G] et [K], donc l'opposition entre la variante sonore ou sourde d'une même articulation, mais que cette différence n'est pas nécessaire pour distinguer un mot d'un autre, la difficulté à les percevoir et à les prononcer reste la même. Tout cela demeurant abstrait, je vous

donne une illustration, tirée de mes expériences d'enseignant. Le castillan, par exemple, connaît les sons [Z] et [S], mais leur opposition n'est pas phonologique: il n'existe aucune paire de mots qui ne se distingueraient l'un de l'autre que par cette différence, comme en français [casse] et [case] (prononcée [caZe]). Pourtant, le [S] castillan se sonorise en [Z] devant une autre consonne sonore, par exemple le [D], variante sonore de [T]. Ainsi, l'hispanophone prononcera le mot [desde] (depuis), sous la forme [deZde], clairement perceptible pour l'oreille française; mais lui ne le sait pas, il ne s'en rend pas compte, et il a toujours autant de peine à prononcer [caZe], ou la liaison phonétique dans [vous allez], qui tendra à devenir ou à rester [vous Salez]. J'abandonne ici mon illustration.

L'accent étranger.

J'en reviens au côté insoluble du problème que rencontre tout apprenant d'une langue seconde: il ne pourra jamais se défaire totalement de son accent, et il aura toujours de la peine à percevoir la différence entre deux mots si cette dernière n'est pas phonologique dans sa langue à lui. Quand, par politesse, un hispanophone me dit que je parle comme un Espagnol, je sais que ce n'est pas exact, même si mon interlocuteur est sincère. Une étude minutieuse des différences entre le français et l'espagnol montre qu'il y a extrêmement peu de phonèmes identiques dans les deux langues, malgré les apparences. Pourtant, nous avons tous – je fais une incursion dans le domaine du "nous" qui englobe tous les francophones de naissance – nous avons tous rencontré des étrangers qui nous donnent l'impression de parler le français sans

aucun accent. Cette sensation est en partie due au fait que l'ensemble de la phrase nous pousse à rétablir le son juste, là où le locuteur l'aura légèrement déformé; mais elle s'explique aussi par le fait que l'interaction de longue durée entre l'émission et la perception de ces sons, apparemment impossibles à prononcer comme à entendre, a fini par améliorer les deux aspects de la difficulté au point de résoudre cette dernière, totalement ou presque. Ce petit détour par la linguistique illustre assez bien le problème posé tout à l'heure, et auquel nous revenons. Théoriquement, je ne peux pas prononcer ce que je ne perçois pas et je ne peux pas percevoir ce que je ne sais pas prononcer, et cependant, par petites étapes, le miracle se réalise. S'agissant de parler et de penser...?

Parole et pensée.

Il en va en effet un peu de même pour la parole et la pensée; cela me semble évident. D'une part, il est difficile d'imaginer l'une sans l'autre. Je reconnais que, parfois, j'ai l'impression que ma pensée a travaillé toute seule, par exemple pendant que dormais. Inversement, il m'arrive souvent (trop souvent, je ne vois pas pourquoi je le nierais) d'avoir en moi, dans ma tête, des paroles cohérentes dans leur forme, mais qui ne correspondent à aucune pensée; il peut s'agir d'une chanson (paroles seules ou avec mélodie), de phrases entendues ou lues, dites par moi-même ou que j'aurais dû prononcer, ou encore surgies je ne sais comment, et que je répète machinalement. D'autre part, la naissance de ce couple doit être extrêmement ancienne. Je suppose que les animaux d'aujourd'hui n'ont pas amélioré considérablement leur langage au cours de l'évolution de la vie sur la Terre; ni leur

langage ni, du même coup, l'ébauche de pensée qui lui correspond. Je me fais donc une idée de ce qui se passait à l'époque où Lucien, en même temps qu'il prenait partiellement en charge l'avenir de sa terre, en se libérant de sa totale soumission aux lois de la nature, a bien dû s'occuper aussi de cet élément spécifique de l'humain et assumer – en un certain sens contre la nature, qui ne semblait pas préoccupée par l'amélioration spontanée du langage animal et de son correspondant cérébral – le développement de son système cognitif vers une sorte de représentation du monde, avec les avantages et les devoirs que cela lui imposait. Ce dialogue constructif se situe tout aussi bien à l'intérieur d'un individu que dans une petite communauté.

Penser le monde

Je tâche de revenir plus près de l'existence concrète de Lucien. Il se sent peu à peu capable de structurer l'ensemble de ses perceptions et de les établir en monde, comme totalité de son environnement, mais formée d'éléments distincts les uns des autres, s'articulant entre eux, s'établissant en ce que nous appellerions aujourd'hui des catégories: le positif et le négatif, pas exemple, avec peut-être l'apparition du temporel et du spatial, opposition entre ici et ailleurs, relation entre les expériences passées, la précarité du maintenant et la possibilité d'influencer le futur. Parallèlement, le bagage linguistique dont il dispose – le nombre et la variété des cris et des grognements – augmente et devient plus précis; j'imagine que les diverses nuances dans l'émission d'un seul bruit issu de la gorge et de la bouche ne suffisent plus et qu'il faut amplifier aussi la diversité des sons. De plus, l'échange avec les

autres membres du groupe favorise aussi l'établissement d'une sorte de code, de plus en plus précis et vaste. C'est quelque chose de ce genre qui a dû se produire: Lucien pense de mieux en mieux, il est capable de produire toujours davantage de sons différents, que sa communauté distingue peu à peu et met en relation avec des faits ou des objets précis. Peu importe alors que nous parlions de deux domaines différents ou des deux faces d'un phénomène unique; pensée et langage se forment l'un l'autre, à peu près comme perception et production le font dans le cas du langage, surtout tel qu'il a été décrit ci-dessus du point de vue de l'apprentissage d'une langue seconde. Les choses se passent aussi de cette façon pour chaque nouveau-né, depuis le Lucien que j'ai imaginé jusqu'à celui qui habite aujourd'hui en face de chez moi. Ce processus – unique et double – a été soigneusement étudié et commenté; de ce point de vue, je suis assez fier d'avoir enseigné dans l'institution qui s'appelle aujourd'hui Lycée Jean Piaget. Je ne veux pas résumer (mal) ce que ce grand savant a si bien expliqué dans ses ouvrages; je te laisse les consulter si le cœur t'en dit.

Le langage humain.

Pour notre Lucien d'il y a quelques centaines de millénaires, la parole acquiert une importance décisive si nous comparons la situation de son groupe avec celle des autres ensembles d'êtres vivants. Beaucoup de ces communautés se transmettent des informations importantes; le signal de danger est probablement l'une des premières et des plus répandues. Elles ont ainsi mis au point certaines tactiques, en particulier pour la protection face aux prédateurs, mais aussi en vue de la capture des proies nécessaires

à leur alimentation. Lucien et les siens prennent sur tous les autres êtres vivants une avance qui va leur permettre d'échanger davantage de données et avec toujours plus de précision et de clarté, de transmettre des expériences parfois très individuelles et ponctuelles, de comparer les résultats des diverses options choisies face à des problèmes à peu près semblables. La pensée – individuelle et collective – a besoin de sons toujours plus variés pour s'affiner, pour s'affirmer vis-à-vis d'elle-même; les organes de la phonation se modifient pour répondre à cette demande. Ensuite vient la combinaison de ces divers sons et la mise en place des circuits neuronaux qui en assurent l'expression et la compréhension.

La pensée pour la vie.

D'un autre point de vue, l'avance que les hommes prennent dans le domaine de l'échange d'informations est simplement ce qui leur permet de survivre, malgré leur gros handicap de départ. Sous cet angle, la pensée et la parole surgissent d'un besoin vital. Elles ont donc une finalité bien précise, elles sont abondamment justifiées. Ce serait abusif de dire qu'elles violent les lois de la nature, qu'il est possible aussi d'appeler lois de la vie et de la mort; elles les complètent, elles les améliorent, elles leur ajoutent ce que la nature avait partiellement négligé, la protection des faibles. Ce que nous savons de l'évolution de la vie laisse voir que les lois de la nature, dans leur fonction de maintenir le meilleur équilibre possible entre toutes les espèces, acceptaient cependant d'abandonner à leur sort – la disparition définitive – les moins aptes à perdurer. L'homme, ou plutôt son ancêtre direct, risquait bien de se faire éliminer de la grande compétition. Cependant, il n'a pas accepté ce

sort et a pris en main sa destinée, par sa pensée. Sous cet angle, il institue une sorte d'équivalent de la défense des minorités, ce grand principe de nos démocraties modernes. En d'autres termes, la pensée – je ne me sentirai plus obligé à chaque fois de préciser qu'elle forme avec la parole un tout homogène – la pensée, à ce stade, ne s'oppose pas à la nature, elle ne porte pas atteinte à ses bases, à son orientation générale. Nous retrouvons la même situation que tout à l'heure: ce n'est pas à l'émergence de la pensée, même égoïste dans sa fonction de base, que nous pouvons attribuer la responsabilité des erreurs commises par la suite, les faux-pas qui conduiront à la situation, pour le moins périlleuse, dans laquelle l'humanité se trouve de nos jours. Le péché originel n'est pas d'avoir mangé le fruit de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, ces deux derniers termes pris dans le sens le plus terre-à-terre, ce qui est bon et ce qui est mauvais pour moi, pour la survie de ma descendance. Cette connaissance n'est d'ailleurs pas le privilège de l'humain; ce qui est nouveau, c'est le sens que ce mot "connaissance" acquiert, et qui va progressivement mériter de s'appeler "prise de conscience".

L'instinct et la pensée.

D'un autre point de vue, complémentaire, c'est la collaboration entre cette connaissance en elle-même et ses conséquences qui est essentielle. Je m'explique... L'homme se libère de l'obéissance passive à l'instinct et parvient à la connaissance de ce qui lui est utile ou nuisible. Cela crée une distance entre l'action et sa cause; par exemple, entre la fuite et le danger qui la provoque. Il devient ainsi possible de soumettre les lois naturelles à un contrôle. Lucien

reste partiellement dominé par son instinct, dont il a encore besoin, mais il le sait; il sait (plus ou moins) de quoi il s'agit et il sait (à peu près) comment cela fonctionne. Le vivant non humain n'a probablement qu'un choix de réponses très limité, une fois connu et reconnu le danger qui le menace, dans l'immédiat: fuir, se cacher, faire peur, sortir ses armes pour le combat. Lucien, lui, peut et doit se poser des questions, sauf quand la menace est si grande et si soudaine qu'il a avantage à laisser agir la réaction purement animale que la nature lui a accordée et qui, même atrophiée depuis qu'il fait confiance à sa pensée, persiste en lui jusqu'aujourd'hui. C'est ce qui s'appelle couramment l'instinct, et qui en effet nous tire encore parfois d'un mauvais pas. L'animal est souvent victime de son instinct, surtout lorsque son prédateur dispose de ruses, qui sont à peu près l'équivalent animal de notre pensée. Le cas le plus visible est évidemment celui de l'homme face à ses victimes. N'anticipons pas et n'abordons pas encore le domaine éthique. La chasse et la pêche utilisent fréquemment l'instinct de survie, qui pousse tout être vivant à absorber ce dont il a besoin; le pêcheur qui fixe un ver de terre à son hameçon compte sur l'appétit du poisson, appétit naturel, instinctif, indispensable à la survie.

Les hommes face à eux-mêmes

Ainsi Lucien, parce qu'il le connaît et le contrôle, a moins à craindre de son instinct que les autres animaux. Je ne sais pas à quel point lui-même se considère comme un animal parmi les autres, ou s'il a déjà une sorte de conscience d'appartenir à "nous les hommes", opposé à tous les (autres) animaux; dans l'état actuel de nos connaissances (ce "nos" fait allusion au "nous les hommes"

qui vient d'apparaître, dont je fais partie aussi bien que les archéologues les plus fameux), la question n'a pas de réponse, que je sache. Nous la retrouvons au sujet des contacts avec les autres groupes d'humains, qu'ils soient d'origine strictement différente, ou de lointains cousins. D'après ce que j'ai lu à ce sujet, il ne fait plus de doute aujourd'hui: il y a très longtemps que les hommes se battent entre eux. Mais ce n'est pas cela qui va nous empêcher de réfléchir, sereinement et aussi objectivement que possible, à ce phénomène.

L'homicide.

Qu'un homme puisse tuer un autre homme ne nous surprend guère, au début de ce troisième millénaire. Dans les sociétés du type de celle à laquelle j'appartiens (c'est ici un "nous" très difficile à définir clairement, de sorte que je renvoie la question à plus tard), si la mort d'un homme par un autre ne cause plus, immédiatement, l'énorme étonnement que nous serions en droit d'attendre, la condamnation absolue de cet événement reste une attitude minoritaire. Je me réjouis de voir que la peine de mort est officiellement interdite dans beaucoup de pays. Pourtant, ce rejet fait partie du politiquement correct, alors que beaucoup de nos contemporains pensent au fond d'eux-mêmes que, dans certains cas... Et ils ne craignent pas de le dire dans le privé. Ce qui est certain, c'est que l'abolition de la peine de mort appartient à un passé très récent, négligeable face à la durée de l'évolution qui va du Lucien notre ami à nos contemporains, aux prénoms de plus en plus bizarres...

La peine capitale (une parenthèse).

Nous aurons certainement l'occasion de revoir le problème sous cet angle historique mais, auparavant, je tiens à mettre en relief le caractère partiel de cette prise de position. Les opposés sincères à la peine de mort ne se rendent pas compte qu'il y a dans leur attitude presque autant d'hypocrisie que chez ceux qui l'admettent dans leur pensée mais ne veulent pas passer pour des barbares et se taisent, ou parviennent à se mentir à eux-mêmes. Je donne deux (ou trois...) arguments qui expliqueront ma prise de position.

Guillotine ou mitrailleuse.

Tout d'abord, la peine de mort autorisée ou interdite représente un phénomène strictement juridique; l'abolition porte sur le fait d'une autorité établie qui n'aurait pas, qui n'aurait plus le droit d'infliger cette punition à un être humain, quel que soit le mal que celui-ci ait pu commettre. Mais le droit de tuer autrui dépasse cet aspect formel, qui isole un cas technique: un homme sous les verrous, absolument sans défense au sens matériel du terme, est tué par un autre homme, le bourreau, dans l'exercice de ses fonctions, et cela sur l'ordre d'un représentant de la justice officielle et avec sa bénédiction (je schématise à peine). Entre ce processus et les guerres, la différence est minime et presque anecdotique, malgré les apparences. C'est aussi, dans bien des cas, une autorité officielle – politique cette fois-ci – qui donne l'ordre à ses subordonnés, les soldats, de tuer des ennemis. Le Chef d'Etat condamne ainsi à mort un nombre indéterminé de victimes, dont l'innocence est probable: les soldats ennemis n'ont la plupart du

temps pas d'autre crime à se reprocher que de faire partie de l'autre armée, de l'autre nation. Ce faisant, d'ailleurs, il sait bien qu'il condamne aussi à mort une partie de ses propres concitoyens; mais nous pouvons nous en tenir au schéma ci-dessus. Celui qui voudrait insister sur la différence entre les deux événements que je compare signifierait peut-être que, contrairement au condamné du premier cas, le soldat ennemi n'est pas sans défense. L'argument n'a aucun poids, puisque l'ordre est de le tuer, malgré ses protections et ses possibilités de rendre coup pour coup.

Ambiguïté de la "mort".

Deuxièmement, la suppression de la peine capitale n'est que partielle, même si ce terme peut paraître un peu excessif. Passer la fin de ses jours enfermé, c'est une forme déguisée de mort, surtout dans les pays dont la législation donne à la perpétuité son sens strict. La vie que la loi ou le juge laisse au condamné ne mérite plus vraiment ce nom, même là où la prison s'est quelque peu humanisée. Tu pourrais me citer des exemples contraires à ma vision des choses, c'est-à-dire où le condamné se crée véritablement une autre vie, riche de sens; mais il y a assez de cas inverses, d'établissements pénitentiaires qui sont des enfers, pour que je puisse estimer que ce dont les condamnés jouissent à l'intérieur de ces endroits n'est plus une vie humaine.

La peine de mort déguisée.

Enfin et surtout, je tiens à rappeler ce que tout le monde sait, ou pourrait savoir s'il le voulait. Le système économique et politique qui gère notre monde moderne condamne à mort, implicitement, des

millions d'innocents. Economie de marché, mauvaise répartition de la fortune et du pouvoir, croissance économique comme seul projet d'avenir, mondialisation sous le contrôle des intérêts sectoriels, constituent la face actuelle de la peine de mort. Elle est connue, décrite, analysée, critiquée, mais légale et bien disposée à protéger ses droits et ses privilèges. Nous la rencontrerons plus loin sous diverses optiques. (Fin de la parenthèse.)

Retour aux temps lointains.

Cet aperçu des relations qui articulent les hommes entre eux, et que "nous" avons établies au cours de notre longue histoire, nous invite à reprendre notre réflexion à propos du comportement de Lucien et de ses proches. La pensée leur a permis de compenser leur faiblesse grâce à une forme primitive d'intelligence technique; le langage a favorisé la mise en commun de tous les acquis au cours de cet apprentissage, mais il n'a pas fait que cela. C'est lui aussi qui a offert leur cohésion et leur force aux petits groupes humains primitifs. Peut-être qu'il a en même temps, et en un certain sens parallèlement, donné naissance à une forme d'individualisme ou, plus modestement, d'individualité.

Unique et irremplaçable.

Nous ne saurons jamais à partir de quand chaque membre de la tribu a possédé un nom. Notre Lucien à nous, dans l'optique de la plus grande cohésion, à l'avantage de pouvoir communiquer des messages du type de: "Demande à Pierre, il sait mieux que moi", "Sais-tu où se trouve Jacques" ou "Lucien, montre-moi comment tu as fait ce truc". Sous l'angle de la personne, j'imagine que le simple

fait d'être le seul à correspondre à un son déterminé ouvre la porte à une prise de conscience, de la part de Lucien, tout d'abord du fait qu'il possède quelque chose de bien à lui – son nom, le son spécial qui deviendra son nom – que les autres reconnaissent comme sien, et ensuite qu'il est lui-même unique et irremplaçable. Il y avait un phénomène vaguement semblable chez les autres animaux, surtout s'agissant de la propriété individuelle; une famille de blaireaux, par exemple, pouvait considérer comme siens son lieu habituel de séjour, la proie qu'elle vient de tuer, sa descendance, son terrain de chasse. Dans bien des espèces, un mâle ou une femelle s'appropriait exclusivement un conjoint, sinon plusieurs. Mais la différence entre ces ébauches d'individuation et le même phénomène chez les humains aura bientôt fait de passer du quantitatif ou qualitatif; l'articulation entre l'individuel et le collectif prend chez l'homme une complexité telle qu'aucune autre espèce animale ne peut y atteindre. Cette relation délicate et son évolution dans le temps forment une caractéristique de notre histoire, avec des phases de crise ou de calme, des tensions, un équilibre pratiquement toujours provisoire; nous aurons certainement l'occasion de reprendre ce thème, en particulier sous l'angle des manipulations par lesquelles les tenants du système s'efforcent de persuader chaque citoyen qu'ils gèrent la société actuelle – mondialisée – dans son intérêt à lui, individu unique et libre... Demeurons donc lucides, luttons pour que les communautés de demain, à tous les degrés de l'échelle (du couple et de la famille aux nations et à l'humanité entière), sauvegardent, dans les faits, l'individualité de chacun et sa liberté, les articulent avec l'intérêt collectif, avec les valeurs partagées. Cette emprise des pouvoirs

occultes du monde sur ce qu'il y a de plus intime en nous, le contrôle qu'ils cherchent à exercer sur notre libre arbitre et notre volonté profonde représentent un danger réel, que les progrès de la neurologie, en privant le cerveau de ses derniers secrets, rendent de plus en plus possible; le danger le plus grave peut-être, parce qu'il est le plus sournois. Nous y reviendrons abondamment par la suite.

Le grand face à face.

J'en reviens au thème récemment posé, Lucien et son groupe mis en face d'un autre groupe, et cela en relation avec notre moderne peine de mort, abolie, tolérée ou revendiquée, et plus globalement le fait même de tuer. Le vivant ne peut subsister qu'en tuant du vivant. Le végétal vit, mais – exception faite de quelques rares végétaux parasites – il se nourrit uniquement aux dépens de l'inerte, du minéral; l'animal, lui, ne peut s'alimenter que du vivant, végétal et/ou animal. Face à l'ensemble des animaux, en tant que membre du "nous" de ces derniers, le carnivore est une sorte d'anthropophage. Mon maître et ami Philippe Muller insiste fortement sur ce point, jusqu'à y voir, dans le sillage de Rudolf Bahro, "le nœud de forces qu'est tout végétal affronte le nœud de forces animal et en subit la loi. Ce dernier impose ses propres intérêts. C'est dans ce lointain et à cette profondeur que se situerait le péché originel dont les autres vont découler par spécification et

aggravation", dans les dialogues que nous avons publiés ensemble
4 .

L'origine du mal (parenthèse biblique).

Il convient d'approfondir le terme de "péché originel", que je crois d'ailleurs avoir déjà employé plus d'une fois. Dans l'optique judéo-chrétienne, Dieu est absolument bon et c'est Adam lui seul qui, à l'instigation de sa femme, commet l'acte mauvais et irréparable. Il pouvait faire autrement, sa vie – nourriture et logement gratuits – était largement assurée par tout le reste de la création; il est donc vraiment à l'origine du mal. Je dois pourtant me poser quelques questions, tout en restant proche du schéma biblique. Il y a d'abord la présence du serpent tentateur qui m'intrigue. N'est-il pas lui aussi créature du même Dieu? Pourquoi ce dernier a-t-il introduit dans le Jardin un être maléfique? Je trébuche ensuite sur la psychologie de notre ancêtre. Il est construit par Dieu à son image; ma version de la Genèse précise "à l'image de Dieu", pour que ne subsiste aucun malentendu. Adam est pécheur en puissance, il est né faillible. Je pourrais en déduire que Dieu lui-même est pécheur potentiel, mais je sens bien que cette interprétation n'entre pas dans le cadre des Saintes Ecritures. C'est donc "à l'image de" qui peut et doit se prendre en tenant compte de la nécessaire différence entre un donné quel qu'il soit et sa représentation: Adam est presque identique à Dieu, mais ce presque est en fait une négation. Adam est seulement semblable

⁴ Jean-Paul Borel, Philippe Muller, *Deviens qui tu es*, Six entretiens sur nos circonstances, nos aspirations et nos limites, L'Age d'Homme, Lausanne, 1999, page 104.

à Dieu, comme la femelle est semblable au mâle sans lui être identique en tout. Jusqu'ici, il apparaît que Dieu est tout aussi coupable que l'homme, qu'il a créé tel qu'il est. La faute originelle retombe sur l'un comme sur l'autre et il serait vain de mettre une majuscule à l'un des deux termes, pour lui accorder un statut supérieur.

Si Adam...

Enfin, j'en viens à ce qui me semble essentiel: que se serait-il produit si Adam avait résisté à la tentation ou ne l'avait simplement pas éprouvée, grâce à la perfection dont Dieu l'aurait gratifié? Savoir, au sens fort, nous ne savons pas, bien sûr. J'ai toutefois l'impression que rien ne se serait passé. Ce merveilleux petit monde aurait continué à tourner en rond, sans problèmes, sans choix à faire, sans le besoin d'une entité quelle qu'elle soit pour le penser, le comprendre, ni même l'aimer. Dans cet univers parfait, la haine n'existe pas et son contraire n'a pas de sens: "être" se situe au-delà ou en deçà de l'opposition entre le bien et le mal, entre aimer et haïr. L'aventure humaine, dans ce cas, serait encore à imaginer et à vivre. Or, elle est là, elle est ici, et c'est à nous de la prendre en charge, de l'imaginer au sens fort du terme, de la vivre, de l'assumer; et de l'écrire, si cela se trouve. (Fin de la parenthèse.)

Revenons donc...

Ces dernières considérations laissent deviner comment je perçois – malgré l'immense distance qui m'en sépare, dans le temps déjà mais aussi dans les moyens dont je dispose pour me mettre vraiment à sa place – la situation de Lucien et des siens. Je renonce

bien entendu à établir des parallèles rigoureux entre les éléments de la cosmogonie judéo-chrétienne et ce que j'appellerai les paramètres de la situation dans laquelle notre personnage se confronte aux problèmes de l'existence. La similitude se trouve dans l'accession au statut d'homme; d'homme concret, imparfait, maladroit, responsable pourtant, libre (dans certaines limites), situé dans un monde régi par le temps et l'espace tels que nous les connaissons, et où existent, entre autres, le bien et le mal. C'est bien cette situation qui nous intéresse, qui nous concerne.

Tuer ou mourir.

Il se trouve que, pour exister, pour ne pas être détruit par une jungle sans pitié ou simplement par sous-alimentation, Lucien doit tuer. Nous avons vu que ce n'est pas lui qui a choisi cette situation, pas lui qui s'y est installé par élection volontaire; elle lui a été attribuée par les circonstances, par le donné. Si tu préfères (il y a longtemps, je crois, que je ne me suis plus adressé à toi directement, mais c'est toujours à toi que je parle, cher lecteur imaginaire et indispensable), cette obligation de tuer pour vivre lui est "naturelle", imposée par les lois de la nature ou, comme j'aime le rappeler de temps en temps, les lois de la vie et de la mort. Je me permets de répéter ce que j'ai affirmé il y a déjà bien des pages: nous ne pouvons pas reprocher à Lucien un premier péché qui expliquerait le gâchis de l'histoire de l'humanité et nous dégagerait de toute responsabilité. Il doit détruire des plantes et il doit tuer des êtres vivants, simplement pour ne pas être éliminé lui-même de la vie, à laquelle, heureusement pour nous, il tient avant tout, et de

façon absolument naturelle. Le moment décisif se situe peut-être quand Lucien et les siens rencontrent un autre groupe d'humains.

Semblables et différents.

Nous ne pouvons pas savoir, de si loin, si les différences l'emportent ou non, "objectivement", sur les ressemblances; en d'autres termes, si les nouveaux venus sont d'abord des congénères ou simplement des animaux d'une espèce inconnue. Cela dépend en partie de la conscience signalée plus haut de leur propre appartenance au "nous les humains", qui a peut-être un son – un mot – lui correspondant. De toute façon, comme n'importe quel élément inconnu jusque-là, celui-ci se situe en premier dans l'opposition bon/mauvais, ou celle des opposants/adjuvants, chers à une tendance du structuralisme. C'est peut-être là que l'essentiel va se jouer, en tout cas pour l'avenir de ces deux petites collectivités; quoi qu'il soit, de telles rencontres vont se produire souvent au cours des millénaires à venir.

Comment savoir? Voir, entendre?

Ce n'est pas la vue seule qui va permettre à Lucien d'opter pour l'une des deux branches de l'alternative. L'ouïe lui apportera d'une part des sons articulés qui ne correspondront pas totalement avec ceux que lui domine maintenant assez bien. La revue *Science et Vie* a posé récemment la question de savoir si toutes les langues actuelles proviennent d'une seule langue de départ, ou non. De toute façon, dans la représentation que nous pouvons nous faire des communautés de l'époque, face à l'immensité des territoires ouverts à l'aventure, cette différence langagière est probable. Le ton

utilisé pour émettre ces sons, de même que les bruits proférés par les autres (cris, grognements, "mots") et qui appartiennent encore à la dimension purement animale, seront probablement plus explicites. Je perçois assez facilement, au ton de sa voix et à ses inflexions, l'état d'âme d'un étranger dont la langue m'est totalement inconnue et, tout particulièrement, le sens si son attitude envers moi est agressive ou amicale. C'est bien ce que Lucien doit identifier dans son contact auditif.

Sentir? Toucher?

Le flair joue probablement aussi un rôle important. Nous savons que l'odorat du loup est incroyablement plus puissant que le nôtre, en tout cas à partir du nombre de cellules olfactives de chacune des deux espèces (j'ai lu à ce sujet des chiffres qui vont de cinquante fois à dix mille...). Ces hommes, qui sont encore en train de quitter peu à peu l'animalité, hument donc à distance les effluves qui émanent des étranges êtres en face d'eux. Ils perçoivent probablement, de nouveau, des points communs et des différences ou, du moins, de fortes nuances. Cependant, si le vent leur est défavorable, ils devront se rapprocher dangereusement pour en savoir davantage, comme c'est le cas, de façon stricte, pour le toucher, sans parler du goût, si dépendant du sens olfactif.

Voir à peu près..

Quant à la vue, elle n'échappera pas à l'ambiguïté présentée par les autres perceptions. Elle montrera la station debout, assez bien établie maintenant, les proportions relatives du corps, des membres et de la tête, la couleur de la peau et du système pileux.

Elle donnera surtout des indications qui pourraient s'appeler culturelles: usage ou non de l'habillement, type de vêtements si les deux groupes les utilisent, et matériel à disposition, récipients, outils, armes.

Un choix difficile.

On le voit, ce contact avec d'autres hommes pose à Lucien un grave problème. Deux erreurs le menacent: éliminer un allié potentiel ou se faire éliminer par un allié éventuel dont il ne se serait pas assez méfié. Son choix final dépendra en bonne partie du trajet déjà parcouru le long de la voie qui mène à l'*homo sapiens* accompli, si toutefois ce but est accessible... S'il est encore trop près de l'animal, son instinct lui offrira trois types de réaction; il le poussera à fuir, à essayer de mettre en fuite par des manifestations d'agressivité et de puissance ou à attaquer courageusement. Par contre, si le degré de développement de sa pensée est suffisant, il saura prendre son temps et réfléchir; grâce à la parole, il communiquera à ses collègues sa réaction de base, les solutions qu'il entrevoit. Ensemble, ils prendront une décision et, en conséquence, ils chercheront à mettre au point une tactique leur permettant de réaliser le mieux possible le choix de base qu'ils auront fait ensemble. L'espace temporel qu'ils ont inséré entre le signal de danger possible et le moment d'agir les a libérés (en partie) de leur instinct, et ils pourront – ils devront – opter pour une des trois issues "naturelles" (fuir, effrayer ou attaquer) mais de plus, si leur degré d'humanité le leur permet, une quatrième: tâcher d'en savoir plus, établir une sorte de relation active avec ces curieux "autres-mêmes".

Homme et animal.

Ce qui me semble primordial, du point de vue que nous avons adopté, c'est ce que j'ai appelé choix de base, qui se résume à ceci: réagir en homme ou en animal et, ensuite, dans le premier cas, trouver ce que j'appellerais aujourd'hui les critères de sélection: ce qu'il faut rechercher avant tout, ce qu'il faut éviter à tout prix. Le reste appartient à la tactique, qui est un cas particulier de la technique, donc assez indépendant de la dimension éthique.

Vers l'éthique.

La question est donc de savoir si, à ce stade de son long itinéraire, Lucien possède quelque chose qui ressemble à ce que nous entendons aujourd'hui par éthique, c'est-à-dire qui ne soit pas simplement la recherche de ce qui est bon pour moi, utile pour ma collectivité, mais "bon en soi". Il n'est évidemment pas possible de répondre, mais je suis content d'avoir résisté à ma première impulsion, qui était de dire "non". Le concept de "bon en soi" est relativement moderne, si nous incluons dans cet adjectif tout ce qui fonde ou a fondé notre pensée actuelle; donc, en particulier, l'antiquité gréco-romaine. Cependant, pour ne prendre qu'un cas particulier, il semble bien que le mythe de Remus et Romulus nourris par une louve puisse correspondre à des faits réels, documentés solidement. Cela ne nous permet évidemment pas de prétendre que Lucien se représentait le "bon en soi", mais il était peut-être capable de faire des choix qui n'obéissaient pas à la notion égoïste ou du moins égocentrique de "bon", dont il a été question et qui se ramène à l'"utile". Si le carnassier emblématique

de la voracité – "une faim de loup" – est capable de sauver de la mort un petit d'homme au lieu de se nourrir de lui tout naturellement, je suis en droit de supposer que l'homme, même au début de son épopée, possède quelque part en lui une sorte de sens moral.

La morale et la pratique.

Il nous est ainsi difficile de pousser plus avant notre réflexion sur ce lointain contact entre deux groupes humains. Il suffit d'ailleurs – dans le cadre de notre recherche actuelle – que nous comprenions vraiment la complexité du phénomène et la grande difficulté, pour les êtres en présence, de choisir une attitude, qui leur ouvre toutes les possibilités de progresser dans la voie où ils sont engagés sans les exposer au danger de disparition ou, du moins, de catastrophe, de retour en arrière. L'intérêt de cette vision n'est pas qu'elle nous permettrait de découvrir ce que Lucien et les siens auraient dû faire: il est trop tard pour leur donner des conseils. L'important, c'est qu'elle souligne la difficulté considérable qu'il leur fallait surmonter, avec toutes les inconnues de l'avenir, et les contradictions cachées dans les données même du problème. Je crois que nous ne devons pas être trop pressés d'imaginer des solutions – que ce soit pour nous ici et maintenant ou pour les autres, avec la distance et le recul nécessaires. L'essentiel est de percevoir, de "sentir" en quoi réside la difficulté, quels sont tous les facteurs ou paramètres dont il faudrait tenir compte.

L'enjeu.

D'un autre point de vue, l'essentiel est de se rendre compte de l'énorme enjeu qui se cache derrière cette alternative multiple. La

solution que Lucien et les siens adoptera, dans la mesure bien sûr ou les êtres en face d'eux acceptent de jouer le jeu, se répercutera sur toute l'histoire à venir; elle sera nécessairement un des éléments qui décideront, au cours des siècles, de ce que représente l'humain, de ce qui constitue le fait d'"être homme", de vers quoi va tendre la nouvelle étape, la première de la véritable "histoire". Ne faisons pas de notre brave Lucien un héros ni un diable. J'ai pris le soin de préciser qu'il n'est que l'un des éléments qui vont agir sur le futur de l'humain; j'aurais pu ajouter "et du monde" ou, mieux encore "et de la vie". En effet, cette rencontre entre deux collectivités humaines va se reproduire un nombre incalculable de fois, en une multitude de moments et de lieux, et avec des dimensions qui vont de l'anecdotique à la mise en question du destin de l'humanité tout entière. C'est une façon de reconnaître que toute ma pensée se structure en vue des deux grands périls qui nous menacent en ce début du troisième millénaire; j'aime cette référence, chronologique et "historique", liée au fait que les gens de ma génération se sont demandé, à partir de leurs cinquante ou soixante ans, s'ils verraient ou non le fameux an 2000. Voici que l'échéance est arrivée et que tout d'un coup c'est le nouveau millénaire qui devient notre centre de réflexion, d'interrogation et d'espoir et d'angoisse. Je ne verrai pas l'an 3000, mais est-ce que les hommes le connaîtront?

Nous les humains.

Les deux grands périls auxquels je viens de faire allusion se prêtent parfaitement à une analyse à partir du titre général de ce document, *NOUS*. Il y a en effet, parmi tous ceux dont je fais partie,

deux "nous" particulièrement problématiques: "nous tous les humains" et "les hommes et la nature". La rencontre de la tribu de Lucien avec une autre tribu nous rappelle que l'unité fondamentale des humains est une façon généreuse et noble de voir les choses, plus proche cependant d'un idéal à atteindre que d'un donné évident. L'avenir dépend de la façon dont "nous les humains" saurons gérer nos divisions de fait, en pays, en classes sociales, en cultures au sens large du terme, en secteurs économiques, pour ne citer qu'une partie des antagonismes susceptibles de causer notre perte commune. C'est pourquoi cette anecdote de l'histoire de l'homme, totalement inventée pour les besoins de la réflexion – je n'ose pas parler de démonstration – prend tant de place sur ces pages et continuera de susciter notre intérêt.

Hier et demain.

Les relations extrêmement délicates que Lucien et les siens entretiennent avec la nature annoncent de leur côté l'autre grand cataclysme qui nous menace au cours du millénaire à peine entamé: la vie, et particulièrement la vie humaine, âgée d'environ un million d'années, subsistera-t-elle assez longtemps pour que quelqu'un fête un jour l'avènement de l'an 3000? Quand je dis "particulièrement la vie humaine", c'est par anthropocentrisme, ou même par égocentrisme. J'ai la sensation de continuer de faire partie des générations à venir, sous une forme difficile à définir; et leur avenir, toujours partiellement mien, me préoccupe au premier chef. Il est évident que l'homme ne peut pas exister sans la nature. Malgré tous ses progrès techniques, ses inventions géniales et son

art des substituts, des ersatz, l'homme a besoin de la nature; il ne tirera jamais la vie, sa vie, de la matière inerte. Cela même si, soit dit en passant, il parvient un jour, en laboratoire, à recréer les conditions qui ont vu apparaître les premières bactéries. C'est dire que le "nous les humains + la nature" est le second "nous" essentiel, à comprendre et surtout à protéger, peut-être même à recréer, tant "nous les humains" l'avons maltraité. Jamais les hommes n'ont autant parlé de leur relation à la nature qu'aujourd'hui, dans des discours pleins de sagesse et de bonnes intentions, mais jamais non plus, dans les faits, ils n'ont autant mis la nature en péril. C'est donc cet autre "nous" qui restera présent tout au long de nos recherches, au premier plan pour le moment et parfois plus discrètement; toujours sous-entendu, en tout cas. Non, ne t'impatientez pas, cher ami lecteur, si j'insiste encore, et sans me presser, autour de ce double thème, ce double défi que "nous les humains" devons relever sans attendre.

Une étape historique.

Ma profession m'a amené à m'intéresser à l'Amérique Latine. Dès que j'ai un peu pénétré dans cette problématique, j'ai éprouvé un sentiment très douloureux. Je me suis rendu compte que la prétendue "découverte" de l'Amérique – de ce continent que les autochtones connaissaient depuis quarante millénaires au moins, pour autant qu'ils soient arrivés dans ces terres par le détroit de Behring, d'où les guillemets que je viens d'utiliser – j'ai bien senti que la "découverte" de l'Amérique représente un des grands malheurs qui ont réellement perturbé, contrarié notre longue évolution, au point de la mettre en danger. Dans la mesure où cette

dernière a malgré cela progressé encore vers le bon – un "bon pour nous" orienté vers le "bon en soi", ce qui demeure bien hypothétique – la façon dont Européens et Américains d'alors ont réalisé leur rencontre représente un échec terrible, le gaspillage de plusieurs siècles, et surtout une immense perte d'énergies, de vies individuelles, de trésors culturels. Et cependant, ils auraient pu agir comme nous avons espéré secrètement que Lucien allait le faire, trouver une façon de mettre ensemble les possibilité de vie, et de vie chaque jour meilleure, que contenaient leurs deux modes de penser et de se comporter. Les deux civilisations mises face à face à la fin du quinzième siècle et surtout au début du suivant possédaient chacune des trésors de savoir vivre, au sens le plus fort du terme; elles ne manquaient pas de défauts, bien sûr. Si de part et d'autre "nous" avons pu et su profiter de notre découverte réciproque, nous avons alors l'occasion de faire un bond en avant, non seulement de conjuguer nos richesses dans tous les domaines, mais en même temps de profiter des expériences d'un mode de vie différent du nôtre pour éliminer certaines de nos tares historiques. 1492, c'est à la fois la naissance du "nous" universel et sa faillite.

Le grand rendez-vous.

C'est parce que la douleur dont je parle plus haut, cette profonde tristesse face à la façon dont nous – l'Ancien Monde et le Nouveau – avons passé à côté d'une merveilleuse aventure, fait partie depuis lors de ma nature profonde, c'est certainement à cause de cela que j'ai donné tant d'importance à la surprise de Lucien lorsqu'il a vu devant lui ces autres-semblables. C'est aussi pour cela que, bien que cette rencontre-là ne soit qu'un tout petit

maillon de la chaîne, j'ai tant espéré que les choses allaient se passer le mieux possible. Il y a eu d'autres grands rendez-vous manqués, mais davantage dilués dans le temps: de l'Europe avec l'Afrique, avec tout l'Orient (de Proche à Extrême), avec toutes les îles du Pacifique, avec les aborigènes d'Australie; entre les diverses religions, ou entre l'homme et le divin, le sacré, voire entre l'homme et la science, entre l'homme et la technique. La façon dont les Terriens se comportent avec le reste l'Univers montre que la mentalité n'a pas beaucoup changé: dans notre entêtement à vouloir dominer l'espace, de fouiller l'infini jusque dans ses derniers retranchements, il y a comme un appétit de conquête, scientifique au départ, mais ouvert à tous les dérapages; il en va de même avec nos sondages de l'infiniment petit.

Un beau rêve.

J'ai rêvé: réflexion, prudence, approche nuancée, usage de la pensée davantage que de la force, passage de toute forme d'égoïsme (individuel ou collectif) à un équilibre, à une articulation cohérente entre l'individu isolé et la communauté, et le riche bagage culturel que représente cette première expérience positive, qui permettra à Lucien et aux siens de mieux gérer les futures difficultés de même type. Je n'ai pas osé franchir le dernier pas et vous raconter comment ces deux tribus sont parvenues à fondre leurs deux "nous", à construire une langue commune riche des trouvailles géniales de ses deux parents, à compléter l'un par l'autre leurs deux modes de penser et de vivre. Par contre, je n'ai pas pu me retenir de voir tout cela en moi; je le conserve soigneusement, parce que je sais bien que personne ne me prendrait au sérieux ni ne

renoncerait à mettre en évidence ma naïve utopie et les contradictions de mon optimisme. Je suis certain qu'il y a eu des rencontres fabuleuses, merveilleusement fécondes; je reconnais qu'il doit aussi y avoir eu des chocs destructeurs, comme celui des deux civilisations séparés par l'Atlantique. Même si je me trompe, même si toutes les "découvertes" de l'autre ont mal fini, l'avenir reste ouvert et les échanges généreux demeurent possibles. Inscrivons-les donc, en lettres bien visibles, dans le grand programme de troisième millénaire!

Le contrat entre l'homme et la nature.

Je dois reprendre maintenant le thème signalé plus haut et qui, lui aussi, se rapporte à un enjeu essentiel: le "nous" que l'homme constitue avec le monde qui l'entoure et, plus particulièrement, avec ce que nous appelons la nature. Chaque "nous", pour mériter cette étiquette, suppose une concertation entre les diverses parties – ce qui sous-entend un langage commun – un échange d'informations pour mieux se connaître réciproquement, une analyse des besoins, des désirs, des craintes de tous, probablement passablement de concessions de part et d'autre, pour aboutir à une sorte de contrat. Ce dernier ne sera pas nécessairement définitif; il vaut même mieux le prévoir assez souple, laisser des zones floues, admettre qu'il s'agit d'une tentative, d'une aventure qui exige de tous bonne foi et bonne volonté. L'essentiel me semble résider dans le désir d'union et, sous un angle à peine différent, un but commun. Dans le "nous" de l'homme et de la nature, les deux composantes présentent peu de

points communs et les conditions que je viens de résumer ne pourront être remplies que très partiellement. C'est un fait important et qui explique que l'homme ait pu, pendant longtemps, ne pas se préoccuper pour la nature, ne pas comprendre que, si cette dernière n'a apparemment pas besoin de lui et donc que lui ne peut ni ne doit rien faire pour elle, il peut, sans le vouloir au sens strict, faire quelque chose contre elle, lui porter préjudice. C'est une façon de dire qu'au départ il n'y a pas eu de concertation entre les hommes et leur environnement vital.

Un dialogue difficile.

Une des différences marquantes entre les deux parties de ce grand tout c'est, une fois de plus, la pensée. Cette dernière, apparue dans ma description comme le seul moyen laissé à l'homme pour pallier les insuffisances de sa constitution et de ses performances physiques, s'est présentée ensuite comme une sorte d'appendice (correction et complément, davantage que rejet) aux lois de la nature. J'en avais conclu que si Lucien n'avait pas eu cette ressource à sa disposition, ou il n'aurait même jamais existé ou du moins, très probablement, lui et sa descendance auraient assez rapidement disparu. Je renonce à chercher, dans mes nombreux dictionnaires ou par Internet, les diverses définitions de la "pensée"; je pense qu'aucune d'elles ne peut rendre compte de ce... Comment l'appeler? Est-ce un phénomène, une faculté, une technique, un pouvoir? La seule possibilité que j'aie de savoir ce qu'est la pensée, c'est de regarder en moi, d'observer ce qui se passe quand je pense. Chacun peut en dire autant, et il est évident que tous ces savoirs individuels présenteront quelques nuances,

voire des différences importantes. C'est pourtant de cela que nous devons partir: la pensée telle que nous la connaissons, telle qu'elle apparaît dans notre vécu. Nous sentons alors clairement que, née de la distance prise par rapport aux lois de la nature, la pensée, notre pensée vivante et active, ne peut pas apparaître telle quelle dans la Nature; elle est trop liée à "ma" personne unique et irremplaçable pour fonctionner de façon semblable dans l'immense système que représente la nature. En d'autres termes, il y a comme une différence de niveau ou de statut ontologique entre la nature et moi, de sorte que le mot "pensée" ne peut pas franchir cette distance. La question à résoudre ressemble assez à celle rencontrée à propos de l'intelligence des animaux. Si je cherche à comprendre ce qu'est mon intelligence, si j'observe soigneusement comment elle fonctionne, j'aboutis à la conclusion – apparemment prétentieuse – que "cela" est le privilège et le monopole de l'homme; aucun autre animal ne possède cette faculté. Par contre, je découvre chez les animaux quelque chose qui ressemble à mon intelligence, qui exerce une fonction comparable, qui obtient des résultats saisissants. Je vais jusqu'à utiliser le même terme, mais je sais bien qu'il y a une différence quantitative et qualitative entre l'intelligence animale et l'intelligence humaine.

Intelligence et pensée.

Si j'ai évoqué cette comparaison entre l'homme et l'animal, c'est parce que l'intelligence est plus facile à cerner que la pensée; dans ma terminologie – que j'ai déjà pris la précaution de formuler avec toute la précision dont je suis capable – celle-ci englobe celle-là, et présente d'autres dimensions. Surtout, c'est elle qui prend les

décisions importantes, pour lesquelles les émotions et les sentiments, entre autres, ont leur mot à dire au même titre que la raison. Le dialogue entre l'homme et la nature, s'il est possible, suppose chez cette dernière une sorte d'équivalent de notre pensée, un système qui organise et contrôle le fonctionnement global; ou encore, en d'autres termes, et de même que j'ai parlé d'intelligence animale, une "pensée naturelle" (pensée de la nature, de la Nature, ou éventuellement de la Vie).

Pensée et dialogue.

Le fait que deux humains, mis l'un en face de l'autre, aient chacun une pensée, "sa" pensée, rend le dialogue plus facile, mais laisse subsister des obstacles. Aucun des deux interlocuteurs n'a accès directement à la pensée de l'autre; il ne la connaît que par ce que son comparse lui en dit et lui en révèle par son comportement. Quand, il y a peu, j'ai renoncé à proposer une définition de la pensée, c'était avant tout parce que je ne crois pas les mots et les phrases soient assez précis et nuancés à la fois pour rendre compte de ce qu'est la pensée en tant que telle, ni de ce qui constitue la pensée d'un individu à un moment donné. Ce que je peux dire de ma pensée à mon interlocuteur ne correspondra jamais exactement à ce qu'elle est pour moi, quelles que soient ma bonne volonté et ma sincérité. Le dialogue se situera probablement surtout au niveau verbal, mais l'échange réel impliquera les deux univers – chacun d'eux unique et irremplaçable – des intéressés. L'accord parfait en surface ne garantit pas du tout une coïncidence sans failles dans les profondeurs des deux pensées, des deux vécus qui ont tenté de se comprendre et de s'articuler le mieux possible entre eux. C'est aussi

à ce niveau très concret – ce qui se passe en fait – que le dialogue entre l'homme et la nature révélera ses possibilités et ses insuffisances. Le problème théorique est donc double. Quel est l'équivalent, dans la nature, de la pensée humaine? Quel est l'équivalent du langage (verbal et non verbal) entre deux humains, dans le cas de l'interaction entre la nature et l'homme? Je me suis permis d'introduire en passant le terme "interaction", qui indique dans quelle direction nous devons nous orienter.

La nature.

Dans les paragraphes précédents, j'ai souvent fait allusion à la nature et à ses lois, sans prendre la peine de préciser dans quel sens j'utilise ces termes, manifestement ambigus. Il m'a semblé qu'en remplaçant à l'occasion "nature" par "vie", j'indiquais assez clairement mon intention. Toutefois, en mettant face à face la nature et l'homme, dans une tentative de dialogue, je réintroduisais l'équivoque et je laissais transparaître une opposition entre ce qui est naturel, donc sans intervention de l'homme, et ce qui est artificiel, produit par l'homme. Je dois donc poser le problème de façon plus explicite. Par le terme de "nature", je désigne cet ensemble prodigieusement étendu et compliqué de phénomènes qui concerne et qui semble régir tout ce qui, dans notre monde, est organisé, organique, vivant; ensemble qui fonctionne assez bien, à vrai dire, depuis l'apparition des premières bactéries dont nous descendons tous, tant le champignon et le cèdre du Liban que l'aigle, le loup ou le serpent et que la femme et l'homme. Je n'exclus pas la matière dite inerte, mais je n'ai pas besoin de la prendre en considération dans l'optique où nous nous trouvons – sauf sous

quelques aspects particuliers, comme les trois états de H²O, solide, liquide et gazeux ou les éléments qui composent la partie matérielle du vivant et dont celui-ci a besoin pour s'alimenter, oxygène, carbone, sels minéraux et autres. Pour nous, ici et maintenant, le mot "nature" désigne la partie vivante de l'univers, donc l'ensemble des végétaux, des animaux et de quelques inclassables. Le fonctionnement de l'ensemble des organismes vivants nous est relativement bien connu, grâce à l'extraordinaire travail de recherche et d'analyse réalisé par les hommes de science. Je suis par ailleurs suffisamment critique à l'égard des scientifiques pour me laisser aller ici à manifester mon admiration face à leurs découvertes, et la reconnaissance que j'éprouve envers eux, qui nous font mieux connaître ce qui nous entoure et ce que nous sommes, comment notre corps fonctionne, par exemple. Ce dernier verbe va me permettre de donner un sens moins flou à ce que j'ai appelé les "lois de la nature": il s'agit en quelque sorte des processus qui assurent le fonctionnement du vivant, de ces millions ou milliards d'espèces d'organismes vivants, dans un équilibre prodigieux d'actions, de réactions, d'interactions, de contrôles, de compensations... Le phénomène de la vie – prise dans son ensemble ou dans chacune de ses parties – est une sorte de miracle.

Du comment au pourquoi.

Les scientifiques savent comment tout cela fonctionne, ils nous permettent de nous en faire une idée. Par contre, le pourquoi leur échappe, aussi bien qu'à nous tous. Dans quel but, pour quelle raison? L'énigme reste entière. C'est comme si cet extraordinaire

organisme n'avait pas d'autre finalité que lui-même: se maintenir, sauvegarder l'équilibre global, fonctionner selon des schémas rigides où toute cause a un effet et tout événement provient d'un événement antérieur et, d'après le chemin parcouru, continuer d'améliorer, de diversifier, de renforcer la viabilité de l'ensemble. Il n'a pas à rendre compte de son activité, justifiée par elle-même: ni pour quelle raison il persiste dans cette voie, ni dans quel but il met en œuvre tant d'énergie et tant d'ingéniosité. En fait, il ne le sait pas lui-même. En d'autres termes, il est lui aussi, comme chacune de ses composantes, soumis à une sorte d'instinct de survie. Ce rappel de "toutes ses composantes" vise en particulier l'homme, me concerne moi personnellement. Il y a en moi cette forme d'inertie qui me pousse à perdurer – à côté d'un besoin, en partie culturel, de changement. Sans remonter bien loin dans les générations, nos ancêtres s'efforçaient de suivre l'exemple de leurs prédécesseurs, pour éventuellement aller un peu plus loin qu'eux, mais dans la même direction. Chacun d'entre nous est une réussite prodigieuse, la vie est un donné inexplicable, dépassant notre intelligence. Je comprends parfaitement ceux qui, à partir de cela, cherchant à comprendre, s'appuyant sur le phénomène qu'ils connaissent du dedans, leur être organisé par leur pensée, imaginant quelque chose de parallèle à propos de la nature ou, plutôt, de la vie, aboutissent à la notion de Dieu. La pensée serait à l'homme ce que Dieu est à l'ensemble de ce qui existe et, en particulier, à la nature, à la vie. Les lois de la nature seraient la volonté de Dieu. C'est évidemment plus satisfaisant que ces lois de la nature dépourvues de toute finalité et ne dépendant d'aucune volonté, ni propre ni extérieure. L'ennui, c'est que nous n'avons fait que remplacer une

énigme par un mot, dont le sens nous échappe. Il est cependant intéressant de consulter la façon dont certains humains ont essayé de rendre compte de cette entité mystérieuse, à travers un langage figuré. Je ne suis pas le premier à me poser les questions qui structurent ce texte, ni le dernier à chercher – en vain – de leur apporter une réponse certaine, claire et explicite. Face à cette difficulté – que j'appellerais volontiers impossibilité – la plupart de ces penseur ont proposé un équivalent poético narratif, une "histoire" de la création du monde et de l'homme; mais une histoire de type de celles qui se racontent comme des histoires, comme des contes éducatif ou instructifs, et non pas de celles qui visent la "vérité historique". Je ne peux pas me retenir de rappeler que cette dernière est une illusion, un équivalent verbal d'une réalité inaccessible dans sa totalité, dans sa vérité globale. Il est cependant probable, vraisemblable même, que ces récits "mythiques" représentent une approche fort intéressante et enrichissante des problèmes soulevés par le phénomène de la vie. L'essentiel, à mon avis, c'est d'éviter une lecture au premier degré des ces textes. Comme pour le langage des scientifiques, il faudrait dire à chaque fois "tout se passe comme si...", et porter notre attention sur les données concrètes, humaines, existentielles, dont les mythes veulent rendre compte et, souvent, avec finesse et cohérence.

La transcendance.

Que toute réflexion sur l'humain et le vivant débouche sur "quelque chose qui nous dépasse", cela me semble certain; et abondamment démontré par les faits, par toutes les tentatives de "rationalisation" qui ont abouti à des impasses. Il faut alors prendre

le terme de "transcendance" dans toute son acception, et éviter de franchir la distance qui nous sépare d'elle. Nous ne pouvons que la sentir, la constater à partir des limites de nos possibilités de connaissance, sans en faire un drame et surtout sans ôter à la transcendance sa caractéristique première: se situer hors de nous, hors de nos schémas de pensée, hors du "monde de l'homme", qui est le seul thème dont nous pouvons réellement parler. Tu me diras que j'ai consacré une bonne douzaine de lignes à un mystère dont je prétends que nous ne pouvons rien dire. En fait j'ai parlé de notre relation à la transcendance plutôt que d'elle-même. Le débat sur l'existence ou non d'une finalité, interne à la nature, constitutive d'elle – tout comme la pensée est constitutive de l'homme – doit s'arrêter là. Ma situation, comme celle de Lucien et de tous les Lucien qui lui ont succédé jusqu'à celui que je croise chaque matin dans la rue, notre situation consiste à nous trouver en face de l'autre – la nature, dans notre cas – et de devoir décider de notre articulation avec lui. Je précise: de devoir décider avec lui de notre articulation de l'un à l'autre. Notons pourtant que, à la différence de ce qui s'est passé lors de la prodigieuse rencontre effectuée par le premier Lucien, le dialogue de l'homme avec la nature ne s'établit pas d'égal à égal, tant s'en faut. Face à Lucien, la nature apparaît, si ses lois sont rigides comme je l'ai supposé, comme un tout complexe et mystérieux dont les messages lui demeurent incompréhensibles, au premier abord du moins, et qui ne capte pas son propre langage; le dialogue de rapprochement est bien compromis. Dans l'autre hypothèse, celle d'une transcendance dont nous aurions malgré tout une certaine connaissance, le miracle de la vie et de la nature, voulu par une force supérieure, et de ce fait lié

à un but défini par elle, l'homme se trouve confronté à une volonté infiniment plus puissante que la sienne et à une connaissance qui le dépasse absolument, ce qui rend la discussion – le vrai dialogue – impossible. Cette distance entre l'homme et "Dieu" n'est pas toujours absolue; c'est une question que je dois donc laisser aux spécialistes, mais je sais que je devrai reprendre le problème de mon propre point de vue. Il m'apparaît toutefois intéressant de remarquer que, dans l'Ancien Testament, les rapports entre l'homme et le divin sont beaucoup plus équilibrés et par cela même plus conflictuels que dans le christianisme; l'homme discute avec Dieu, s'oppose à lui, le trouve injuste. Cela ressemble passablement à ce contrat dont il a été question plus haut, contrat négocié, contesté, modifié, même si Dieu possède des arguments de poids. C'est à cela que j'aimerais revenir maintenant.

Le langage de la nature.

Dans l'optique qui est la nôtre ici, dans cet enchaînement de réflexions, et malgré ce que je viens de dire, il peut, à la rigueur, se passer quelque chose de semblable à un dialogue. Certes, la nature ne dispose pas du langage articulé, qu'exigerait un réel échange d'informations et de suggestions. Par contre, la pensée de l'homme – ma pensée, et celle de Lucien, dans le cas particulier – peut remédier à cet obstacle. Au premier degré, il ne reçoit que des signaux en nombre limité: "danger", "bon pour toi", et à la rigueur "interdit" ou "obligatoire". S'il s'efforce de comprendre ce qui se passe autour de lui, s'il observe attentivement tous les phénomènes qu'il perçoit, s'il adopte donc les premières formes que prend ce qui deviendra la science, dans ses analyses précises et dans ses

raisonnements, il finit par recevoir des messages beaucoup plus complexes et nuancés. Comme dans le cas de la recherche scientifique telle que nous la concevons de nos jours, ces messages sont uniquement informatifs, sans aucune connotation émotive ou éthique; ils correspondent bien à la signification technique que la linguistique donne au mot lui-même – "ce qui va de l'émetteur au récepteur" – mais pas au sens que lui prête la communication réelle, existentielle, entre individus. Le passage de la première acception à la seconde doit être le fait de l'homme. C'est moi qui humanise les renseignements que la nature me communique ou que je lui arrache; c'est moi qui les reçois comme des suggestions, des conseils. Je lui suppose une volonté: Qu'est-ce que la nature "veut" me dire par cela? J'attribue à ses sentiments pour moi les émotions que j'éprouve à son contact, et qui seront le moteur de mes réactions. Si j'insiste sur le fait que c'est moi qui personnalise la nature et lui attribue une volonté, une finalité susceptible de me concerner moi personnellement, c'est simplement pour signaler le danger de l'animisme mystique. Par contre, du point de vue de ma sensibilité et de mon émotivité, je trouve très beau et même très bon de "croire" au langage de la nature, des plantes, de la terre et de la roche. Ce phénomène ou, plutôt, cette attitude, peut même devenir une vérité du vécu, au moment même d'une ouverture affective à un arbre ou à une source; sans traduire en mots le message perçu, j'ai la sensation de le recevoir vraiment, de l'enregistrer dans mon système vital. Mais je ne vais pas jusqu'à en faire une vérité intellectuelle, ni une religion révélée. Je sais que tout cela se passe en moi, m'enrichit, m'aide à vivre; mais je ne vais pas affubler la nature de ce qui ne lui appartient pas.

La réponse de Julien.

A première vue, et si nous admettons le langage symbolique ci-dessus, qui fait parler la nature au travers de mes observations, il ne s'agit toujours pas d'un vrai dialogue, puisque la communication ne fonctionne que dans un sens, de la nature à l'homme. Ce dernier peut-il répondre? Peut-il poser des questions? Peut-il exprimer des souhaits, demander des explications, négocier des concessions réciproques ou, à la rigueur, donner des conseils, sinon exiger ou interdire, ce qui d'ailleurs contredirait la notion de pacte? Son message formulé en langage spécifique, en langage articulé, ne parviendra bien sûr pas au destinataire. C'est au niveau de l'action, du comportement, qu'il faut nous situer maintenant. Il y a donc des schémas élémentaires sous-entendus dans ce que nous avons déjà vu: *Ceci (objet ou action) est bon pour toi. / Merci du renseignement. Je fais – ou je mange – ce que tu me proposes.* C'est bien une ébauche de dialogue; c'est l'acceptation, par l'homme – acceptation tacite mais perceptible sous cette forme active – de la proposition de la nature. Les choses peuvent aller beaucoup plus loin; il vaut la peine de s'y arrêter.

L'ambiguïté des signaux.

Ce processus rencontre diverses difficultés, évidemment. L'interprétation des signaux n'est pas immédiate, elle suppose des tâtonnements, elle aboutit souvent à des résultats ambigus, tout simplement parce que le message est en lui-même tel, et cela parce qu'il se réfère à un donné polyvalent. "Ces champignons sentent bon, mais ils sont peut-être vénéneux." "Ce buisson porte des baies

qui peuvent t'être très profitables mais derrière lui peut se cacher un prédateur dangereux". "Cet autre donne lui aussi des fruits très nourrissants mais ses épines contiennent un poison fatal". "Ce petit rongeur ressemble beaucoup à celui dont tu t'es souvent régalé mais il appartient à une espèce voisine, beaucoup plus bagarreuse et mieux armée que toi". Heureusement pour Lucien que les expériences s'accroissent et peuvent se voir confirmées, complétées, nuancées par celles de ses compagnons, ou par une autre interprétation du signe que, entre eux tous, ils pourront confronter grâce au langage. Il va se former ainsi, petit à petit, un bagage, préscientifique, de plus en plus efficace, fiable. Le message de la nature est mieux compris – en tout cas dans le sens des intérêts de l'homme – et la réponse se situe dans la poursuite de cette curieuse forme de communication.

L'obstacle temporel.

Le temps lui aussi va intervenir et compliquer la tâche des lecteurs de la nature. Tout d'abord, par la durée qui souvent sépare deux expériences comparables – en passant, rappelons que deux événements ne peuvent jamais être absolument identiques – de sorte que la mémoire doit être renforcée, ou accompagnée d'une technique plus sûre. Dans cette dernière optique, il faudra bien un jour imaginer ce qui deviendra l'écriture. Par son habileté manuelle, Lucien peut graver quelques signes différents, soit sur des éléments fixes de sa terre de maintenant, soit sur un bout d'os qu'il emporte avec lui dans les déplacements trop longs. Et n'oublions pas que la mémoire est sélective, elle ne peut pas enregistrer les mille détails qu'une photographie garde à disposition, aussi longtemps que cela

s'avérera nécessaire. Ensuite, parce que les éléments de la nature évoluent. Telle rivière poissonneuse se dépeuple, pour des causes inexplicables à notre degré; cette femelle de petit félin est devenue agressive depuis qu'elle a des petits; cette nourriture, qui t'a parfaitement convenu un certain temps, commence à t'intoxiquer parce que tu en abuses. Face à cela, Lucien doit mieux percevoir et comprendre le phénomène du temps, prévoir l'alternance des saisons, chaudes et froides, sèches et humides. Il va peu à peu se forger un schéma du temps; du temps humain vécu et, beaucoup plus tard, une vraie notion du temps (en soi).

Le revers de la médaille.

Mais ce qui est vraiment grave dans le nouveau statut de Lucien, c'est que plus il améliore ses capacités (intellectuelles) de lecteur de la nature, plus son instinct perd son efficacité, par manque d'entraînement. De plus, tous les cas où la voie de l'observation est entrée en contradiction avec la réaction totalement animale finissent par rendre cette dernière moins digne de confiance. Nous avons là une situation caractéristique de l'homme, déjà signalée plus haut: il se situe entre deux instances (je prends ce terme dans le sens, un peu vieilli, de "sollicitation pressante") qui se présentent comme incompatibles entre elles, et il se trouve dépourvu de moyens – en particulier, de critères – pour effectuer un choix, chercher un compromis. La nature lui dit d'agir de telle façon, immédiatement, sans mettre en doute sa réaction spontanée; la pensée – sa propre pensée – le pousse à réfléchir d'abord, à douter, ne serait-ce que provisoirement, du bien fondé du réflexe prêt à se déclencher. Ces deux instances se réfèrent, chez le sujet humain, à

des modes de penser et de vivre différents, qui nous empêchent de les mettre sur une seule et unique balance. Il ne nous reste, dans ces situations sans issue cohérente, que le recours à un "sentir" indépendant, déjà rencontré ici et qui réapparaîtra plus tard.

Le concept de nature.

Dans notre exploration de l'avènement du "nous" qui unit l'homme au monde, et plus particulièrement à sa dimension de nature, nous avons vu que le dialogue entre ses deux composantes pose quantité de problèmes, qui ne peuvent se résoudre que par petites étapes, par essais successifs, par approches délicates. Cela explique pourquoi le concept de nature, en tant que globalité cohérente et significative, a autant tardé à prendre place dans le système de la pensée humaine. En d'autres termes, le rapport entre l'homme (collectivité ou individu) et la nature ne pourra prendre la forme d'un contrat que très tardivement, par rapport au temps exigé pour l'évolution qui conduit jusqu'à nous. Si nous réduisons la longue trajectoire qui va de Lucien jusqu'à nous aux dimensions de l'espérance de vie individuelle moderne, cet idée de contrat avec la nature ne peut apparaître que dans les dernières minutes de l'existence. Ne perdons pas le temps minime qu'il nous reste et essayons de sauver ou de rétablir notre alliance avec le grand réservoir de vie, plutôt que de chercher des coupables dans un lointain passé. J'ai glissé en passant ce beau mot "alliance", à peu près équivalent de "contrat", que je continuerai d'utiliser dans mes réflexions. La nuance qu'apporte l'alliance, c'est une sorte de dynamisme, une finalité commune, en général contre un ennemi ou

un danger; le contrat cherche avant tout à équilibrer les droits et les devoirs des intéressés.

Avant le contrat.

Du temps de Lucien, ce contrat n'était pas nécessaire, parce que l'homme était si insignifiant dans le "nous", par rapport à son partenaire, que ce dernier n'avait rien à craindre de lui. Dans une telle relation asymétrique, l'homme n'était qu'un élément anecdotique, comparable à n'importe quel autre; la nature n'avait pas de raison pour se méfier de l'intelligence ou de la pensée de ce chétif animal. Ses lois n'avaient pas prévu l'émergence de la pensée, dimension de la vie qu'elle ne connaissait pas elle-même. Elle ne savait que contrôler le fonctionnement de système et, en cas de raté, procéder à un ajustement ponctuel. Aujourd'hui encore, elle est impuissante face à ce partenaire – je refuse de l'appeler ennemi – indocile. Par contre, la nature représentait pour Lucien une réserve, vaste, abondante sous certains aspects et variable selon l'endroit et le moment; en tout cas, elle ne se présentait pas comme limitée ou illimitée – concepts bien plus modernes que Lucien – mais simplement appréciable, en même temps qu'unique en son genre.

Ebauche de dialogue.

Lucien avait appris que le manque de quelque chose pouvait se compenser, soit par une autre chose, soit par un déplacement, une ruse de protection contre le temps sous forme de provisions, la fabrication de nouvelles armes et techniques de chasse et de pêche. Dans tous les cas, face aux côtés négatifs que lui présentait

la nature, il pouvait et devait recourir à sa pensée. Il y a là une première forme de dialogue entre l'homme et la nature, avec cette différence qualitative que le système naturel, vu de l'extérieur, est davantage un réseau rigide de comportements et d'interactions, alors que la pensée au sens strict fonctionne en tant qu'instrument de recherche, moyen de comprendre et d'utiliser les éléments du monde environnant et les événements ou les comportements observés. Ainsi, la participation, manifestement boiteuse, à ce "nous" (homme et nature) pourra durer plusieurs millénaires. Elle présentera des dangers de plus en plus évidents au fur et à mesure que la densité des humains augmentera et que leurs techniques se développeront, en variété comme en efficacité. La nature continuera d'envoyer les signaux les plus clairs que son langage est capable de fournir; par exemple, disparition d'un gibier apprécié, à la suite d'une chasse immodérée, ou au contraire prolifération d'un animal nuisible à cause de la raréfaction d'un petit carnassier, proie facile de l'homme mais, par ailleurs, prédateur de l'autre espèce et ainsi régulateur bienvenu de l'équilibre général. Lucien, de même que ses descendants sur beaucoup de générations, ont certainement compris ces messages et, en réponse, ont modifié leur comportement de façon adéquate. Pendant combien de temps? Pas pour toujours, c'est tout ce que nous pouvons affirmer.

Malentendus.

Je n'ai pas trouvé d'indications fiables quant aux premières atteintes sérieuses de l'environnement dues à l'activité humaine. Une des plus évidentes, parmi ces mises en danger de la nature,

semble avoir été la déforestation, au profit d'abord de la construction des navires (de guerre ou de simple transport) puis de la fabrication d'objets métalliques. La pollution de l'eau a dû commencer assez tôt, mais à une échelle supportable, ce qui a permis pendant un certain temps aux lois de la nature de sauver l'équilibre. Avec l'agrandissement des villes et le développement de l'industrie, le problème s'est considérablement aggravé; nos stations d'épuration ne représentent qu'un frein, dont le danger est qu'il tranquillise l'opinion publique, alors que les études récentes démontrent que les mers et les océans sont aussi au bord de la catastrophe. Le réchauffement, les gaz à effet de serre, la désertification galopante, suscitent des cris d'alarme, animent des réunions de savants et de politiciens, mais continuent de nous rapprocher du point de non retour. C'est dire que nous avons fait un bond en avant dans le temps, qui confirmerait l'image selon laquelle le contrat tacite entre la nature et l'humain a été dangereusement rompu – de la part de ce dernier, bien entendu.

Contrat partiel.

Tacite, ce respect réciproque l'a été longtemps dans le cadre de notre culture européenne, avec son extension autour de la Méditerranée et de l'Atlantique. Encore me faudrait-il préciser dans quel sens j'entends le mot "culture", que j'ai d'ailleurs choisi à dessein. D'un côté, je mettrais notre "grande" culture, dont je veux admettre que, en simplifiant un peu, elle naît chez les Grecs. D'un autre, il y aurait celle des cultivateurs, la culture de la terre. La pratique de cette "petite" culture, qui bien sûr englobe l'élevage, a créé chez ceux qui s'y adonnent des connaissances très fines, qui

donnent naissance à des attitudes nuancées à l'égard des végétaux, de la glèbe nourricière, de l'eau. La nature finit par révéler son image de globalité et par exiger le respect de l'équilibre subtil que ses lois ont établi. L'asymétrie dénoncée plus haut s'amenuise; "l'agriculteur et sa pensée" parlent d'égal à égal à "la nature et son système (régulateur)". J'imagine parfaitement un vieux paysan, antérieur même de plusieurs siècles aux philosophes grecs, dire à ses enfants qu'il est bon de respecter la terre, de la ménager, de travailler avec elle, d'apprendre d'elle les conditions de leur collaboration. Il emploiera ses termes à lui et, à sa façon, il introduira une première réflexion sur ce qui deviendra le développement durable. L'ennui est que ce paysan ne jouit souvent que d'un statut d'esclave, ou peu s'en faut; et que sa science ne mérite ce terme que pour lui – qui d'ailleurs ne le connaît pas.

Fissure de "nous tous les hommes".

Cela nous oblige à nous occuper d'un autre "nous", celui qui correspond, au niveau des termes, aux sociétés européennes des trois mille dernières années, approximativement. Y a-t-il vraiment un "nous les Occidentaux", ou quelque chose qui s'en approche? La réponse n'est pas facile à trouver, si ce n'est pour un Normand: oui et non. Le oui se réfère à des données matérielles, en tout cas: nous avons habité les mêmes terres durant la même période. Mais nous avons habité et vécu ces lieux de façons très variées, et selon ce que j'appellerais l'axe vertical, qui à la fois sépare et unit les puissants et les faibles, les riches et les pauvres, avec bien des

degrés intermédiaires. La fameuse pyramide féodale est l'exemple le plus connu; il prend d'ailleurs des formes assez différentes selon le lieu et le moment. Cette hiérarchie, je viens de le dire, sépare et unit. La différence entre le premier degré et le dernier est énorme, le vécu individuel dans les deux strates est totalement différent ("sépare"), mais le système fonctionne ("unit"), et se perpétue durant des siècles, pour se transformer d'ailleurs en une autre pyramide, qui lui ressemble étrangement.

Equilibre ?

J'ai déjà posé, en passant, la question des relations entre l'individu et la collectivité. Une des façons de résoudre le problème posé ci-dessus serait de limiter la notion de véritable collectivité à celles qui parviennent à établir, entre ces deux dimensions de l'humain, un équilibre... Un équilibre juste, humain, équitable? Oui, bien sûr, mais ce serait nous contenter de notions subjectives, sans critères de choix quelque peu stricts. Un équilibre profitable à tous et à chacun, ou sincèrement accepté par tous et chacun? Ici encore, les limites restent floues; les plus faibles ont-ils la possibilité, matérielle et intellectuelle, de refuser ou d'accepter? Leur soumission à un ordre qui les situe tout au bas de l'échelle est souvent, en fait, leur unique solution pour ne pas mourir de faim ou de misère. Cette dernière formule nous rappelle la situation de Lucien, face aux difficultés de survivre que sa modeste complexion lui pose. Il n'avait pas d'autre choix, vous vous en souvenez, que de faire appel à sa pensée naissante pour compenser son handicap de départ; son alternative, c'était cela ou mourir, ce qui n'est plus un véritable choix. Sauf dans des circonstances exceptionnelles,

comme me le rappellera Camus... D'accord. Pourtant, devant le problème que nous essayons de comprendre pour ensuite avoir une chance de le résoudre, il y a au départ un choix de base, le choix de vivre, et qui accapare pour lui seul la liberté inhérente à cet acte. Etant donné que tout être vivant choisit de vivre... La suite s'impose d'elle-même.

Le recours à la pensée.

Le retour que je viens de faire aux premiers tâtonnements de Lucien nous pousse à suggérer, de bien loin dans l'espace et le temps, à suggérer donc aux moins avantagés de l'échelle verticale de faire appel eux aussi à leur pensée, à leur capacité de réfléchir à leur situation et de chercher à s'en tirer au mieux, c'est-à-dire s'en échapper, s'y soustraire. Malheureusement, nous retombons sur le constat négatif de tout à l'heure, avec à peine une nouvelle variante: il nous a semblé que le paysan esclave, le serf de notre Moyen-âge, ou ses équivalents sous d'autres latitudes et en d'autres siècles, était par cela même incapable de mettre en œuvre sa science de la terre, qui représentait un pas en avant vers un véritable "nous" entre l'homme et la nature. Maintenant, et même si ce schéma demeure valable, c'en est un autre qui devient essentiel: le serf n'a pratiquement pas les moyens d'utiliser sa pensée, de la développer, de l'exercer sur quelque chose d'aussi évident, d'aussi rigide, j'allais dire "d'aussi naturel" que sa situation sociale. Toute forme d'instruction lui est niée, bien sûr, mais le plus grave n'est pas là. Son mode de penser se calque sur son mode de vivre, et l'idée de la révolte ne fait pas partie de son bagage intellectuel. Pour user d'une expression à la mode, le « lâcher prise » que certains

bouddhistes limitent à l'acceptation des faits tels qu'ils sont – le contraire du déni, en quelque sorte – l'amène à mettre son esclavage dans le groupe des données de base inamovibles. Il a compris qu'il ne devait pas s'opposer aux lois de la nature, et cela le pousse à obéir aussi à celles des hommes, du système établi, tellement solide qu'il semble lui aussi "naturel", "de droit divin".

Brève réflexion sur les "nous".

La difficulté que nous rencontrons ici est bien connue des sociologues et autres anthropologues et je savais bien que je devrais, une fois ou l'autre, présenter cet aspect de mon thème. Chacun d'entre nous fait partie d'un nombre important de "nous", qui peuvent se compléter harmonieusement mais qui en viennent aussi à se contredire réciproquement. Par exemple, je fais partie du "nous" d'un chœur (il ne s'agit hélas que d'un souhait, irréalisable ensuite de mon oreille musicale lamentable) spécialisé dans la musique ancienne, qui avance jusqu'au baroque mais refuse de pousser au-delà; ces musiciens, remarquablement doués, sont bien sûr fort conservateurs dans ce domaine précis, mais il se trouve qu'ils le sont aussi, parallèlement, dans les questions politiques. Or je me considère comme un homme de gauche, si tu m'autorises à utiliser ce terme, dont certains prétendent qu'il n'offre plus aucun sens aujourd'hui; pour ceux avec qui je forme le "nous les gens de gauche", il demeure très clair. Pendant les répétitions et les concerts, cet antagonisme des deux "nous" n'a aucune conséquence. Par contre, dans tous les échanges plus personnels, dans les couloirs de la salle de musique, puis au cours du modeste banquet de fin d'année, cette double appartenance devient source

de malentendus, sinon de conflits naissants, que nous tâchons d'apaiser avant qu'ils n'atteignent leur charge émotive totale.

"Nous" en conflit.

J'ai choisi à dessein un exemple pour lequel la recherche d'une solution pratique aboutit facilement. Par contre, les situations évoquées plus haut à partir de la relation à la terre, d'une part, et aux structures sociopolitiques d'autre part, sont par elles-mêmes très conflictuelles et peuvent engendrer des conséquences de haute importance. Il vaut la peine de continuer dans cette voie quelque peu théorique et de repenser la notion même du "nous". J'ai probablement eu l'imprudence de la présenter – implicitement il me semble – comme un tout, ce qui ne fait que déplacer le problème. Le "nous" est en effet un tout, mais la question est de savoir à partir de quel degré de différence, entre les parties qui le composent, ce terme devient abusif. Je peux évidemment imaginer un "nous" dans lequel Aristote et un ver de terre se côtoieraient, puisque ce grand penseur s'intéresse à la nature et du même coup aux sciences de la nature. Dans ce cas, Aristote et le lombric sont dans une relation bien connue, celle qui joint le sujet à son objet (je pourrais aussi dire "entre le sujet et l'objet de son objet", en situant la science entre Aristote et l'animal), mais elle est à sens unique, le sujet "ver de terre" n'a pas d'autre objet que la terre qu'il digère. Il en résulte que l'instrument que j'ai choisi d'utiliser dans mes recherches est plus délicat à manier que je ne l'imaginai au départ; les "nous" forment un ensemble, "*nous* tous les *nous*", dont l'homogénéité n'est pas garantie. Admettons, provisoirement, que c'est le cas de tous les "nous" et tâchons de devenir plus prudents dans nos analyses. Une

fois prise cette bonne résolution, je propose que nous revenions à la problématique essentielle de la relation de l'homme à la terre, au cours de l'histoire et en relation avec les structures de la société.

"Nous les paysans".

Comme nous venons de le voir, la cohérence ou l'homogénéité d'un "nous" n'est pas nécessairement – peut-être jamais – absolue. La petite tribu dont fait partie Lucien se distingue des autres animaux, mais ce qui fait d'elle une communauté, un "nous", n'est pas évident, et pour eux-mêmes en premier lieu. Au stade où nous l'avons rencontré, notre ami Lucien et ses proches ne sont pas encore des paysans; ils ont été d'abord chasseurs cueilleurs, ce qui permet aux anthropologues actuels de les considérer comme un "nous" précis, définissable, dont eux ne sont évidemment pas conscients. Puis apparaît une étape, dans laquelle ils sont encore cela en partie, mais avec une tendance de plus en plus marquée vers les cultivateurs éleveurs. L'homogénéité de ce nouveau "nous" n'est garantie que dans notre vision moderne, et répond à notre besoin de tout catégoriser. De plus, le "nous" de transition, qui a un pied dans la nature pure et l'autre dans l'humain en formation, est presque constitutive de la nature humaine. Cette dimension primitive va subsister très longtemps, et même jusqu'à nos jours, dans nos campagnes, mais dans une proportion de moins en moins importante. L'instinct sûr qui lui correspondait à l'origine persiste lui aussi, subsiste – jusque chez les citadins qui apprennent sur le tard que le lait provient des vaches – tout en perdant de son acuité. Notons que le terme de "chasseur" continue de fonctionner mais, dans le cas des sociétés de transition dont il a été question

plus haut, il n'a plus grand-chose à voir avec la situation de départ: le seigneur médiéval, par exemple, chasse encore, mais dans des conditions si artificielles qu'il serait préférable de trouver, pour les deux activités en question, des mots différents. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui un "nous les chasseurs" dépassant le cadre régional, la coterie, le syndicat.

Retour au temps de Lucien.

De même, il va de soi que le type de communauté qui caractérise le temps de Lucien évoluera. Il faut avouer que nous manquons de données et que toute reconstruction que nous pouvons faire de la collectivité humaine primitive demeure hypothétique. Elle était probablement plus homogène que celle de l'époque féodale, avec, elle aussi, un type de stratification verticale, une sorte de commandement, individuel ou sectoriel; la division des tâches nous est mal connue, mais il est légitime de penser qu'il y avait des critères de répartition sexuels et d'autres en raison de l'âge. J'imagine aussi quelques esprits privilégiés, qui captent mieux que les autres le message des signes. Certains perçoivent même l'au-delà des signes, ils pressentent le caractère sacré de la nature et de la vie et annoncent le Petit Pauvre d'Assises. Leur don et la façon qu'ils ont de le mettre au service de tous représente – représenterait – à mon avis, la seule possibilité d'une société hiérarchisée selon des valeurs ouvertes sur un avenir prometteur. Mais d'autres, sincères peut-être dans leur perception des messages naturels, cherchent à dévier à leur profit la part de mystère qui émane toujours de notre présence au monde; ils ouvrent, eux, la lignée des Grands Prêtres et des intégristes. Je n'ai

pas à choisir; le choix entre les deux voies signalées ci-dessus s'est fait petit à petit, et les moins scrupuleux ont triomphé des plus honnêtes. Peu importe alors que je préfère une société à l'autre, celle de Lucien ou la mienne. Je peux par contre m'efforcer de les comprendre l'une par l'autre, et de faire de mon mieux – comprendre, agir utilement – dans les structures concrètes du mode de penser et de vivre établi.

Verticalité de "nous".

Il est probable qu'à toutes les étapes de la Grande Marche à travers les ères, les "nous" de la socialisation à échelle encore modeste aient présenté une structure verticale, des privilégiés et des forts au-dessus des petits laissés pour compte. A partir du moment où l'écart entre eux devient trop grand, le danger de rupture, d'éclatement, augmente. Pour ceux qui souffrent de la situation, une solution consiste à patienter jusqu'à ce que se produise l'explosion, ou l'implosion. Il y a cependant des réactions un peu plus rapides, surtout à ces époques où le temps avançait encore à un rythme à la mesure de l'homme. Les solutions se situent – comme dans le cas de l'apparition d'un "autre" inattendu, et dont j'ai imaginé rendre compte, il y a quelque temps, à propos des premières rencontres entre groupes humains – entre deux extrêmes, fuir ou attaquer. Dans la pratique, rien n'est simple. S'exclure du groupe est toujours douloureux et hasardeux, et s'en prendre au degré supérieur du système, au secteur oppresseur, c'est s'attaquer à plus fort que soi, avec les risques que cela comporte.

Quitter le "nous".

L'exclusion volontaire rencontre plusieurs obstacles. Le système global a besoin de tous ses éléments pour bien fonctionner et tient à les conserver. Nous restons encore loin de ces horribles situations, souvent décrites par les analystes, dans lesquelles il serait mieux, pour l'ensemble de la collectivité, que les personnes d'une certaine catégorie n'existent tout bonnement pas: des gens qui ne contribuent d'aucune façon à la prospérité commune, ni comme main d'œuvre quasi gratuite, ou réserve dans laquelle puiser une fois ou l'autre si le besoin s'en fait sentir, ni bien sûr comme consommateur, puisque leur pouvoir d'achat est nul. Certains cyniques vont jusqu'à souhaiter la disparition – qu'il faudra bien accompagner par une forme discrète d'élimination – de ce secteur à facteur négatif: pour ces égoïstes purs, l'inutile est ressenti comme nuisible. Dans la mesure où elle est malgré tout possible, la fuite ne résout rien pour l'intéressé. Il pourra choisir la solitude, dans un univers dont pratiquement toutes les ressources alimentaires sont accaparées et contrôlées; donc, une mort assurée à brève échéance. Il devra plutôt s'intégrer à un nouveau "nous" et, là aussi, le choix sera difficile. S'il parvient, par chance, à s'introduire dans un microcosme du même type que celui qu'il a dû quitter, même si la tension verticale est moins intense, elle finira probablement par devenir insoutenable à son tour. Ne reste que la collectivité marginale: la bande de brigands, la meute de mendiants, la file des sous-alimentés à la porte du château ou du couvent, la mafia qui exploite les faibles et les naïfs. Ou alors, peut-être et malgré tout, un "nous" de type totalement inconnu; nous retrouverons cette hypothèse sous peu. Sous notre angle de vision

actuel, la première solution envisagée n'ouvre pas sur un réel avenir.

Espoir malgré tout.

Il faut rappeler que l'outil principal, presque unique, dont dispose celui qui choisit la fuite, c'est la pensée. Ci-dessus, je n'ai évoqué que la situation sans issue qui se présente à ce malheureux, mais précisément la pensée bien utilisée peut accomplir des miracles. Comme je l'ai déjà formulé, ces parias du système sont exclus de toutes les formes d'enseignement. Même dans leur petit "nous les malheureux", le côté intangible du système a force de loi; trop de tentatives d'amélioration ont échoué pour que l'espoir subsiste. Cette situation sans issue, due à la résignation et à l'impossibilité d'une vision réellement historique, a été évoquée de façon splendide par Louis Aragon. Je vous en donne un échantillon:

"De si loin qu'on se souvînt [...] il y avait des gens qui travaillaient pour eux-mêmes, il y en avait qui se crevaient pour d'autres; et l'on voyait passer sur des chevaux habillés d'étranges étoffes des dames et des seigneurs qui parlaient un langage difficile à suivre" [et un peu plus loin:] "Vaille que vaille, on franchissait, de l'hiver au printemps et du printemps à l'automne, les miracles de chaque année, les neiges, les floraisons, les chaleurs et les pourpris annonciateurs de décadence. C'était la vie telle qu'on l'avait toujours connue et qu'on ne discutait pas."⁵

⁵ Louis Aragon, "Ô mares sur la terre au soir de mon pays..." in *Poésie* 45, N° 22, Seghers, Paris, 1945 (p. 3&4).

Par contre, nous pouvons espérer que les terribles difficultés qu'ils doivent affronter – avant leur départ mais surtout après, une fois livrés à eux-mêmes dans la jungle hors système – représentent encore la meilleure des écoles. Leur intelligence ne sera pas de haut niveau, selon les catégories estimatives en vigueur, mais elle sera mieux adaptée à la solution des problèmes existentiels concrets. Rien n'exclut que la pensée, face à un défi aussi vital, une question de vie ou de mort, soit susceptible de créer un "nous" humain, qui se constituerait de façon marginale, clandestine, astucieuse, et serait capable d'assurer à ses membres une survie acceptable, un projet d'avenir, une raison de vivre. L'histoire nous offre des tentatives et même des réussites de ce genre, par exemple – en Amérique Latine et plus particulièrement au Brésil – celles des petites communautés d'esclaves échappés à leurs maîtres et organisant une forme de culture, dans tous les sens du terme, un accord, un contrat, une alliance avec un milieu au premier abord totalement hostile. Ces gens, en fait, n'avaient pas davantage de chances de s'en tirer que nous, dans le processus de destruction que j'ai évoqué plus haut et que nous rencontrerons encore plus d'une fois dans notre quête commune. Leur espoir malgré tout justifie, quelques siècles plus tard, le nôtre.

Les éternités (une parenthèse, plutôt incongrue).

La femme et l'homme ont deux éternités différentes. Ce n'est pas une découverte; André Breton, ou peut-être un autre

surréaliste, avait déjà avancé l'hypothèse, il y a bientôt un siècle. Dans sa constitution même, en relation certainement avec son potentiel de procréation, la femme sait que l'éternité est, et qu'elle annihilera le temps, ou l'absorbera. Pour elle, le temps est comme un rêve dont elle se réveillera; un cauchemar, souvent, et l'idée de pouvoir en sortir, de devoir même s'en libérer un jour définitivement, la tranquillise et lui permet de vivre, malgré tout. L'homme, lui, vit l'éternité comme un symbole. Il sait, à un certain niveau, que l'éternité elle-même est soumise au temps; qu'elle est temporelle, passagère, relative. Il l'utilise comme une asymptote, pour imaginer une structure de l'histoire, mais il sait qu'elle disparaîtra comme un rêve. Il a de la peine à en sortir, parce que c'est une sorte de dimension poétique de l'existence, qui rend le vécu plus riche, plus ouvert aux multiples possibilités. Il s'efforce pourtant de se réveiller, de vivre vraiment dans un temps fini, dans le temps, sans plus. Il sent qu'il a avantage à sortir volontairement de l'éternité, pendant qu'il en est encore temps, plutôt que de mourir en rêvant. (Fin de la parenthèse, avec mes excuses.)

Modifier le "nous".

Dans la seconde des deux solutions que j'ai récemment appelées extrêmes (la première étant la fuite), c'est évidemment la réflexion, la recherche de type intellectuel, qui va être l'arme principale. Se sachant injuste, donc propre à susciter la rébellion, le secteur dominant prend toutes les précautions possibles pour se maintenir au pouvoir; cela, en général, sans aucune morale, sans autre but que la continuité des privilèges qu'il s'est octroyés à lui-même. Il faudra donc beaucoup d'ingéniosité pour mettre fin à ces

abus. La pensée, dans cette entreprise, agira ou pourra agir à plusieurs niveaux. Dans l'individu lui-même, tout d'abord, et vu la situation quasi insoluble, elle exige le plus grand sérieux de la recherche. Ensuite, elle s'occupe de susciter des collaborations à l'intérieur du groupe concerné, puisqu'il est évident que les victimes sont nombreuses. Enfin, dans des cas relativement bien connus, elle incite les opposants à solliciter des appuis extérieurs. Ce dernier point se retrouve dans tous les systèmes pyramidaux, parce que leur homogénéité est artificielle, imposée, donc relative. Il y a toujours et partout une possibilité, pour les opprimés, de retourner le système contre lui-même; cela est particulièrement visible dans le régime féodal. Le sous-système dont ces gens veulent se libérer fait à son tour partie d'une organisation globale, basée sur des schémas plus ou moins semblables. Pour sortir des visions trop générales et abstraites, je citerai deux cas célèbres, tirés de la littérature classique espagnole: *Fuenteovejuna*, de Lope de Vega, et *El alcalde de Zalamea*, du même Lope et avec une autre version, due à Calderón de la Barca. Deux révoltes populaires contre les exactions d'un seigneur féodal et d'un officier de haut grade – donc de grande noblesse lui aussi – finissent pourtant par aboutir, grâce à la prise de position du roi, au sommet de la grande pyramide. Il faut bien comprendre que ce dernier a lui aussi des raisons de craindre l'insoumission de ceux qui sont situés au-dessous de lui, et qui, tout naturellement, souhaitent sortir d'un édifice qui limite leur autonomie, ou en modifier la structure à leur avantage. Le pouvoir suprême, dans ce cas, ne dispose souvent pas d'une force militaire et politique suffisante pour assurer sa position. Il s'appuie donc sur les couches inférieures – plus proches d'ailleurs de la bourgeoisie

que du petit peuple, dans les deux œuvres citées – du sous-ensemble en ébullition. C'est ce que les rois de France tentent de faire, puis réalisent assez bien, à partir de Louis XI, puis Henri IV, et surtout Louis XIII et Louis IV, et cela jusqu'à ce que l'ensemble du système bascule et envoie Louis XVI à l'échafaud. Je voudrais bien en déduire que tout système injuste conduit finalement à sa propre perte, mais je me rends bien compte que ce qui s'est passé jadis, même il n'y a que quelques siècles, ne garantit pas l'avenir. Je me contente donc de voir combien la pensée, sous un de ses aspects, peut venir à bout d'une organisation qui semblait solide et forte, et que bien des contemporains considéraient même comme définitive. La raison humaine ne connaît ou plutôt de reconnaît aucune limite à son activité ni à ses possibilités.

La pensée dans le monde.

Comme dans le cas, que nous connaissons, de Lucien et les siens face à la petite troupe de semblables-différents, il existe entre les deux solutions trop tranchées toute une gamme de possibilités, qui supposent l'utilisation de la pensée, plus encore que dans les deux premiers exemples proposés. Si aucun système, aucun "nous" artificiel, imposé d'en haut, ne peut être exempt de défauts, ensuite de la nature humaine, imparfaite et faillible presque par définition, cela ne signifie pas que tous doivent être éliminés et remplacés par d'autres. De même que la pensée a fonctionné à ses débuts par tâtonnements, la construction de modèles de vie en commun peut et doit procéder par essais successifs. Les "nous" sont problématiques, fragiles, c'est notre destin à tous; mais rien n'est définitivement perdu et la pensée est capable de nous sauver des

situations les plus difficiles. Elle peut le faire, si nous savons la diriger, la contrôler et, parallèlement, la perfectionner toujours, quantitativement mais surtout en qualité, avec l'imbrication, dans ses schémas et ses processus d'analyse, d'une dimension éthique de plus en plus forte.

Petite mise au point.

J'ai fait un grand saut, jusqu'à un avenir glorieux dont j'espère qu'il se réalisera un jour, mais auquel j'ai de la peine à croire. Il s'agissait d'avouer enfin explicitement ce que tout éventuel lecteur a deviné depuis longtemps: ma démarche ma quête, est eschatologique et éthique. Je me sens concerné par la façon dont l'humanité va finir et je me sens tenu de participer, si modestement que ce soit, à la bataille en train de se livrer à ce propos. Je n'en oublie pas pour autant le cheminement que je te propose depuis la première page, cette façon de tourner autour des divers et innombrables "nous" pour saisir non seulement leur fonctionnement, mais encore et même davantage les interférences entre eux. Nous sommes restés à mi-chemin entre les premiers balbutiements de l'humain et sa maturité actuelle, toute provisoire ne l'oublions pas, en ce début du troisième millénaire. Notre grande préoccupation, jusqu'ici, a porté sur le "nous" qui cherche à articuler l'homme avec la nature. L'évolution que nous suivons à la trace, et en évitant trop de rigidité dans l'itinéraire à prendre, met en relief l'importance croissante que la pensée acquiert, ce qui n'est certes pas une grande nouveauté en soi. J'ai tâché de la rendre plus vivante, de la décrire par petites touches, sous des jours complémentaires. Essayons de faire le point.

Le premier étage.

Nous avons essayé de parcourir ensemble quelques étapes de l'évolution qui conduit du premier homme au dernier en date, toi et/ou moi. Le dialogue de l'homme avec son environnement a été besogneux, dissymétrique, mais ses résultats nous ont paru plutôt positifs pendant de nombreux millénaires : nos lointains ancêtres ont pu vivre à partir de ce que la nature leur offrait spontanément, sans la mettre en danger. Cela se devait en bonne partie à l'apprentissage que les gens de la terre, donc la quasi totalité des humains durant de très longues périodes, avaient fait au sujet des offres de leur partenaire et des soins, modérés, qu'elle attendait d'eux en retour. Parallèlement, l'évolution du "nous" humain se tenait à distance du danger d'explosion, aussi longtemps que l'organisation verticale des communautés restait dans des limites raisonnables. Il semble que la rupture de ce pacte implicite entre la nature et l'homme ait coïncidé avec un grand écart entre la base de la structure sociale – le paysan encore en continuel échange respectueux entre la nature et lui – et les détenteurs du pouvoir de décision.

L'étape suivante.

A partir de ce moment critique, les choses prennent vite un tour préoccupant. Les dégâts sérieux causés par la déforestation suscitent bien quelques réactions, quelques décisions officielles destinées à pallier l'insuffisance des ressources locales, mais dans les grandes lignes la solution est d'aller chercher plus loin ce dont il n'est pas possible de se passer. Cela aboutira à la conquête de

nouveaux territoires et à la colonisation de toute la Planète. C'est en effet cette idée, que le retour à un mode de vie – et donc de pensée – antérieur n'est pas possible, qui domine l'orientation que prend la société. Les idées de progrès et de développement acquièrent peu à peu une dimension quasi sacrée et décident de la voie à suivre, sans discussion possible. En un sens, il faut bien reconnaître que la marche arrière non seulement n'a rien de dynamisant, mais encore qu'elle est utopique : le temps est irréversible. Dans le cas que nous considérons, la référence au passé se limite à certains domaines. Aristote reste ou redevient, pendant longtemps, une référence privilégiée de l'attitude scientifique, en même temps que l'antiquité gréco-romaine demeure le grand sommet, dans le domaine des arts. La vision de l'homme continue certes de voir dans la nature un modèle et un maître, entre autres chez Rousseau et à travers tout le Romantisme que ce dernier inaugure. Mais cette fidélité aux anciens canons se limite à la pensée théorique et aux occupations inutiles, qui deviennent de plus en plus secondaires, en marge du dynamisme socio-économique, qui, lui, accapare l'attention des décideurs de n'importe quel type. La technique, elle – et du même coup notre relation la plus directe à la nature – a en effet le regard résolument tourné vers l'avant. Plus précisément, la nature est toujours le grand réservoir dans lequel il s'agit de puiser et l'idée s'impose qu'il faut, pour ne rien perdre, la dominer de mieux en mieux et même de plus en plus. Au lieu d'un véritable contrat, c'est plutôt une relation de dominant à dominé qui tend à s'établir. L'homme avait implicitement reconnu jusque-là la suprématie de la nature et voilà qu'il veut s'emparer de premier rang, imposer sa

volonté, tout soumettre à ses besoins, même lorsqu'ils ont quelque chose d'artificiel, sinon de simplement capricieux.

Ensuite ?

J'hésite entre deux possibilités de continuer; il y en a mille, mais j'en privilégie deux, par intuition. Les deux ont déjà été touchées en passant, d'ailleurs. Je pourrais reprendre l'idée de la totalité que forment la nature et sa sagesse. J'ai longtemps parlé des lois de la nature, les considérant comme rigides, données une fois pour toutes; pourtant, j'ai en même temps laissé entendre que je leur faisais confiance et que je tenais en haute estime le cultivateur qui sait les écouter. Ce serait l'occasion de m'interroger sur les fondements de mon adhésion. Est-elle une foi, aussi gratuite, du point de vue de la raison, que celle qui fonde la religion, ou repose-t-elle sur des critères que je pourrais expliciter? Il faudra bien que je me décide à creuser la question. Dans une autre optique, j'ai envie de reprendre le "nous" dont nous sommes partis, toi et moi. Mon titre était choisi bien avant la première ligne d'écriture et, quand celle-ci a pris forme sur mon écran, j'ai immédiatement senti ta présence implicite. Je parlais, sur le mode qui m'est le plus familier – l'écriture – et comme chaque fois que je le fais je m'adressais à quelqu'un. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas mon discours en soi, mais mon message ou, si tu préfères, le fait que j'envoie un message, au sens strict que ce terme prend en linguistique ou en théorie de la communication, avant que quiconque fasse allusion à son éventuel contenu. Ma première phrase aurait pu n'avoir aucun sens par elle-même que cela n'aurait rien changé à mon acte. Je ne te disais rien, je ne t'adressais aucun

conseil, aucune demande non plus, je ne te transmettais aucune information; je te parlais, sans plus.

Etre, agir, penser.

Alea jacta est. Je me suis laissé entraîner sur le second thème annoncé, je m'y maintiens. Je me rends compte que, si je viens d'insister sur le fait en soi de m'adresser à toi et qui était, pour le moment du moins, plus important que tout le concret que je pouvais te dire, c'est que je visais déjà le phénomène, simple et essentiel à la fois, de l'action, ou de l'acte. L'existence suppose probablement un grand nombre d'éléments et de conditions. Pour le moment, j'affirme bien haut qu'elle suppose l'acte, pour le moins; être sans rien faire, ce n'est pas être. J'irais jusqu'à dire que la pensée est déjà un acte mais je ne parviens pas à imaginer un sujet qui n'aurait que cette occupation. Jamais mis en contact avec autre chose que lui, il manquerait des notions les plus élémentaires qui rendent possible la pensée, et qui ne s'acquièrent que par l'expérience, et plus précisément par l'expérience de l'autre, sous quelque forme que ce soit, et sans laquelle le moi – ou le soi – n'a pas de réalité non plus.

L'autre.

Il y a une sorte de premier "nous", encore théorique et abstrait, qui est "moi + x" et qui suppose, comme déjà dit il y a bien longtemps, que $x \neq$ moi. L'être imaginaire, mais tout à fait inimaginable pour moi, qui ne peut que penser manque de cet "autre" qui lui permettrait, pour commencer, de savoir qu'il est, avant même de savoir ce que cela signifie. Bon, je ne reprends pas la

question du nouveau-né, à laquelle je crois avoir fait allusion jadis. Le schéma qui m'intéresse ici, c'est cette façon que j'ai de m'insérer dans l'existence à travers un acte, quel qu'il soit, c'est-à-dire la relation à un objet dont je serais le sujet. Ces deux derniers termes ne supposent aucune hiérarchie; ils reflètent simplement le point de vue à partir duquel je peux prendre conscience d'eux. Or, ce point de vue est moi-même, que je le veuille ou non, en toute modestie. Je ne peux pas éviter de percevoir – au sens le plus large, incluant même le contact purement spirituel, intellectuel, affectif – je ne peux pas éviter de percevoir le monde de mon point de vue de sujet d'un processus quelconque.

La vision.

Pour reprendre la question sous un angle un peu différent de celui que j'ai adopté précédemment, je te propose d'examiner d'un peu près, ou plutôt du dedans, le phénomène de la perception visuelle. J'ai la sensation de promener le faisceau de mon regard sur le monde qui m'entoure. Le physicien sourit et me fait remarquer que ma vision n'a rien d'un faisceau, aucune ressemblance avec celui d'un phare qui scrute les mystères de la nuit et les fait surgir du néant, l'un après l'autre. Il me signale que ce sont les objets que je vois qui agissent, qui envoient des radiations que mon système oculaire et nerveux perçoit et transforme, dans mon cerveau, ou dans ma pensée si je préfère, en images. Je l'écoute avec intérêt, je sais que, de son point de vue, il a absolument raison. Pourtant, son explication ne rend pas compte de mon vécu. Ma première formulation, toute naïve qu'elle soit, correspond beaucoup mieux à ce qu'est la vision pour celui qui voit; et c'est là sa réalité première,

de mon point de vue. Peu importe la préséance, d'ailleurs. En tant que "moi-même", je vis (du verbe "vivre") la perception comme une activité dont je suis le sujet et portant sur des objets autres que moi. Je suis à la fois l'acteur, le premier actant de ce phénomène, et son centre. Ma modestie n'en est pas malmenée, parce que je sais que ma situation est celle de tout un chacun : il y a autant de centres du monde que d'individus, que ces derniers le sachent et le veuillent ou non.

Objet et donc sujet.

Tu t'inquiètes de ton statut dans tout cela ? Il n'y a pas de quoi t'alarmer. Dans la mesure où je te parle, tu es autant sujet que moi : sujet de l'écoute comme je le suis de la parole. Et tu es actif, sans le savoir. La différence entre "entendre" et "écouter", dans le langage courant, suppose une attention volontaire dans le second cas. J'aimerais substituer à cette opposition une variante, que je dois expliciter, pour qu'elle fonctionne dans cette situation précise. Je définis – de façon *ad hoc*, c'est-à-dire sans prétendre en aucun cas en faire une règle à validité étendue – "écouter" par rapport à son objet, donc un message, qui se distingue de "entendre", qui se rapporterait seulement au bruit. Tu entends mon message, parce que tu n'es pas sourd ; mais si tu ne fais que percevoir un bruit, tout s'arrête là, parce que tu réduis mon action à la production d'un simple bruit, sans contenu, et même peut-être sans destinataire nécessaire, atteint ou non. Tu "écoutes" mon message si tu sais qu'il s'agit de quelque chose qui passe de moi à toi, et qui remplit cette fonction-là, pour le moins. Prenons un exemple fictif, dans lequel nos rôles sont inversés. Tu grattes à ma porte, comme cela

apparaît dans certains romans à mystère, pour que je te fasse entrer. Si je crois qu'il s'agit d'une souris, je ne fais qu'entendre ce bruit, sans l'écouter. Si je sais qu'il s'adresse à moi, alors je peux dire que je l'écoute, même si je ne vais pas tirer le verrou pour répondre à ta demande. Dans les deux cas – mon écriture actuelle ou la souris que j'exclus pour entendre le vrai bruit, l'appel, la demande – nous sommes toi et moi sujet et objet, engagés dans une action et, par là même, existant. Tu n'es tranquillisé qu'à moitié, parce que tu crois que je t'ai seulement imaginé. Imaginé, oui, mais pas "seulement". Je parle, c'est un fait; je m'adresse à toi, et tu entres ainsi dans la réalité factuelle de mon acte. Tu es le sujet qui fait que mon message prend forme, se réalise, à travers toi, dans un lecteur possible, probable, lointain, ou dans cent mille lecteurs, en plusieurs langues, quand l'importance de mon message aura été reconnue. Tu es le sujet par antonomase de toutes les lectures à venir. Et par ailleurs ces lectures ne seront pas de simples écoutes, ce qui est déjà important, en plus d'être indispensables; mais cet acte d'écoute jouera une fonction de sujet actif, d'un message à peine plus riche de contenu, du type de "j'écoute ton message" (peut-être sans bien le comprendre, ou sans en accepter le contenu), qui est évidemment ce que j'attends le plus avidement, sans jeu de mots. Mon acte existe, il a fait le voyage aller et retour, de moi sujet à toi objet puis de toi sujet à moi objet. Toi et moi existons dans la mesure où nous sommes sujets d'une action que l'objet "écoute" et, dans le cadre de ce premier acte ou en tant qu'autre acte libre, objets d'un sujet qui nous objective ou, mieux, qui nous sollicite comme objets (si tu relis cette phrase trois fois, tu verras qu'elle est cohérente...).

Une autre illustration.

Au début de ces réflexions, j'étais parti de l'acte de parler, dans lequel j'étais comme immergé. Cela me simplifiait les choses, mettait à portée de ma main un cas concret, qui illustrait mes affirmations, quelque peu surprenantes peut-être. Si au lieu d'écrire, j'avais fait quelque chose de totalement différent... Je prends un exemple dans le grand arsenal de mes souvenirs réels, mais sans idée préconçue : je traverse une rivière sur un pont. A première vue, je pourrais dire que oui, je suis sujet de la traversée dont l'objet est la rivière, je suis sujet de la "marche sur" dont le pont est l'objet, je suis sujet de me (se) rendre de A à B dont l'objet est la distance qui sépare A de B. Aucun de mes objets ne peut devenir receveur actif, donc sujet actif de mon acte. Supposons qu'ensuite je fais marche arrière, je franchis le pont en sens inverse, je traverse la rivière, de sa rive gauche à la droite cette fois-ci, je retourne à mon point de départ, A. Est-ce que j'ai fait quelque chose qui m'institue en sujet d'une action ? De mon point de vue, non. Aucun sujet n'a pu "écouter" mon agir, même si, sans y prendre garde, il l'a "entendu". Franchir une rivière sur un pont et passer de A à B ne devient action que si j'ai quelque chose à faire à B, quelque chose qui concerne un sujet possible de son "écoute" – un simple témoin oculaire distrait ne dépasserait pas le stade passif de la perception vaine, vide.

Sous l'angle de la globalité.

La rivière ne se contente pas d'être là. Elle divise, elle oppose sa rive gauche à sa rive droite. Mais en même temps elle les unit, en un "bassin" unique : la Ruhr est une région minière, les deux

"Côtes du Rhône" donnent le même vin, comme les deux rives de la Moselle. La Méditerranée sépare l'Afrique de l'Europe, ce qui n'empêche pas l'existence d'une culture méditerranéenne. L'Océan qui a si longtemps empêché les contacts entre l'Europe et l'Amérique a scellé l'OTAN. Malgré leur rôle de barrière, les Alpes ont justifié – un peu abusivement certes – la notion de "race alpine", et les cols et tunnels qui les traversent montrent bien qu'elles unissent le Sud de l'Europe à son Nord. Les Pyrénées, qui ne se contentent pas de séparer la France de l'Espagne, puisque quelqu'un a pu affirmer que l'Afrique commence à leur crête, forment aussi un univers culturel, comme le prouvent les langues parlées sur leurs deux versants, le basque à l'Ouest et le catalan à l'Est. Le pont que nous venons de rencontrer joue sur le même dépassement d'une apparente opposition; il existe parce qu'il faut traverser la rivière (c'est la cause de sa présence) et pour qu'il soit possible, facile, de passer de A à B (c'est son but). La distance qui sépare A de B assure la réalité individuelle de chacun de ces deux lieux. Elle est aussi le chemin à parcourir, le déplacement, en quoi elle instaure l'espace et le temps du vécu. En fait, pour comprendre la petite phrase de tout à l'heure – "je traverse une rivière sur un pont" – il faut embrasser d'un seul regard le petit monde qui donne son sens à ce qui se passe en lui. Tous ses éléments sont différents les uns des autres; c'est cette non-identité qui assure leur réalité. Mais en même temps ils n'ont de sens que les uns par rapport aux autres. Nous mêmes, toi et moi, sommes dans cette situation. Si je vais de A à B, c'est parce que je suis éloigné de B mais qu'il est bon que j'y aille. Et ce "bon" suppose l'existence d'un être vivant différent de moi, comme référent de mon déplacement. Dans le souvenir de

mon vécu, ma traversée de la rivière était absolument nécessaire (j'évoque cette obligation dans une histoire écrite il y a longtemps, quelque part dans mes texte narratifs). Cette nécessité anecdotique n'a rien à voir ici, mais il y doit y avoir, immanquablement, un équivalent. Même si je ne vais à B que pour jouir d'un splendide point de vue sur le fleuve, l'émotion que je ressentirai m'enrichira, me rendra plus serein, plus rayonnant, et "toi", toi l'autre semblable mais différent sans qui je ne suis rien, tu pourras en bénéficier et en faire bénéficier d'autres... Tel est le monde, le monde des hommes vivants... Là se trouve la vérité de tous les schémas, de toutes les réflexions.

Sous l'angle de la différence.

La phrase reprise dans le paragraphe précédent dans l'optique de la globalité – "je traverse une rivière sur un pont" – met aussi en relief l'importance de la différence, de la non-identité, à laquelle j'ai fait allusion en passant. Pour être rivière, ce que je traverse doit bien entendu se distinguer de tout "autre" qui existe et, plus particulièrement, de ce qui lui ressemble d'une façon ou d'une autre, de ce qui peut normalement être traversé (une rue, une voie de chemin de fer, un vallée, une porte...). Elle restera abstraite, bien que théoriquement ou lexicalement définie. La rivière que je traverse ne coïncide avec aucune autre, et c'est cela qui la rend réelle, ou vivante – vécue par moi, par un vivant, pensant, aimant, libre; uniques et irremplaçables elle et moi. Elle ne sépare pas la rive gauche de la droite, mais cette rive-ci où je suis en sûreté de cette

rive-là où un ami a besoin de moi et où j'ai choisi librement d'aller, malgré le danger. Et le pont est le seul, sur plusieurs kilomètres, à ne pas avoir été détruit. Et l'instant où j'ai une possibilité de le franchir est unique lui aussi, une minute au maximum, le temps de la relève des soldats dans le fortin, en face... Tu me diras que j'ai choisi un exemple particulièrement chargé affectivement, et que, généralement, une rivière en vaut une autre. Tu as partiellement raison, mais tu élimines le vécu. Le cours d'eau le plus banal sera "unique" pour quelqu'un, parce qu'il a noyé (ou simplement failli noyer) son ami, ou parce qu'il y a braconné avec émotion dans son adolescence. Et si A était égal à B, personne n'aurait idée d'aller de A à B, la distance ne signifierait rien, l'espace lui-même demeurerait abstrait. Tel est le monde vécu, dans lequel rien n'est indifférent, rien n'est égal à rien, chaque instant, chaque lieu, chaque objet, chaque être vivant est ce qu'il est, lui seul; et sera ce qu'il sera, parce qu'il s'agit toujours de devenir celui que nous sommes, celui que nous avons à être, à choisir, à inventer, à réaliser, à assumer. Tel est le monde vécu.

L'action humaine.

Nous avons là une caractéristique de notre existence, à nous les hommes: cette dernière se reconnaît à des actes ayant un impact au niveau humain. Le "nous les hommes" implique cette relation concrète à un autre semblable. Tout ce que je peux faire – ou plus exactement croire que je le fais – en dehors de ce "nous" se situe sur un autre plan, ne concerne pas mon humanité ou même, en un certain sens, la nie. Le fameux acte gratuit, dont se réclament des générations de contestataires du système établi, n'est tel que si

sa gratuité bouleverse des schémas établis, si elle enthousiasme ou qu'elle dérange. Ne serait vraiment gratuit que le fait de se laisser couler dans le moule des actes normaux, passivement, dans le sens du courant. Ce n'est qu'un pseudo acte, et le fait de l'avoir commis n'impliquerait pas automatiquement l'existence, au sens fort du terme, de son auteur. J'ai donc bien besoin de toi pour exister, et du même coup je te confère l'existence, puisque tu réalises l'acte de prendre en charge l'acte que je réalise, ce qui me fait être ce que je suis et te fait être ce que tu es; celui que tu es, celui que je suis, comme je l'ai formulé récemment. Je pourrais très bien inverser les rôles: tu as besoin de moi envoyant un message pour exister en tant qu'écouteur et, par là même tu me confères l'existence, puisque je réalise l'acte de parler, donc de prendre en charge l'acte que tu réalise, ce qui nous fait être ce que nous sommes. A travers les formules que j'ai utilisées, nous avons joué, toi et moi, autour de l'axe image, imaginé, imaginer, imaginaire, imagination. Il est vrai que, dans l'usage courant de ces termes, ils s'opposent souvent au réel. Je dirais plutôt qu'ils désignent une des dimensions de ce réel, sa façon, ou peut-être une de ses façons, de se manifester. Je sais dès le début de cette longue dissertation que je n'éviterai pas l'obligation de donner une définition du réel; je sais même que j'échouerai dans cette entreprise, dans le sens que je ne convaincrain personne. Le réel se vit du dedans, chacun en a sa propre perception, ou sensation. Je ne ferai donc que décrire un cas particulier – le mien, bien sûr – de critère formel permettant de reconnaître le réel et de le distinguer, non pas de ce qui est irréel, mais de ce qui peut ne pas être réel.

Le temps et le réel.

Pour éviter un long discours théorique, je vais commencer par quelques illustrations. La dimension temporelle me paraît particulièrement révélatrice. Il y a une dizaine de minutes, j'ai entendu sonner le téléphone; j'ai hésité quelques secondes et j'ai décidé de ne pas répondre, pour pouvoir continuer mon travail. Qu'est-ce que je peux mettre en doute, ou modifier, dans tout cela? Par exemple, j'ai peut-être eu un tout petit moment d'absence, un de ces sommeils dont l'intéressé ne se rend pas compte mais que les observateurs, surtout s'ils s'appuient sur des électrodes posées sur la boîte crânienne, constatent avec certitude et preuves à l'appui. D'accord avec toi, cette petite digression n'apporte rien, je peux parfaitement demeurer sceptique face à cette expérience dite scientifique. Toujours est-il que cette sonnerie peut n'avoir pas existé. Dans un rêve extrêmement court et dont je ne me serais pas rendu compte, j'ai perçu ce son. A mon réveil, j'ai cru que le téléphone avait sonné. Cela, par contre, je ne peux pas le nier: ma sensation d'avoir entendu une sonnerie de téléphone a été, a eu lieu. Je ne peux pas davantage nier la suite: hésitation, puis décision de ne pas répondre. Je peux faire n'importe quoi, me dire que ma réaction a été stupide, que c'était certainement un appel important, ou au contraire me féliciter d'avoir su préserver mon temps précieux et mon autonomie, je ne peux pas nier la réalité de cette petite suite d'événements: conscience d'un son reconnu, brève pause avant de choisir une réaction, puis décision, choix de cette solution. Je peux donc mettre en doute l'aspect à première vue le plus indubitable de la séquence, la sonnerie du téléphone, mais je suis incapable de supprimer la réalité que je suis le seul à connaître,

ce petit monologue intérieur qui s'est intercalé dans mon effort de réflexion. Peut-être qu'avec le temps j'oublierai cette anecdote; elle ne sera plus réelle, si tu veux, mais cela ne me permet pas, maintenant, dans ma mémoire encore fraîche, de nier sa réalité. C'est vrai, j'ai vécu cela, cela a réellement eu lieu, même si je regrette d'avoir eu cette attitude, si j'aimerais mieux que ce ne soit pas le cas. Tu vois comment fonctionne mon critère, n'est-ce pas? Il ne te paraît pas génial, mais je te suggère de l'appliquer sur ton propre vécu, et tu verras que cela fonctionne assez bien. Entraîne-toi à regarder et à écouter, à sentir en toi, tout simplement, en curieux; tu y découvriras des vérités essentielles, je te le garantis.

Le temps à venir.

Continuons de réfléchir au temps, si tu veux bien. L'avenir m'est inconnu; je ne sais absolument rien de ce que sera le monde dans une fraction de seconde. Les astronomes et autres spécialistes des phénomènes à grande échelle nous tranquilisent et affirment qu'ils sont capables de prévoir longtemps à l'avance toute catastrophe qui viendrait anéantir la vie sur la terre, par exemple. Je les crois, jusqu'à un certain point. Je suis persuadé, absolument persuadé que, dans une fraction de seconde et même dans plusieurs heures, plusieurs jours, rien d'essentiel n'aura changé autour de moi, mais je dois reconnaître que je ne le "sais" pas. Et si tu me demandes si je suis certain de ne pas être en train de rêver, je te répondrai que j'ai mille bonnes raisons pour croire que ce n'est pas le cas – entre autres, précisément, la longue suite temporelle de mes bientôt quatre-vingts ans, dont la clarté et la cohérence s'imposent à moi – mais je ne peux pas prétendre que je le "sais" ni

t'obliger à le croire, bien que ta question, par elle-même me donne raison. De même, je ne "sais" pas si tout ce qui apparaît là autour de moi est "réel" ou non, puisque je ne connais vraiment que la perception que j'en ai. Seule cette perception en tant que telle est un vécu qui échappe à ma mise en doute. Nous avançons lentement, je t'en avais averti, et tu ne me suis pas sans résistances; tu acceptes mon point de vue de façon toute provisoire, réservant à plus tard le choix entre le rejet ou l'adhésion. Je n'ai d'ailleurs pas fini de te tourmenter. Je ne voudrais pas que tu me mettes dans le même sac que ceux qui prétendent simplement que "tout est illusion"; j'appelle cela parler pour ne rien dire, et c'est quelque chose qui m'agace fort. J'en reviens aux illustrations.

Les objets et le réel.

J'ai à côté de moi un objet rectangulaire, proche du carré, plutôt mince, selon une de ses trois dimensions. Ne cherche pas à deviner: il s'agit simplement d'un CD, dans son étui rigide. Gravé sur le disque lui-même, dont je peux assurer la présence, bien qu'invisible, se trouve *Hearing Solar Winds*, traduit sur la page de titre par "à l'Écoute des Vents Solaires", par David Hykes et son ensemble, The Harmonic Choir. Il y a encore le nom de l'éditeur, Ocora, dans une collection intitulée "Musiques traditionnelles vivantes". Je te donne toutes ces précisions parce que j'aime beaucoup cette musique et que je suppose qu'elle te plairait aussi, mais davantage encore parce que je sens qu'il y a, dans ces indications, quelque chose de typique de nos problèmes actuels. Nous allons procéder par petites étapes. L'enjeu est immense, ce serait dommage que tu te laisses décourager par la lenteur des

progrès réalisés. La boîte en elle-même, tout d'abord. Il y a une chose dont je ne peux pas douter, c'est ma perception : je vois cela. Ce serait évidemment naïf d'en déduire sans autre que cela est, "est réel". J'ai perçu trop de choses qui, analyse faite, n'étaient pas réelles, que je ne tombe pas dans le piège. Il se peut que cette boîte ne soit pas réelle. Pourtant, ce n'est pas moi qui la crée, librement. Je ferme les yeux quelques instants, pendant lesquels je continue de la voir en moi, de l'imaginer. J'ai le droit de me demander si elle est encore là, mais j'en suis suffisamment convaincu pour ne pas m'amuser à poser la question. Quand je rouvre les yeux, je constate deux choses : tout d'abord, que la boîte est toujours là, à la même place et dans la même position, et ensuite qu'elle est apparemment identique à celle que j'avais vue plus tôt. L'adverbe que je viens d'ajouter – apparemment – n'est pas innocent. Il fait allusion à la différence qu'il y a entre l'image que m'envoie à nouveau l'objet lui-même et celle que je voyais en moi durant le petit intervalle, un peu floue malgré tout, se modifiant au gré de mon attention, mobile dans l'espace, évanescence si soudain je pensais à autre chose. La perception sensorielle résiste ma fantaisie, la boîte m'impose ses données, ses caractéristiques visibles, elle est plus forte que moi, dans cette optique. Cette rectification met en relief l'indépendance de l'objet, mon incapacité à le modifier par ma seule volonté, ou ma distraction, mon manque d'attention. Même si cette boîte était en quelque sorte (à un certain "niveau", selon un terme à la mode) fictive, il y a un "quelque chose" qui m'empêche de la percevoir autrement. Le réel, défini comme "ce qui échappe à ma volonté" (c'est une formule équivalente ou presque à celle proposée plus haut), c'est précisément ce "quelque chose", que d'ailleurs je peux

vérifier par toutes mes facultés de perception : je la touche, la hume, j'y passe la langue, pour ne rien oublier, j'écoute son silence, ou les premiers sons de la première œuvre, et tout ce que je perçois m'est imposé par ce "quelque chose", quel que soit le degré de réalité de la boîte en elle-même. Je peux et même je dois donc situer dans le réel ce "quelque chose", que je ne perçois pas mais dont j'expérimente la puissance, la résistance à tous mes efforts – cela jusqu'au jour où je prendrai un marteau pour imposer ma liberté. Mais tu vois bien que nous n'en sommes pas là. Mes sens peuvent me tromper, tu le sais aussi bien que moi et, s'il le fallait, la transparence de la boîte me le rappellerait : je ne vois presque rien de la matière dont elle est faite, et pourtant... ! Mes sens, dis-je, peuvent me tromper, mais les sensations, en tant que mon vécu de cet objet précis, demeurent ce qu'elles sont, par la puissance ou la volonté de ce "quelque chose" mystérieux. Si je créais moi-même cet objet, si je ne faisais que l'imaginer librement, je pourrais aussi modifier ses caractéristiques, que me communique ma perception. Et cela m'est interdit !

Les informations et le réel.

Selon ce dernier point de vue, c'est le toucher qui met en relief la tromperie de ma vue, en intercalant un obstacle entre ce que je vois – la feuille imprimée – et mon doigt. Pour le reste, j'ai des informations qui me sont apportées par des humains. Je ne sais pas qui est exactement David Hykes ; par exemple, s'il s'agit de son vrai nom ou d'un nom d'artiste. Je ne connais pas l'Harmonic Choir autrement par ce qu'en dit le fascicule lu jadis et passablement oublié. J'admets que les interprètes et leur chef, peut-être sous la

pression de l'éditeur, ont intitulé cette musique *Hearing Solar Winds*. C'est leur droit... Dans mon petit système personnel, quand je pense à cette musique, elle répond à l'appel du titre qu'eux ont choisi, et c'est bien pratique. Je ne peux vérifier aucune de ces informations, la transposer en mon propre savoir. Je sais qu'eux présentent les choses de cette façon et je ne peux que m'incliner, mais ce savoir est de seconde main, il m'a été transmis par des inconnus. Il demeure ainsi abstrait, encyclopédique si tu veux, donc limité à des termes, toujours distincts de ce qu'ils prétendent désigner. Par les encyclopédies auxquelles je viens de faire allusion, j'ai appris, non pas qu'il y a des vents solaires, mais que les savants disent qu'ils ont découvert dans l'univers des phénomènes curieux, auxquels ils ont attribué l'étiquette "vents solaires", parce que c'est ce qu'ils ont trouvé de mieux pour donner une vague idée de ce dont il peut s'agir "en fait". A partir de là, nous pouvons et nous devons mettre en doute le sous-titre, "à l'écoute des vents solaires". D'abord, il est probable que ces vents ne produisent aucun bruit, aucun son qui puisse être perçu par l'oreille humaine. Ensuite, si les spécialistes parviennent à donner un (lointain?) équivalent sonore à ce que suscitent les vents solaires dans l'espace vide, nous pouvons à la rigueur supposer que les membres du Choir ont eu l'occasion d'entendre cette espèce de reconstitution et s'en inspirer dans leur travail. Enfin, ce que nous entendons, ce sont, de toute évidence, des voix humaines, peut-être quelque peu modifiées par des prises de son particulières ou des techniques subtiles. Quoi qu'il en soit, le langage humain ne nous transmet pas des informations au sens strict, mais des directions dans lesquelles doit se trouver

quelque chose, avec des degrés de précision qui vont de l'approximation maximale possible à la simple allusion poétique.

Petite parenthèse, pause pour reprendre son souffle.

"Ne te fâche pas; je donnerai à la poésie l'occasion de montrer tout ce dont elle est capable. Ne m'interromps pas dans des moments aussi délicats." (Fin de la pause.)

Ma volonté et le réel.

Tu dois te sentir tranquilisé: tu as compris que je ne nie pas tout, que je reconnais qu'il y a ce "quelque chose", sur lequel ma volonté n'a aucune prise, et qui est en relation avec les propriétés des choses, avec ce qui se trouve et/ou se passe dans notre monde, sur notre *terre* (tu te souviens du sens de l'italique: ma modeste terre vécue et la Terre, non?), à l'échelle humaine; ou, mieux encore, qui entre en relation avec notre relation à ces données et ces événements. Pour les années lumières, il faudra choisir un autre point de départ, et de référence. Je ne vais citer personne à l'appui de ma tentative de décrire la façon dont je définis, pour moi seul, le réel. C'est évidemment un problème que tous les philosophes se sont posé, mais je ne voudrais pas me situer sur le même pied qu'eux. J'ai besoin de rester tout près de mes expériences. Il y avait certes un enjeu d'importance dans nos tentatives de cerner de plus près l'idée du réel. Toute réflexion un peu poussée sur notre condition d'homme dans le monde exige que ce terme désigne quelque chose de relativement précis. Mais

l'essentiel se trouve ailleurs, dans la gestion de mon existence quotidienne, avec les choix qu'elle me propose, les défis qu'elle me lance, sans oublier les joies qu'elle me procure et les angoisses sur lesquelles elle bute parfois. Dans ce sens, je peux dire que nous avons fait un pas en avant: la définition proposée plus haut nous permet en effet de considérer par priorité comme réel ce qui conditionne non pas tant mon "être au monde" que mon "agir dans le monde", qui est toujours une façon, parfois plus discrète, d'agir sur le monde. Or, ce qui conditionne ma relation à tout ce qui m'entoure, c'est bien tout ce qui ne dépend pas de moi, ce qui échappe à ma volonté, et que j'ai défini comme le réel. Il y a quelque chose d'un peu négatif, à première vue, dans la formulation que je donne de ces conditions. Pourtant, par le fait même que ce "quelque chose" échappe à mon libre arbitre, impose à tout ce que je peux connaître certaines structures fixes, il représente le solide, le fiable, ce sur quoi je peux compter. Je n'ai pas absolument besoin de savoir que cette boîte renfermant le chant des vents solaires est réelle, mais il importe que je sache que ce qui gère sa façon d'être et de se montrer – le "quelque chose" dont je parle plus haut – est bien réel, et fiable. Il y a dans ma position une dimension qui rappelle la situation de l'enfant par rapport à ses parents, durant la période de formation. Tu penses peut-être que je fais allusion au rôle des parents comme garants du bon et du vrai: ce qu'ils font est juste, ce qu'ils disent est vrai. Il y a en effet un certain parallélisme de situation. Je faisais plutôt allusion aux "barrières" dont l'enfant a besoin pour structurer sa façon de vivre et de penser. Une trop grande liberté et une éducation trop généreusement permissive l'empêchent de se situer clairement, de savoir où commencent et où

finissent le possible et l'impossible, le bon et le mauvais, dans le sens moral ou utilitaire de l'opposition. Elles ne lui apprennent pas à former son jugement, à se défendre si besoin est, à attaquer même si un véritable ennemi se présente soudain : elles sont une condition *sine qua non* de tout cela, comme le "quelque chose" de tout à l'heure, garant du réel.

Réel pour moi.

Par contre, les précautions que j'ai prises de maintenir à distance la réalité des "choses en soi" me protègent d'une attitude grossière ou naïve face à tout ce dont j'ai connaissance, que ce soit par mes perceptions ou par les informations qui me sont transmises. Non seulement tout ce qui dépasse mon champ réel d'action et, par la même, mes possibilités de connaissance directe, n'a pas droit de cité dans ce que j'ai défini comme le réel, mais encore les objets et les phénomènes qui me concernent directement ne sont réels qu'à travers le "quelque chose" qui en garantit la cohérence, la "réalité pour moi". Sans ces précautions, sans cette garantie offerte par le fameux "quelque chose", la "réalité pour moi" deviendrait arbitraire, gratuite, simple point de vue ou opinion. La question se posera de façon assez semblable à propos du bien et du beau ; il sera temps alors de comparer ces domaines : le vrai (ou le réel), le bien et le beau. "Réel pour moi" peut s'interpréter dans deux sens opposés. Celui qui nous intéresse ici, c'est que je le sens réel, je le sais réel parce qu'il résiste à toutes mes tentatives de manipulation ; c'est cet obstacle qui me prouve qu'il y a en face de moi quelque chose d'irréductible. Dans l'autre interprétation, il s'agit simplement du

doute, du "tout est relatif"; "c'est réel pour moi" se rapproche de "c'est trop difficile pour moi".

Les hommes, l'homme, moi.

Dans la plupart des "nous" passés en revue jusqu'à présent, j'avais à choisir entre deux formules, la plupart du temps très proches l'une de l'autre: "moi et le monde" est simplement la vision individuelle du phénomène général "l'homme et le monde". Il y aurait ainsi une "condition humaine" offerte à tous les membres du groupe; offerte mais, en même temps, imposée. Il s'agirait probablement de l'intervention, dans les coulisses, du "quelque chose" évoqué plus haut et qui empêche tout flottement gratuit dans la consistance et la constitution des objets du monde et dans leur comportement. Dans la mesure où l'un des "nous" les plus fondamentaux est celui qui englobe l'homme et le monde ou, ce qui revient au même sous bien des points de vue, la nature, il est normal en effet que cette garantie de la solidité du monde à l'échelle humaine, dans les limites de notre sphère propre, l'anthroposphère au sens strict, s'étende aussi à chacun de nous. Je fais partie du monde, je peux être, et je suis souvent, mon propre objet, comme n'importe quel autre élément de ce grand tout. Je peux essayer de modifier mon comportement, d'améliorer mes performances physiques ou intellectuelles, de contrôler mieux mes émotions, il restera toujours quantité de données me concernant et qui échappent à mon libre arbitre: mon âge (plus exactement, ma date de naissance, comme point de repère de mon âge), par exemple, les grandes lignes de ma constitution, des mains préhensiles alors que les pieds ne le sont plus, les cinq sens dont je dispose, la limite

des gammes de fréquences visuelles et auditives que je ne peux pas dépasser. Le dopage, la chirurgie esthétique, l'acharnement thérapeutique sont quelques exemples des efforts maladroits que nous faisons pour nous libérer de la tutelle du "quelque chose" – à quoi il faudra peut-être que je me décide, une fois, à mettre un nom. Pour le moment, je m'y refuse absolument.

Dépassement de l'individu.

Il y a cependant des domaines dans lesquels l'équivalence, entre les ensembles dont un pôle est le moi ou l'homme, devient problématique. J'en ai signalé trois en passant, le vrai ou réel, le bon, le beau. L'expérience me rappelle très fréquemment que ce que je trouve beau laisse l'autre indifférent, ou inversement. De même, je ne crois pas toujours à ce que mon voisin considère comme évident. Pense, sur ce point, aux divers récits de témoins d'un fait divers et qui racontent "ce qui s'est passé"; tu verras qu'il y a chaque fois autant d'accidents différents que de rapporteurs. Enfin, l'échelle des valeurs est, au départ, plutôt culturelle, donc collective, mais elle tend à devenir de plus en plus individuelle. Il est probable que ce dépassement de l'individuel ne se situe pas uniquement dans l'axe qui me relie à ma communauté, ni à la communauté humaine totale, mais dans une autre direction, où doit probablement se cacher le "quelque chose" qui nous intrigue. En effet, l'unanimité d'une collectivité, même très étendue (il serait absurde de parler de l'unanimité de l'humanité entière), n'est jamais une preuve suffisante. Une civilisation entière peut se tromper, dans le domaine éthique aussi bien que dans celui de la connaissance.

Penser et vivre.

Nous pensions avoir tous les éléments nécessaires pour structurer peu à peu une vision du monde au sens large du terme, que je désigne plutôt par une formule du genre de "mode de penser et de vivre". La préposition "et" est ici ambiguë. L'idéal serait que le même "mode" ou modèle, définisse également les deux termes mis en jeu. Heureux les groupes qui n'ont qu'un mode, de penser-et-vivre. Malheureusement, dans la pratique, il y a souvent un mode de penser qui peut différer passablement du mode de vivre. C'est sous cet angle-là, double, qu'il faut prendre le schéma en question : d'une part l'homme, avec ses diverses dimensions, individuelle et collective, matérielle et spirituelle, temporelle et spatiale, et d'autre part l'"autre" de l'homme, donc le monde, l'environnement, la nature, le concret. Dans une première approche, nous avons pu sans trop de peine articuler entre eux ces divers aspects du réel mais, à partir précisément d'une analyse plus pointue de la notion de réel, nous avons constaté que notre tentative de systématisation exigeait un autre paramètre, ou peut-être plusieurs. Il nous manquait quelque chose, que j'ai simplement baptisé à partir de cette dernière constatation : un "quelque chose".

Nous et Je (une parenthèse).

Je fais une pause pour préciser (je l'ai peut-être déjà fait, en tout cas j'aurais dû le faire depuis longtemps) que je n'utilise pas ici le "nous" – équivalent au "je" – cher à certains écrivains manquant de modestie et, par ailleurs, à des chefs d'Etat totalement dépourvus de cette qualité. Je suis parfaitement conscient de mes limites, ou de mon manque d'envergure, mais j'ai vraiment l'impression d'avoir

travaillé avec toi, lecteur imaginaire de mes premières lignes, main dans la main, sous forme de dialogue. Et je reprends le dialogue, sous forme de monologue, en assumant la première personne du singulier. (Fin de la parenthèse.)

"Dieu" (entre guillemets).

Tu as certainement eu la sensation, cher lecteur, que je retardais le moment de déclarer que ce "quelque chose" ne pouvait désigner que "Dieu". Et c'est précisément ce que je tiens à éviter. Une fois le terme adopté, il me serait devenu très difficile de préciser ma pensée à partir de mon point de vue, que je tiens à assumer jusqu'au bout; je veux dire, aussi longtemps que cela sera possible, avec une sincérité absolue; je ne cherche pas à avoir raison, mais simplement à exprimer aussi clairement que possible ce que je pense. Bien sûr, j'éviterai de me crispier sur cet égocentrisme que je revendique plus haut. Non, il n'y a aucune raison pour donner à ce "quelque chose" un nom aussi ambigu et polyvalent que celui utilisé ci-dessus entre guillemets. Ces derniers, en effet, ont pour but premier de me libérer de tout ce qui, dans notre langage occidental et même dans notre façon de penser, fait de ce terme une source continue de malentendus. Je dois pourtant reconnaître la nécessité, au point où nous en sommes, de renoncer à la non-signification derrière laquelle je m'étais réfugié. Avant de me hasarder à proposer un signe (bruit, son, mot, formule, dessin, un de ces objets graphiques que mon logiciel appelle "caractères spéciaux" ou autre chose encore), il convient que je précise bien les caractéristiques de ce à quoi cette icône devrait renvoyer. Ce sera

pour moi un bon exercice, le contrôle de la solidité et de la cohérence de ma vision intérieure.

Le temps et le réel.

Tu te souviens que j'ai dû faire appel à ce "quelque chose" quand je m'interrogeais sur la notion de "réel", que je mettais en rapport avec mon activité; je disais que le réel se caractérise par le fait qu'il résiste à toute tentative, de ma part, de le modifier ou de l'éliminer. J'ai commencé par me référer au temps et je suis parti d'un exemple qui me semblait révélateur: une pensée, ou simplement un sentiment, plutôt qu'un objet concret. Je suppose un sentiment de haine envers quelqu'un, que je baptise pour quelques instants Julien, par commodité. Je peux me ressaisir rapidement, me dire que Julien n'a pas pu faire autrement, qu'il a probablement des excuses qui peuvent expliquer et justifier ce qu'il a fait. Je parviens ainsi à me persuader et mon sentiment négatif disparaît vraiment. Maintenant, je ne hais pas Julien et je suis bien content d'avoir éliminé ma mauvaise pensée. Oui, mais voilà: cette haine que j'ai ressentie, je ne puis plus rien contre elle. Elle a existé, elle est, à un certain point du déroulement temporel, réelle. Chaque fois que je penserai à elle, à ce moment où elle a été, je la retrouverai, avec la satisfaction de l'avoir éliminée de moi, mais avec le remords de m'être laissé prendre et de l'avoir réellement ressentie. Alors, je me suis dit que le "quelque chose" qui m'empêche de mettre en doute la réalité de cette haine momentanée – qui m'empêche donc de manipuler le temps à ma guise – doit être extérieur au temps tel que nous les vivons, nous les humains.

Le marteau (et le) réel.

Je peux passer à un exemple fort différent. J'avais, dans ma première approche du thème, choisi une boîte de plastique transparent contenant un CD du "Harmonic Choir". Pour varier un peu, je choisis maintenant un marteau. Je ne l'invente pas plus que le CD; il est à côté de moi, depuis longtemps sur mon bureau, où il fonctionne comme presse-papiers. Je précise qu'il présente la caractéristique d'être fait d'une seule barre de fer, coudée à angle droit à trente centimètres environ, puis, cinq centimètres plus loin, repliée totalement sur elle-même pour se prolonger au-delà du manche, environ cinq centimètres encore, qui lui donnent le temps de se s'aplatir et de finir en pointe. J'ai donc bien un marteau avec son manche rectiligne et sa tête, terminée d'un côté de façon plus arrondie que les outils habituels, mais, de l'autre côté, en une pointe tout à fait traditionnelle. Si je me pose la question de savoir si ce marteau est réel ou non, je dois reconnaître qu'il m'est difficile de répondre. Cela, pour plusieurs raisons, et tout d'abord parce que je ne pourrais le faire qu'à partir d'une définition du réel, que je suis précisément en train de chercher. Ce marteau m'est en effet présenté par mes divers organes de la perception, avec bien sûr la vue et le toucher au premier rang. Or je sais que mes sens peuvent se tromper, ou me tromper, et que, d'autre part, rien ne me prouve que je ne suis pas en train de "rêver", sur un mode certainement différent de celui du rêve nocturne habituel, mais cependant manquant de réalité absolue et irréfutable; je peux être dans une sorte d'illusion. Le plus important, c'est que j'ai la certitude de sentir ce marteau, de le percevoir avec mes sens. Qu'il existe ou non, sa relation à moi, notre relation, m'est donnée immédiatement et, cette

fois-ci oui, de façon irréfutable. Ce qui échappe à ma fantaisie, c'est cette sensation de voir ou de toucher. En tant que perception, elle est absolument réelle, quel que puisse être le statut de son objet. Il y a donc dans ce processus quelque chose qui lie mon objet au réel, sans pouvoir cautionner sa propre réalité. Je continue donc de me dire que ce marteau n'existe peut-être pas, et je le soumets à une série d'épreuves. Je ferme les yeux, je pense à autre chose, j'ouvre mes paupières et je regarde à ma gauche puis devant moi, pas de marteau. Je regarde à ma droite, il est là, fidèle, avec sa curieuse forme. Je ferme à nouveau les yeux pour essayer d'affirmer mes droits de sujet de mes perceptions, je parviens à le voir en moi plus long, je lui impose un manche en bois, qu'il reçoit avec plaisir, en même temps que je me réjouis d'avoir un outil un peu plus léger et agréable au toucher. Hélas, quand je le retrouve sur mon bureau, il s'impose sans pitié à mes images intérieures. Je le prends en main, il a son poids et le froid du métal me déplaît un peu. Il y a donc quelque chose qui fait que le pôle objet de ma relation sujet/objet soit tel que cette sensation demeure semblable à elle, me redonne toujours le même marteau objet. Réel, donc ? Non, bien sûr. Mais ce qui est réel c'est cette résistance de toutes ses caractéristiques à mes efforts de donner le plus possible de valeur et de sens à mon rôle de sujet, de même qu'à mon autonomie de moi centre du monde de mes perceptions, qu'elles soient physiques, au sens strict, ou spirituelles, imaginaires.

Esquisse d'une autre approche.

Sans entrer vraiment dans la discussion, je peux annoncer pour plus loin – quelques dizaines ou centaines de pages – une

analyse complémentaire de la "vérité" de ce marteau. Je défendrai la thèse selon laquelle l'essentiel, dans ce cas, n'est ni le métal, ni le poids, ni la forme, mais l'usage. Ce qui fait que le marteau soit marteau, c'est le coup de marteau concret, l'action d'enfoncer un clou dans un morceau de bois (ou une autre activité comparable). Ensuite, cette action trouve son sens dans l'objet qui va être construit. Enfin, la fabrication de cet objet doit entrer, pour acquérir un sens plein, dans le projet vital d'un humain. Il y aura là un point de vue complémentaire sur la notion de réel. Si je ne veux pas me perdre définitivement, je dois renvoyer à plus tard le développement de ce point de vue.

Le même marteau, et le réel.

D'un côté, je suis soulagé: il y a "autre chose", qui se pose en face de moi, indépendant non seulement de mes perceptions toujours faillibles, mais encore de ma pensée, de cette pensée dont je suis si fier. Je ne rêve pas totalement, je ne suis pas seul au monde. Dans toutes mes perceptions, je retrouverai, au-delà des objets eux-mêmes, ce mystérieux réel qui assure leur identité: imaginaires ou réels, ils ne peuvent être que ce qu'ils sont, ils ne peuvent m'apparaître que comme ils m'apparaissent. Logiquement, ils ne peuvent pas être par eux-mêmes et par eux seuls exactement tels qu'ils m'apparaissent, c'est-à-dire comme simples pôles d'une perception. D'un autre côté, je me sens perplexe et désarmé. Ce "quelque chose" m'échappe totalement, je ne parviens pas à le concevoir, à l'imaginer; de lui, je ne connais que sa réalité, et le rôle absolument indispensable qu'il joue dans la structure et la consistance de monde tel que nous le vivons, nous les humains. Il

n'est pas perceptible, aucun microscope ou télescope n'a accès à lui. Il est hors de notre système d'espace à trois dimensions et de notre temporalité linéaire et irréversible. Mais ce "hors" cache une contradiction, puisqu'il se réfère nécessairement à ces trois dimensions. Disons simplement qu'il n'est pas dans notre espace, à trois dimensions.

ON.

Si Freud n'avait pas fait main basse sur le mot "ça", je pourrais peut-être l'attribuer à ce "quelque chose". Le moment est venu de prendre une décision, et je propose ON, avec deux majuscules pour que nous le reconnaissons immédiatement, et surtout pour éviter une seule majuscule initiale – On – qui lui conférerait une personnalité, trompeuse, et une majesté, plutôt gênante ici. Toutefois, la première majuscule évitera l'élision d'un déterminant ou d'une conjonction précédente; je dirais, par exemple: "il est difficile de deviner ce que ON fait exactement". Il présente évidemment l'inconvénient de référer implicitement à l'humain, dont il ne fait pas partie au sens strict. Lié à l'homme, certes, puisqu'il intervient dans toutes nos perceptions, dans notre prise de conscience du monde, mais pas interne au genre humain. Par contre, si le mot convient bien à ce qu'il doit désigner, c'est par son caractère absolument indéfini. C'est vrai qu'il fait partie des "pronoms personnels", mais je n'oublie pas que, dans cette formule, l'adjectif – personnel – fait simplement référence aux trois ou six personnes grammaticales, celui qui parle (je), celui à qui je parle (tu) et ce dont quelqu'un parle (il, elle, on), et les combinaisons "je+x" (nous), "tu+x" (vous) et "[il, elle, on]+x" (ils, elles, eux). Le pronom dit personnel peut désigner

des objets, des animaux, des pensées abstraites, par exemple: "Cette idée saugrenue, elle m'obsède depuis trois jours". "ON" est donc bien un pronom personnel, mais seulement en tant qu'il désigne "ce dont on parle". Il faudrait même préciser que, pour ON, c'est aussi ce dont nous ne pouvons précisément pas parler, parce que nous ne savons rien de lui en tant que ON. Notre approche de lui s'arrête à ses activités, ou même au résultat de ses activités, ces dernières demeurant totalement mystérieuses, inimaginables. J'essayerai d'éviter par la suite l'emploi de « on », dans son usage courant, que ma lectrice correctrice préférée déteste. C'est pour elle, d'ailleurs, que je tâche de l'éliminer, depuis des années. Mais il est si pratique – "on m'a dit que...", "on ne sait jamais..." – si fonctionnel, que je l'utilise parfois sans m'en rendre compte. Par contre, nous retrouverons ON à plusieurs reprises; ce serait sadique de t'obliger à tourner en rond plus longtemps sur un terrain aussi cahoteux. Revenons donc à ce qui a précédé cette longue digression, que je considère cependant comme indispensable, sans quoi je t'en aurais fait grâce.

Autre angle de vue.

Tu seras peut-être plus à l'aise dans une optique voisine mais pas identique et, surtout, plus proche de notre vécu et de nos récentes réflexions sur le monde qui nous entoure. Nous avons parlé, il y a un certain temps déjà, des lois de la nature, qui nous semblent régir le monde hors de l'homme (avant l'homme) et, depuis l'apparition de nos premiers ancêtres, l'homme lui-même mais, là, en collaboration avec la pensée de ce dernier. Nous sommes moins concernés par les constantes de la physique et de la

chimie inorganique et c'est pour cela que j'avais proposé une sorte d'identité entre lois de la nature ou de la vie. Il serait judicieux de commencer par un coup d'œil sur les relations des objets (au sens le plus large) inertes entre eux. Pensons par exemple à une manipulation que tu as probablement déjà vue, et que, dans le cas contraire, tu pourrais facilement reproduire chez toi. Je possède un dispositif de ce genre et je te le décris en quelques lignes. Cinq petites sphères de métal sont suspendues, chacune par un fil indépendant, à une barre horizontale, de telle sorte qu'elles se touchent l'une l'autre, théoriquement par un seul point, de surface nulle, mais, en fait, par une minuscule surface. Elles forment ainsi une lignée continue de cinq sphères, suspendue dans le vide. Tu éloignes un peu la sphère d'une extrémité, en restant dans le prolongement des autres, et tu la lâches. Tu remarques alors que seule la sphère opposée est propulsée par le choc, alors que les trois autres restent en place ; la boule ainsi éloignée revient en place et ce nouveau choc n'agit que sur la première, que tu avais éloignée toi-même. Ce jeu de ping-pong va continuer un certain temps, avec évidemment une certaine entropie, qui finira par rétablir l'immobilité initiale. Tu répètes l'expérience en prenant deux sphères, curieux de voir ce qui va se passer à l'autre extrémité. Deux sphères répondent, puis relancent le mouvement en sens inverse, jusqu'à épuisement. Trois, quatre sphères, toujours le même phénomène. Alors, tu te demandes : Pourquoi ? De ton point de vue, la première sphère aurait très bien pu pousser les quatre sphères immobiles attendant le choc, mais le déplacement aurait été beaucoup plus faible, comme si elles étaient soudées entre elles. Comment est-ce que les sphères de l'extrémité B savent que le choc reçu correspond

à deux sphères de l'extrémité A? Elles ne le savent pas, bien entendu, mais elles réagissent "comme si". Il y a dans la matière et ses comportement "quelque chose" qui fait que le phénomène décrit se répète à chaque fois, jour et nuit, en toute saison, en n'importe quel point du globe. Nous l'appelons loi physique mais, évidemment, le terme "loi" n'a pas le même sens qu'en droit pénal ou civil. C'est pourquoi j'ai utilisé tout à l'heure le mot "constantes", que certains physiciens estiment plus adéquat que "loi".

Les lois de la nature.

Dans l'exemple choisi, je ne perçois pas l'intérêt que la nature avait à imposer aux sphères ce comportement; c'est comme cela mais cela pourrait probablement être autrement, sans nuire gravement à l'équilibre général. Par contre, une autre constante offre des conséquences qui ont une grande importance pour la vie, de la nature en général et des animaux en particulier. Les fluides (gaz et liquides) sont d'autant moins denses, ou lourds, qu'ils sont plus chauds. L'air froid circule au ras du sol et nous gèle les pieds, alors que notre tête jouit d'une température agréable. L'eau tiède forme une couche délicieuse à la surface du lac mais si le vent de terre souffle longtemps et fort, il entraîne vers le large la couche chaude et légère, de sorte que de l'eau froide est ainsi attirée jusqu'à la côte, au grand désespoir des baigneurs. Deuxième constante: l'eau – au sens premier – se transforme en vapeur d'eau à partir d'une certaine température, voisine de cent degrés centigrades au bord de la mer, et de plus en plus basse au fur et à mesure que l'altitude augmente, donc que la pression atmosphérique diminue. Il paraît que cela joue un rôle dans la

cuisson des aliments ou dans la stérilisation de l'eau par ébullition ; je ne sais pas si c'est vrai. En complément à cette constante, tout le monde sait que l'eau se transforme en solide, appelé glace. D'après la règle générale, c'est cette eau la plus froide qui devrait aussi être la plus lourde, et se concentrer toujours dans le fond des volumes, marmites ou même bassins maritimes et lacustres. Il paraît (ici non plus, je ne peux pas pousser plus loin mon information, je répète ce que j'ai lu dans des manuels qui me semblaient sérieux) que ce serait une catastrophe pour la vie animale ; la glace s'accumulerait au fond des mers et des lacs, l'eau ne pourrait plus circuler normalement entre fond et surface, elle se détériorerait peu à peu. Mais voilà que la loi de base introduit une petite nuance : ce n'est pas à zéro degrés que l'eau est la plus lourde, mais à quatre degrés centigrades environ. Résultat, la glace se forme en surface, elle flotte sur une eau un peu plus chaude qu'elle et cependant plus lourde ; et ce n'est que si l'ensemble du volume descend au-dessous de quatre degré que toute la masse peut devenir solide. Il se trouve que, sur la partie habitable de la Terre, cela ne se produit pratiquement jamais et nulle part, de sorte que l'eau se régénère régulièrement. Dans le domaine juridique, il est normal qu'une loi, apparemment efficace, présente tout de même un petit inconvénient, de sorte que, sans la modifier totalement, le législateur lui ajoute un petit correctif. C'est comme si, dans notre exemple, il y avait un addendum du type de : "l'eau ne doit pas continuer de s'alourdir au-dessous de quatre degrés centigrades ; de quatre à zéro, elle évoluera en sens contraire, elle perdra du poids". Sur ce point, il faut reconnaître que le monde est bien fait ! Il est difficile de ne pas imaginer une sorte de volonté qui jouerait,

dans la nature (vivante et non vivante), le même rôle que l'homme de loi dans son domaine: exercer une sorte de contrôle des institutions pour les adapter à l'intérêt collectif. Cela, pour autant que cet intérêt collectif soit l'idéal absolu du législateur, ce qui est loin d'être prouvé; nous retrouverons la question sous un autre jour. Par contre, un certain parallélisme entre d'une part ces lois de la nature et ON et, d'autre part, la loi juridique et un pouvoir juridique supérieur, ce parallélisme saute aux yeux. Les deux instances correctrices – ON et le Conseil Juridique Supérieur – rendent la vie possible. Mais n'allons pas trop vite.

Finalité des lois.

Ce rapport entre la densité de l'eau et sa température est certes troublant; il ne permet aucune conclusion sur ce qui se cache derrière lui. Tout se passe comme si ces quatre degrés qui échappent à la loi générale obéissaient à une finalité généreuse; mais nous savons que comparaison n'est pas raison. Si nous prêtons maintenant attention au vivant, la question devint plus délicate. Commençons par le règne végétal, apparemment plus éloigné que l'animal de la notion de finalité, laquelle, à son tour, suggère celle de volonté. Si tu regardes avec un peu d'attention la végétation, tu verras que les plantes luttent entre elles. Tu as probablement déjà fait souvent cette observation, et tu auras débouché sur la "*struggle for life*", rencontrée au début de notre réflexion. Dans leur combat contre les autres individus, et surtout contre les autres espèces végétales, comme d'ailleurs comme contre les prédateurs animaux, chaque plante dispose de nombreux atouts; cela ne surprend pas, dans l'optique de cette lutte pour la

vie. Ce qui mérite notre attention, c'est plutôt le fait que les végétaux apparemment les mieux armés ne finissent pas par envahir à eux seuls d'immenses territoires mais que, au contraire, une sorte d'équilibre s'établit. Le botaniste pourra l'expliquer d'un point de vue technique, ce qui ne répondra pas à notre curiosité. Pour quelle raison, dans quel but est-ce que la végétation tend vers cet équilibre, pourquoi est-ce que chaque espèce, même la plus robuste, le subit, accepte qu'il freine son développement? Pourquoi les espèces plus vulnérables ont-elles droit à cette protection?

La transmission de la vie.

Toujours dans le même cadre théorique d'une bataille pour l'existence, tu auras certainement été frappé par les astuces utilisées pour assurer la reproduction. Tout d'abord, il y a la façon dont les fleurs attirent certains insectes – pas n'importe lesquels, seulement ceux dont la configuration est propice aux structures de la fleur elle-même – qui mettront en contact l'ovaire avec le pollen qui doit la fertiliser. Une fois réalisée la fécondation, se posera le problème de la transformation de la graine en nouvel organisme complet. Nous avons la sensation que telle espèce laisse ses semis tomber à terre, alors qu'une autre compte sur les oiseaux qui élargiront le territoireensemencé; pour cela, il faudra que la graine s'entoure d'un fruit savoureux, que le voleur digérera peu à peu, jusqu'au moment où, parfois très loin de la plante-mère, il éliminera avec les derniers déchets la semence reproductrice. Nous avons tous entendu parler des graines entourées de petits crochets, qui seraient à l'origine du fameux velcro; la plante a imaginé ce stratagème pour que les animaux à longs polis disséminent les

graines et étendent ainsi le domaine de l'espèce. J'ai utilisé à dessein quelques tournures qui attribuent à la plante une sorte de volonté, appelée à réaliser son projet de colonisation aussi étendue que possible. Il est difficile de croire à une réelle activité dirigée vers une finalité par une volonté individuelle. Nous préférons nous en remettre à Darwin, ou simplement parler, comme je l'ai fait jusqu'ici, des lois de la nature. Pourtant, maintenant que nous disposons de ON, nous ne pouvons pas résister à l'envie de lui attribuer ce phénomène complexe qui articule la volonté, la finalité et l'activité. Tout se passe comme si ON supervisait les lois de la nature pour donner à la vie – à la vie végétale, pour le moment – le plus possible de chances de se maintenir. Cela me semble plus plausible que de se réfugier derrière la notion d'aléatoire, et d'essais en grand nombre donnant lieu à la sélection naturelle. [Au moment où je relis ce passage pour le contrôler, je pense à un article que je ne connaissais pas lors de la première version, et je me sens tenu d'ouvrir cette petite parenthèse carrée. La revue *Science & Vie*, dans son N° 1079, août 2007, consacre vingt pages à démontrer que le hasard "fait décidément bien les choses", qu'il est "le maître de nos origines, de notre identité et de notre destin". Voici le début de ma réaction, communiquée à la revue: "Votre dossier sur le hasard me déçoit. Vous hypostasiez le hasard; il ne vous manque pas beaucoup pour le diviniser. Vous parlez de ce qu'il 'fait', alors que, précisément, il ne fait rien, il ne peut que 'laisser faire'. Le dynamisme vient d'ailleurs, de la vie, par exemple. Le vivant, sous tous ses aspects, se situe le long d'un axe qui va de la contrainte absolue à l'absence totale de contrainte (...). Vous citez un savant qui dit que *si le hasard n'avait 'pas existé', la vie n'existerait pas*. Il

serait plus juste de dire que la vie existe, ce qui semble inattaquable, et que le hasard n'existe pas, puisqu'il est 'vide', 'absence' de toute contrainte. Vous utilisez le hasard sans le définir sérieusement, et en fait il reste pour vous 'un mot commode pour dissimuler notre ignorance'. Vous appelez 'aléatoire' ce que personne ne peut expliquer aujourd'hui; mais demain...? C'est donc de la vie qu'il faut partir, et de l'homme, qui est ce que nous connaissons le mieux, par le dedans. Chacun crée peu à peu sa vie (le fait de vivre, de se maintenir en vie) en conjuguant les schémas (contraintes) sur lesquels s'appuyer et la liberté (absence partielle de contrainte) qui fait de lui un individu unique et irremplaçable. La vie, et l'homme comme cas particulier, sont faits de schémas et de 'liberté', c'est-à-dire de choix (à faire et à assumer au mieux). Cette double tendance – déterminisme et probabilisme – est la condition de la vie.] Quoi qu'il soit, réel ou imaginaire, ON est capable d'assumer aussi cette dernière hypothèse (grand nombre d'essais abandonnés au "hasard" et aboutissant à une sélection automatique) et de la considérer comme l'un des processus qu'il utilise pour favoriser le triomphe de la vie ou, du moins, sa pérennité à terme aussi long que possible.

ON et les animaux.

Qu'en est-il, de ce point de vue, du règne animal? Pour le moment, je ne tiendrai pas compte de l'homme, ce cas très particulier qui fausserait les données de référence. La différence entre le règne animal et le règne végétal me semble moins importante qu'il n'y paraît au premier abord. Elle consiste avant tout dans la locomotion. Pour le reste, nous avons la multiplicité des

espèces, la confrontation entre elles, les ressources – agressives et défensives – assez bien réparties pour qu'un équilibre se soit installé et ait fonctionné de façon remarquable au cours des temps. Il faut ajouter qu'une bonne partie de cette grande famille s'alimente dans le règne végétal. Peut-être que le pourcentage des carnivores n'est pas supérieur de façon significative à celui des végétaux parasites, que j'ai passés sous silence dans le paragraphe précédent: la plupart des végétaux se nourrissent du minéral, comme une part importante des animaux trouve ses aliments chez les végétaux. J'en viens à me poser une question: s'il n'y avait pas de carnassiers pour éliminer une partie des herbivores, est-ce qu'il y aurait suffisamment de nourriture pour tous ces derniers? Rien ne nous interdit de penser que, dans ce cas, une lutte terrible s'installerait parmi les animaux, qui se disputeraient une réserve de nourriture qui, dans la situation telle qu'elle se présente en fait, peut sembler inépuisable. Il faudrait mieux connaître ce qui se passe dans les régions peu favorisées, le Sahel par exemple, pour avoir à ce sujet une idée quelque peu étayée. A première vue, les herbivores ne sont armés que pour la lutte interne entre mâles, les plus forts se réservant le droit de procréation et cette sélection, interne aux petites collectivités, permet à l'espèce de ne pas dégénérer. Peut-être que, par contre, elle augmente le danger de consanguinité; je ne suis pas renseigné à ce sujet. Toujours est-il que, selon chacune des hypothèses émises, nous observons dans le règne animal un équilibre solidement établi, du moins dans la durée que peut contrôler la mémoire d'une collectivité. Il y a eu, dans l'histoire de la vie animale, la disparition d'espèces entières, et qui demeure inexpliquée; il est probable que l'homme n'ait pas pu

connaître les cas les plus spectaculaires, antérieurs à son apparition, et que, par ailleurs, les quelques phénomènes moins brusques aient duré assez longtemps pour que l'espace de temps contrôlé par une collectivité humaine ne permette pas à la mémoire humaine d'en prendre conscience. Nous pouvons donc en rester à cette idée d'équilibre entre les divers facteurs, qui fait que le règne animal survit tout au long des millénaires. ON n'est donc probablement pas totalement étranger à ce phénomène. Nous sommes en effet tentés, à notre stade de la réflexion, de penser que ON se situe du côté de la vie et de sa continuité.

ON et l'homme.

Tu imagines bien que le "cas particulier" dont il a été question il y a peu, le nôtre, à nous les humains, posera davantage de problèmes et que nous ne pourrons en faire le tour que peu à peu, en prenant sur lui des angles de vue multiples, complémentaires et correctifs. Pour le moment, je me bornerai tout d'abord à rappeler ce que nous avons vu plus haut, c'est-à-dire l'articulation entre les lois de la nature et les fonctions de la pensée et, ensuite, à esquisser un parallélisme – étrange – entre l'équilibre signalé à propos des animaux et celui de l'espèce humaine. L'homme en effet a aussi ses prédateurs, nous le savons. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que les plus à craindre ne sont ni les lions ni les tigres, mais bien les parasites les plus petits, virus et bacilles en particulier. Si nous laissons de côté les deux ou trois derniers siècles, pendant lesquels la médecine, au sens large, a fait de grands progrès et a concurrencé de façon sensible les lois de la nature, l'espèce

humaine n'a pas crû de façon dangereuse, n'a pas saturé de sa présence les terres habitables de la Planète. Cela se doit essentiellement à deux facteurs. L'un n'est pas du tout à notre honneur: nous sommes peut-être la race animale qui s'est le plus entretuée. Toute l'histoire de l'homme est pleine de guerres, de tueries à tous les échelons, déjà dans le cercle restreint de la famille. Il faudra bien revoir, par la suite, cet aspect peu glorieux de notre spécificité. L'autre facteur qui a limité la croissance quantitative de la race humaine, ce sont précisément ces ennemis minuscules, invisibles, dont je viens de parler. Tout nous pousse à croire que, si les choses avaient continué comme dans la longue période de gestation de notre humanité, jusqu'à la dernière petite étape que nous connaissons assez bien pour l'appeler historique, il y aurait aujourd'hui bien assez de place sur la Terre pour que tous les humains y trouvent de quoi vivre dans l'abondance. Nous sommes donc en présence du même équilibre rencontré plus haut, et avec la même tentation de lui associer ON, le garant de la vie, sous tous les angles. Nous ne savons toujours rien de lui, mais croire en lui nous semble de plus en plus plausible. Sans ON, trop de phénomènes demeurent tout à fait inexplicables. J'avoue que nous n'avons fait que remplacer une inconnue par un sigle; pourtant, nous avons pu mettre en relief à son sujet quelques éléments "significatifs" donc qui pourraient lui conférer un sens. J'ai bien pris la précaution de montrer en quoi ON est incompatible, inconciliable, avec le Dieu des religions. Il reste beaucoup à faire, mais je n'ai pas du tout la sensation que nous tournions en rond. L'avenir dira !

ON.

Je n'ai aucune idée de l'itinéraire que nous devons suivre pour faire de ce son, de cette syllabe, de ce mot, un véritable signifiant. Pour le moment, nous ne savons rien de ON, si ce n'est sur le mode négatif. Ce serait abusif et maladroit de prétendre que ON se situe hors du temps et de l'espace. Nous avons vu, ou entrevu, que ON n'est pas soumis à notre temporalité. Nous découvrons son action dans le moment présent, dans l'instant sans durée du vécu. C'est sous cet angle que ON nous impose, par exemple, les caractéristiques du marteau qui nous a servi d'exemple: ON me dit, à chaque fois que j'ai un contact, par la perception ou par la pensée, avec cet outil, que ce dernier est régi par une série de caractéristiques qui ne dépendent pas de ma volonté, qui lui sont rigoureusement propres. ON ne me parle pas de la réalité ou non de l'objet, ni de son comportement dans le temps et l'espace. ON me fait expérimenter, dans toutes mes relations avec cet objet, que ces caractéristiques résistent à mon libre arbitre ou à ma fantaisie. Ce faisant, ON m'offre une forme de sécurité indispensable à la vie courante: la façon dont les choses se présentent à moi n'est pas fortuite, elle dépend des conditions impératives dans lesquelles s'établit cette relation, par l'intermédiaire de mes diverses facultés. Une autre information sur le mode négatif, à propos de ON, consiste en ceci: ON ne peut pas être objet de moi sujet. Dans la mesure où je tente de me relier directement à lui, par la pensée ou la perception, ON répond par le silence, le vide. ON ne m'impose absolument rien, alors précisément que c'est cette obligation *de facto* de lier un objet à ses caractéristiques fondamentales qui me permet de croire vraiment en

ON, en tant que donné. Si j'essaie de penser ON, ON prendra toutes les apparences que je voudrai, ce qui ne prouve pas sa non existence, mais simplement le fait que ON ne m'est pas perceptible, par l'entendement ni par les sens.

ON?

J'en viens alors à me poser une question qui peut sembler impertinente: est-ce que ON "est" indépendamment de moi sujet? La réponse montre que j'ai eu raison d'oser poser cette question: je ne "peux pas" savoir, mais une réponse négative – ON n'est rien indépendamment de moi sujet – peut parfaitement être vraie, elle n'entraîne aucune contradiction. Ce n'est évidemment pas une raison suffisante pour que je la formule, puisque je n'ai pas davantage d'argument(s) en faveur de cette négation que contre elle. ON échappe totalement à tout jugement sur lui, de ma part, en tant que moi sujet. Je sais seulement que le seul indice de son "être" se situe dans la résistance de mes objets à toute modification voulue par moi de ce qu'ils sont pour moi. ON ne m'est signalé que dans mes perceptions, et plus particulièrement dans mes scrupules à accepter une information sans chercher à la confirmer. Mon objet me semble avoir telles caractéristiques, mais je peux me tromper; c'est bien par la persistance obstinée de ces caractéristiques que je découvre l'activité de ON. Pour moi, ON n'est lui-même – ON – que par rapport à mon être au monde, à ma réalité de sujet en face de l'autre, de l'objet au sens le plus large du terme. J'ai de la peine à imaginer ON autrement, de penser que ON est "en soi". Mais cela

ne prouve rien; c'est probablement par ma faute, ensuite d'un manque, d'une insuffisance de mes facultés propres, de mes possibilités de connaissance ou de compréhension, que je ne peux établir avec ON aucun type de relation (sujet vs objet).

Un nouveau "nous".

Nous sommes confrontés dorénavant à un nouveau "nous", qui restera longtemps énigmatique, si tant est qu'il puisse un jour s'éclairer: "ON + moi", ou sous sa forme plus ouverte "ON + [nous les hommes]". En ce début de janvier 2007, je pense aux jours qui vont se rallonger et symboliser ainsi le renouveau général. Je suis sensible à l'alternance des saisons. J'ai passé une année sous les tropiques, j'ai aimé tout ce que je découvrais là-bas, mais j'avoue que la durée invariable des jours a fini par me peser un peu. Cela m'amène à me pencher sur deux aspects de mon vécu, et qui peuvent entrer dans le cadre du "nous" auquel je viens de faire allusion.

ON et l'atmosphère.

L'axe de la Terre est incliné par rapport au plan de l'écliptique, et c'est à cela que nous devons, entre autres, les longues soirées d'été, dont le charme n'a pas besoin d'être souligné, pas davantage que la gloire du soleil levant, au solstice de juin. Face à cela, j'aimerais bien pouvoir me dire que ON a prévu une telle inclinaison – et rien de plus, rien de moins – pour que nous puissions éprouver ces émotions exceptionnelles. C'est ridicule, bien sûr, mais cela pose le problème de notre rapport à ON. Est-ce que ON nous connaît, tient compte de nous, a en un certain sens besoin de

nous? Pour le moment, je n'essaie pas de répondre à ces interrogations ni même d'esquisser une tentative dans ce sens. Je me devais de les poser. Le second aspect de mon vécu qui s'inscrit nécessairement dans mes relations à ON vient d'être évoqué en filigrane. En effet, l'alternance harmonieuse des saisons, telle que je la connais, est réservée aux habitants des régions dites tempérées. Ceux qui vivent près de l'Equateur ou ceux qui habitent près des cercles polaires ou à l'intérieur d'eux sont moins favorisés. Les premiers ont une succession de périodes sèches et humides, qui ne présentent certainement pas le charme de nos quatre saisons. Les seconds paient la belle durée des jours d'été – d'ailleurs peut-être excessive dans la pratique – par des nuits interminables, des jours qui n'en sont pas vraiment, sans parler des températures terriblement basses tout au long de leur hiver, austral ou boréal. La question que je me pose dépasse évidemment le rythme saisonnier. Elle se rapporte aux privilèges dont je bénéficie, parmi lesquels mes belles nuits d'été ne sont plus qu'une anecdote. Pourquoi suis-je né dans le second quart du XX^{ème} siècle? Pourquoi suis-je né dans un pays prospère et tranquille, épargné par les grandes tourmentes qui ont fait souffrir tant d'humains? Pourquoi dans une famille et une classe sociale qui m'ont permis de me former dans de bonnes conditions, de faire quantité d'expériences enrichissantes? Pourquoi ais-je reçu une constitution physique solide et un cerveau capable d'augmenter ses capacités, et les circonstances favorables à cela? Je pourrais certainement allonger la liste des privilèges qui m'ont été octroyés; ceux que j'ai signalés sont assez manifestes pour que je puisse penser que je ne les ai pas mérités, en aucune façon. Des milliards d'êtres humains ont rencontré des

circonstances infiniment moins favorables que les miennes. Pourquoi moi? Est-ce que ON y est pour quelque chose, dans quelle mesure, selon quels critères de choix? Interrogations sans réponse, évidemment, et d'autant plus angoissantes.

ON et moi.

Si j'essaie de bien comprendre les questions que je viens de poser, j'arrive vite à une impasse. Je me dis que j'aurais pu naître un siècle plus tôt ou plus tard, dans une famille de paysans pauvres d'un pays victime du néocapitalisme ou au sein d'une collectivité plus favorable encore que la mienne au développement de la pensée. Mais ces hypothèses présentent un côté absurde: je ne serais pas qui je suis, dans aucun des cas envisageables. J'ai été élaboré par mon héritage génétique et par tous les paramètres de mon éducation, au sens le plus large du terme; je suis cela. Il devient abusif, ou naïf, de penser que j'aurais pu être autre (chose) ou, à l'inverse, que je ne pouvais être que cela. L'allusion à des notions aussi ambiguës que le hasard ou le destin ne ferait que remplacer le problème par des mots qui ne peuvent que le masquer ou le déformer. Je dois me contenter de la constatation que je viens de faire, "je suis cela"; je suis ceci, "celui-ci". Le seul problème qui me semble cohérent est de type temporel: comment suis-je devenu cela, au cours de ma vie plus ou moins consciente, de mes dix ans à aujourd'hui, et, surtout, que vais-je faire de moi dans le temps qu'il me reste à vivre? Comme tu le vois, je ne parviens pas, de ce point de vue, à confier à ON un rôle significatif. Il m'est impossible de savoir si ON peut, veut ou doit intervenir dans le projet que je fais de créer jour après jour un nouveau moi, un nouveau "cela" de ma

formule "je suis cela", que bien entendu j'espère aussi "bon" que possible, avec toutes les acceptions que ce terme peut prendre. Je ne sais pas même si je peux penser, sans contradiction, que j'aimerais bien que ON me donne un coup de main ou, au contraire, que je préfère me débrouiller tout seul. Je ne pense donc aucun des deux termes de l'alternative, et cela simplement parce que je ne peux pas "penser ON".

Ma fragilité.

Malgré mon incapacité à savoir quelle est ma relation à ON, la question que je viens de me poser m'oblige à prendre conscience de mon sentiment d'insécurité, ou en tout cas m'aide à le faire. C'est même plus qu'un sentiment, c'est un fait. Je suis fragile, je suis vulnérable, comme tout organisme vivant. Et peut-être que je suis seul, ne pouvant compter que sur moi. Les deux verbes utilisés – obliger et aider – sont assez révélateurs de ma situation. La distance que ma pensée me permet de prendre par rapport aux lois de la nature présente en effet une face positive et une autre, négative. Je me sens plus autonome, plus libre, ce qui est gratifiant ; du même coup, ma responsabilité augmente, ma possibilité de recourir à ce système normatif diminue, ce qui a quelque chose d'angoissant. Je suis fier, à juste titre j'en suis persuadé, de pouvoir penser, ce qui me distingue des autres animaux. Je n'ai pas de preuve que les animaux ne pensent pas mais ce que j'ai appris et ce que j'observe m'autorise à affirmer que la différence entre eux et nous les humains est significative, en quantité et surtout en qualité. Les animaux connaissent la peur, ou quelque chose qui ressemble grandement à notre peur, c'est évident ; sans elle, ils disparaîtraient

rapidement. Ils ne ressentent certainement pas l'angoisse, avec son côté métaphysique.

Pensée et morale.

Mais cette caractéristique ne me met pas à l'abri du doute, s'agissant du comportement que je dois choisir. Je ne dispose plus d'un règlement strict à observer et, par ailleurs, ma pensée ne parvient pas à garantir la perfection de son fonctionnement. Dans ces conditions, toute décision que je prends peut être néfaste; elle se situe dans une gamme qui va du meilleur au pire. C'est ce qui fait ma grandeur et ma faiblesse; mon humanité. Si l'animal se trompe, s'il tombe dans le piège que lui tend un prédateur, la responsabilité en incombe davantage aux lois de la nature qu'à lui-même. Ces mêmes lois donnent d'ailleurs l'impression de se racheter de cette faute: ou le malheureux succombe, et son espèce est délivrée d'individus de mauvaise qualité, ou il échappe à ce triste sort et sa mésaventure représente un apprentissage qui, au contraire, contribuera à améliorer les chances de survie de toute l'espèce. Tu comprends mieux ainsi, je suppose, le sentiment d'insécurité dont je ne peux me défaire et que, probablement, tu connais autant que moi. Je n'ai jamais la certitude d'agir bien, pour mon bien et celui de mes proches, ni simplement de faire au mieux. Il me semble même que plus je m'efforce, consciemment et sincèrement, de trouver la meilleure solution, plus je ressens l'impossibilité d'y parvenir sans l'ombre d'un doute. J'en viens à penser que c'est bien qu'il en soit ainsi et que cette forme particulière de relativité est constitutive de l'homme. C'est alors un vieux schéma qui réapparaît: le "parfait" se

situe hors de l'homme, hors du monde humain, du monde vécu, à l'infini où les parallèles se rejoignent – donc jamais!

Sous un autre angle.

Si je reprends notre ancienne tentative de suivre l'évolution de l'homme vers lui-même pour y déceler le moment où se serait produit ce qu'alors j'ai désigné du terme un peu imprudent de "péché originel", je me dis que c'est peut-être cette formule elle-même qui m'a empêché d'y voir clair. Sous le jour que je viens de donner à ce thème, le point de départ, après lequel tout événement va se présenter face à une alternative de type moral, c'est l'acceptation, implicite, "inconsciente" dans le langage réducteur des psychologues, de devenir homme. L'usage de la pensée, qui libère l'homme de la dictature de la nature et de ses lois, inaugure une nouvelle façon d'être au monde, et dont une composante essentielle est la pensée. Mais c'est la pensée de chacun, de chaque individu, un instrument à son service, tout aussi imparfait et faillible que lui. En d'autres termes, il n'y a de véritable événement que depuis l'apparition de l'homme, et par rapport à lui, en ce sens c'est le choix libre entre deux ou plusieurs réactions qui transforme en événement significatif ce qui, autrement, ne serait qu'un donné sans importance.

Les Droits de l'Homme.

Cette façon de formuler un problème déjà bien exploré dans le début de cette réflexion me pousse à reprendre un des "nous" considérés comme essentiels, celui qui englobe tous les humains. Son importance tient tout d'abord à ce que nous appelons les

"Droits de l'Homme", cette identité absolue proclamée pour tous les individus, encore que sous un angle bien précis. Nous avons chacun une valeur que rien ne peut amoindrir, nous sommes tous égaux en droit, et selon des cas particuliers de ce droit général: vie décente assurée, protection de la santé, logement, hygiène, éducation de base, libertés plurielles, d'association, de déplacement, d'expression et, à la place d'honneur, liberté de pensée. Nous adhérons volontiers à cette solennelle Déclaration, tout en reconnaissant qu'elle se fonde essentiellement sur la vision de certaines cultures, plus prestigieuses que les autres. Surtout, entre la reconnaissance officielle de ces droits et leur jouissance offerte à tous les humains, la distance est énorme. Il a fallu une Commission des Droits de l'homme, qui s'est rapidement avérée impuissante, danger qui menace déjà le Conseil qui la remplace et dont les débuts ne promettent rien de glorieux.

Hypocrisie ?

Certains accusent d'hypocrisie toute déclaration des droits de l'homme; c'est un peu facile, mais eux aussi ont le droit de penser ainsi. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit que d'une liste de ce que le langage courant appelle de pieux désirs. S'agissant de la liberté de pensée, je parlerais volontiers de naïveté ou de maladresse. Plus qu'une liberté, en même temps qu'un droit à cette liberté, la pensée est une obligation. Nous avons vu qu'elle a été, au départ, une condition de survie de l'espèce humaine. Et c'est même une obligation individuelle, personnelle, parce que la pensée se situe en moi, dans ma globalité ou, d'un point de vue physiologique, dans mon cerveau. Je dois penser moi-même, moi tout seul dans l'acte

de penser, avec les moyens qui me sont donnés, en comparant ma pensée à celle des autres, mais toujours par un acte ou dans un processus strictement miens, relatifs à ma petite personne. Le "nous les humains" désigne un ensemble d'individus uniques et irremplaçables, chacun doté de sa pensée bien à lui. Il n'est donc guère homogène; ce qui le fonde, ce qui soude entre elles ses milliards de parties, ce qui le structure doit de ce fait offrir beaucoup de souplesse. Je ne crois pas faire injure à l'humanité en disant qu'il s'agit d'une unité voulue, décrétée, et non de fait. Exactement comme dans l'optique ci-dessus, nous retrouvons le couple positif/négatif. La liberté se présente comme propice, mais la contrainte possède elle aussi son bon côté: l'absence de contrainte a vite fait de nous désorienter, de nous plonger dans le désordre, proche du désarroi. Les Droits de l'Homme me garantissent ma liberté de pensée et, par là même, m'en imposent toute la responsabilité. Il y a, bien sûr, une forme d'hypocrisie dans cet octroi à chacun de la liberté de pensée. La pensée ne peut fonctionner que sur des éléments connus. Or, notre accès aux problèmes auxquels il vaut la peine de penser, aux données aussi exactes et précises que possible de ces problèmes, est en réalité très problématique. Nous n'avons souvent aucun accès direct à ces données – par notre perception individuelle du monde – et les informateurs auxquels nous devons recourir ont eux aussi la liberté de fait de manipuler, de sélectionner, de déformer, d'exagérer ou de minimiser, entre autres. En définitive, ils ont sur ma pensée un pouvoir énorme, face auquel je me sens bien démuni.

Nous les hommes.

Je ne vais pas relire maintenant tout ce que j'ai écrit, pour savoir si j'ai commis l'imprudence de parler d'un "nous" qui serait fait de "moi + ma communauté". J'espère que ce n'est pas le cas: j'y vois une contradiction logique ou mathématique. Il vaut mieux poser le problème autrement. Le système bipolaire individu/collectivité, est un des paramètres qui interviennent dans tout "nous" et, plus particulièrement, dans ceux qui groupent un certain nombre d'humains. Il se présente aussi dans le "nous les loups" que peuvent revendiquer les ancêtres de nos chiens, mais les lois de la nature y sont si prégnantes qu'elles englobent, en quelque sorte, les deux notions. Ce que nous avons accepté d'appeler l'instinct guide certainement le choix que chaque loup doit faire entre ses intérêts égoïstes et ceux de la meute. Il n'en va pas de même pour nous les humains. La pensée, celle de chacun... Ma pensée instaure le caractère unique et irremplaçable de ma personne, auquel je tiens absolument, et du même coup elle met en question la validité et la cohérence de "nous les hommes". Les droits effectifs que la Déclaration des Droits de l'Homme me garantissent sont différents d'un individu à l'autre; et cela, même s'agissant de la précieuse Liberté de Pensée, qui aimerait bien mériter ses majuscules!

Les choix délicats.

Tu te souviens-tu de Lucien, j'espère. Nous l'avons connu dans ses premiers pas dans le chemin qui mène jusqu'à nous à travers les millénaires. A cette époque, il a dû apprendre à gérer cette double exigence, agir pour lui et agir pour tous les membres du groupe. Je suppose que les lois de la nature l'y aidaient encore un peu; il n'en reste pas moins que c'est avant tout sur sa pensée

qu'il a pu et dû compter pour choisir à chaque fois la solution la moins mauvaise, sinon la meilleure. Ne m'accuse pas de pessimisme, et surtout ne va pas croire que je joue sur les mots; je ne suis pas très doué pour cela et, surtout, ce n'est pas dans une recherche comme celle-ci que je vais me complaire dans les finesses de langage. Ce serait en effet merveilleux si Lucien pouvait, par sa pensée, atteindre du premier coup la solution la meilleure. Dans ce cas, "merveilleux" est à peu près synonyme de "miraculeux". Tout d'abord, parce que la situation donnée se compose d'une quantité d'éléments, difficiles à connaître exactement et qui s'articulent entre eux de façon subtile; ensuite et surtout, parce que la solution recherchée ne se révélera bonne ou mauvaise que plus tard, dans un avenir que personne ne connaît. Lucien essaie bien sûr de deviner ce qui va se passer, mais il doit pressentir qu'il parie sur des probabilités incertaines. Sa pensée va s'efforcer, parfois dans un délai très court, de sentir jusqu'à quel point il peut ou il doit se sacrifier pour le groupe, et dans quelle mesure il vaut mieux qu'il privilégie (d'abord, en tout cas) son propre intérêt. J'ai dû utiliser le verbe "sentir" pour décrire ce qui a pu se passer dans le système global de Lucien, face à une situation difficile. Il est sollicité d'un côté par ce qu'il reste en lui de soumission irréprouvable aux lois de la nature, et d'un autre côté par ce que sa pensée peut lui apporter comme indices complémentaires. Il ne sait pas, j'estime qu'il ne "croit" pas non plus, au sens fort du terme; il sent, ou il pressent, il perçoit en lui ou, plutôt, il devine, au-delà des perceptions proprement dites, liées aux organes ad hoc. D'ailleurs, ne sommes-nous pas nous-mêmes souvent dans une situation identique, malgré tous les

perfectionnements que la lignée de nos ancêtres a pu apporter à la pensée, à son fonctionnement et à son efficacité? Peut-être ne cherchons-nous pas dans la bonne direction. Je continue malgré tout.

Face à l'insécurité.

Nous retrouvons ici le sentiment d'insécurité signalé récemment. Il nous faut essayer de mieux le comprendre, malgré les efforts dans ce sens déjà déployés et, surtout, de découvrir comment l'homme a réagi, peut réagir, devrait réagir, face à cette difficulté de vivre, car c'est bien de cela qu'il s'agit. La tendance des groupes d'êtres vivants à se structurer est très répandue dans le genre animal; les guêpes et les abeilles, même sauvages, connaissent une reine, des mâles un peu parasites et, dans certains cas, une divisions entre ouvrières et guerrières. Les clans des vertébrés opèrent pour la plupart une division établie sur le sexe, et l'autorité d'un chef. Il est intéressant de noter que, dans ce dernier cas, le chef n'est pas nécessairement le plus fort, ni le plus habile, mais parfois, et en particulier chez les quadrumanes nos cousins, celui qui possède le mélange de qualités diverses le plus favorable à la conduite du groupe. Nous pouvons rêver d'une collectivité humaine primitive absolument démocratique, donc où les décisions seraient prises par tous, d'un commun accord; mais nous manquons d'arguments pour y croire vraiment.

Les pièges de la hiérarchie.

J'imagine que la totalité des communautés humaines répertoriées présentent une structure verticale, ou hiérarchie. Je ne

vais pas jouer à l'anthropologue et dresser une liste des diverses critères intervenant dans ces constructions. Ce qui, pour le moment, me semble le plus important, c'est la relation entre ce phénomène et l'apparition de l'insécurité dont il vient d'être question. Face à la difficulté de choisir la meilleure façon de résoudre un problème, j'ai signalé que, dans bien des cas, sollicité par diverses instances intérieures à moi-même, je n'ai pas d'autre possibilité que de "sentir" ce qui convient le mieux. A partir de cela, je considère comme probable, et souhaitable, qu'une communauté délègue un certain rôle – susceptible hélas de se transformer en pouvoir ou en domination – à celui ou à ceux qui semblent doués de la meilleure faculté de "sentir", dans le sens que ce verbe a pris ici. En effet, rien ne me permet de supposer que cette capacité soit sensiblement la même chez tous les membres du groupe. L'âge peut intervenir, certes, mais il y a d'autres paramètres. Je pense en particulier à une forme d'infériorité physique qui oblige un ou plusieurs individus à développer d'autres qualités, en particulier la perception supra sensorielle de ce qu'il convient de faire dans les situations délicates et compliquées. C'est d'ailleurs, nous l'avons vu, ce qui se manifeste à l'apparition de la pensée elle-même. Nous aurions ici un bel exemple de structure sociale répondant à des critères que je m'autoriserais à appeler éthiques ou, si tu préfères, sociaux, dans le sens de l'équilibre heureux entre individu et collectivité. Malheureusement, je n'ai pas connaissance de cas concrets, ni dans mes expériences personnelles ni dans des descriptions dignes de foi. Tout au plus, dans certains groupes privilégiés, ais-je deviné quelque chose qui ressemble à cette belle et bonne structure. Quoi qu'il en soit, même à ce niveau hypothétique, il vaut la peine de

signaler que nous restons dans le domaine spécifiquement humain, et en rapport étroit avec la lente maturation de la pensée; ce sont bien les caractéristiques de l'homme qui interviennent, une sorte de faculté difficile à cerner mais que nous connaissons tous et qui en vient à constituer une référence commune, un cadre propre à pallier l'insuffisance des ressources individuelles. Un vote de type démocratique – universel et majoritaire – aurait moins de chance d'aboutir au bon résultat, la qualité de deux ou trois membres spirituellement privilégiés pesant moins que la médiocrité (dans le sens ancien de "moyenne") des autres.

La perception du bien.

Le point délicat demeure évidemment la faculté que, dans le cas qui vient d'être imaginé, doivent avoir les membres moins doués pour dépister – et ainsi reconnaître, accepter – la supériorité de certains des leurs; une faculté du niveau, elle aussi, du "sentir". Il faut que nous – nous les membres "moyens" de la collectivité – sachions dépister cette supériorité de nos "sages" et qu'ensuite nous montrions assez de civilité – une autre faculté nécessaire à toute communauté – qui nous pousse à suivre les conseils des "sages". Si le temps qui passe met en évidence la justesse du choix opéré, la capacité effective des sages à bien gérer les intérêts de la collectivité, alors la confiance en eux grandira et, du même coup, ce type d'organisation pourra se maintenir, de nouveaux sages venant remplacer ceux que la mort ou la sénilité mettra hors circuit. Toutefois, et même dans le cas où tout fonctionnerait à merveille pendant très longtemps, il est légitime de penser que chaque individu "normal" sentira, au fond de lui, autre chose que ce que les

sages vont lui proposer. En un sens, c'est heureux, puisque l'avenir montrera que la voie collective proposée a été heureuse, et cela grâce aux sages et à leur pouvoir spirituel: je ne suis pas d'accord, j'accepte cependant, les faits leur donnent raison, je reconnais leur raison. Si je suis toujours d'accord avec le groupe des élus, leurs dons particuliers perdront leur importance et le système lui-même deviendra une solution parmi les autres, donc très vulnérable. Cela n'empêche pas que la différence entre ce que je "sens" et ce que j'accepte volontiers de considérer comme le meilleur, cette différence porte en germe la remise en cause du type de société établi. Nous allons retrouver le même phénomène, dans des circonstances différentes.

Théorie et réalité.

J'ai évoqué une solution quasi idyllique au problème que pose l'insécurité inévitable que je ressens face aux tiraillements exercés sur moi par ce qu'il me reste de recours possible aux lois de la nature et les efforts de ma pensée pour imaginer des actions plus réfléchies. Je n'ai pas la naïveté de croire vraiment que cet âge d'or a existé ni, moins encore, qu'il aurait pu subsister au cours des âges, s'adaptant lui-même aux découvertes spirituelles et techniques ou les adaptant à lui et à ses objectifs. Les subordonnées hypothétiques irréelles se rapprochent trop d'un jeu gratuit pour que j'y consacre mon temps et mon énergie. L'état actuel du monde et de l'humanité suffit à démontrer que, théoriquement possible ou non, ce rêve ne s'est pas réalisé. La structure verticale nous a semblé inévitable, du moins à partir d'un certain nombre de membres d'une tribu. Sa hiérarchie fondée

uniquement sur la capacité de quelques-uns à mieux "sentir" les bonnes solutions à tous les problèmes court bien des dangers, si toutefois elle parvient à se réaliser, dans des circonstances favorables. L'obstacle de base est la difficulté de savoir si je "sens" bien, et surtout mieux ou moins bien que les autres. Il se complique immédiatement non seulement du "sentir autrement" de chacun, déjà signalé et inévitable lui aussi, mais encore à ce que j'appellerai, pour simplifier, l'égoïsme, aux multiples aspects. L'insécurité, individuelle et collective, constitue un appel: il faut que quelqu'un (ou quelques-uns) prenne en charge la vie du groupe, répartisse les tâches et les fonctions, découvre et applique les réactions les meilleures aux défis que le monde environnant lance constamment. Nous nous sommes trop attachés sentimentalement à notre ami Lucien pour imaginer qu'il ait envie de pouvoir; même s'il ressent au fond de lui quelque chose qui ressemble à cela, il a appris à mettre ses désirs et ses intérêts personnels au second rang, derrière les nécessités de la collectivité. Mais tous ne sont pas aussi raisonnables. Ne renversons pas le char de l'autre côté. Tous ceux qui envisagent de participer à la gouvernance du groupe ne sont pas d'odieux égoïstes. Ils peuvent estimer qu'en acceptant cette charge, ils travaillent davantage pour la collectivité qu'en restant dans leur coin. Cette propension à être utile pour les autres est sans doute un bon sentiment; c'est en même temps un besoin profond, si j'en crois les gens qui sont empêchés de le faire, pour raisons de santé ou parce qu'ils ne trouvent pas de travail. Je n'ai pas à trancher entre ceux qui préfèrent le repos ou l'activité; je suis vraiment fâché quand j'entends quelqu'un dire que le travail est une malédiction! Je pense qu'il est naturel et heureux que chacun

désire concourir par son travail au bien collectif. Il apparaît ainsi que l'instauration de petites communautés à structure verticale n'est pas un mal en soi; elle n'exclut d'ailleurs pas une division horizontale, par exemple des corps de métiers comparables entre eux. L'usage qui en sera fait me semble plus important que le phénomène lui-même; la possibilité de les manipuler, de les utiliser au profit d'un seul secteur existe depuis toujours. La question est de savoir comment lutter contre cette déviance.

Pour faire le point.

Reprenons les éléments de base de la situation que nous examinons. Tout d'abord, le fait que la meilleure solution ne soit jamais donnée de façon immédiate et évidente; les suggestions qui nous viennent simultanément des lois de la nature et de notre pensée ne donnent pas une équation mathématique du premier degré, facile à résoudre et dont le résultat ne pourrait pas être mis en doute. Ensuite, et en conséquence de cela, le flou qui entoure nécessairement le choix final et qui, dans le cas d'un individu seul, met en jeu une sorte de sixième sens, que nous avons baptisé provisoirement le "sentir". Enfin, le sentiment d'insécurité qui résulte des deux premiers points. Il n'est pas étonnant que cet ensemble débouche sur un appel, sur le plan de la société, donc interne autant à la communauté qu'à chacun de ses membres, mais aussi vers l'extérieur: il nous manque quelque chose, à moi personnellement et à mon groupe social. Si ce quelque chose ne se trouve pas en nous, il existe peut-être, il existe probablement, il doit exister en dehors de nous, sur un autre plan. L'insécurité est lourde à porter et

nous amène à chercher toutes les voies qui nous permettent de nous dégager d'elle.

L'expérience personnelle.

A partir de là, Lucien et ses proches n'avaient pas d'autre modèle, pour se représenter tant soit peu ce "quelque chose" de mystérieux, qui leur manquait et qui donc devait être ailleurs, que leur propre réalité, leur vécu. Lorsque nous, humains du troisième millénaire, avons rencontré quelque chose de semblable dans notre quête du réel, nous avons derrière nous toute une lignée de penseurs de haut vol, grâce auxquels nous avons pu nous contenter de la formule que je viens d'utiliser: "quelque chose". Eux, qui perçoivent bien qu'ils sont les seuls animaux à disposer de la pensée, observent ce qui se passe en chacun et y découvrent la personne, unique et irremplaçable, qui peut et doit prendre les décisions. Ils vont alors imaginer ce "quelque chose" comme un "quelqu'un". Ils lui attribueront nos caractéristiques les plus spectaculaires, et à un degré suprême, parce qu'ils voient en lui celui qui peut leur offrir ce qui leur manque et donc que lui possède. Ils Lui mettront, dans leur langage oral et encore maladroit, l'équivalent d'une majuscule. En un mot, et d'un seul mot, ils créeront Dieu. La formule biblique selon laquelle Dieu créa l'homme à son image est réversible. L'homme perçoit Dieu à son image à lui, par manque d'autres références.

L'homme et Dieu.

C'est évidemment un agnostique qui te parle. Un croyant, de quelque religion que ce soit, préférera une formule conforme à sa vision: "ils auront la révélation de Dieu", ou "Dieu se fera reconnaître d'eux", par exemple. Ce faisant, ils s'attribuent – à eux et à leur "église" – en quelque sorte le monopole de la transcendance. Car c'est bien de cela qu'il s'agit: Lucien se rend compte qu'il lui manque quelque chose, il "sent" que ce dont il manque "ici" doit se trouver "ailleurs", il accepte la supériorité de ce "principe" (terme que j'utilise tout provisoirement), il l'exige même, pour être certain de recevoir de lui quelque chose de bon. Je précise (un peu gratuitement, me diras-tu) qu'il attend du "parfait", parce qu'il se sent essentiellement imparfait, parce que c'est cette imperfection qui le guide dans recherche. Il réserve donc la perfection au principe salvateur – cela, pour autant que le concept "parfait" ait déjà pris forme et sens. C'est aussi à lui qu'il attribue les nombreux phénomènes qu'il ne s'explique pas et qui, dans bien des cas, le remplissent de terreur. Je citerai pour commencer les objets lumineux qui passent loin au-dessus de lui, chaque jour et chaque nuit, toujours à peu près de la même façon. Cet "à peu près" le perturbe encore davantage, face à la sérénité qu'il éprouve dans la répétition assurée, par exemple le trajet Est-Ouest des astres. L'angoisse due à l'alternance des saisons et donc de la durée variable des jours est supportable, face aux caprices des planètes, qu'il a fini par distinguer des étoiles, fixes et rassurantes. Elle augmentera lors des éclipses, tu peux en être certain. Pourtant, ces curiosités astronomiques ne le mettent pas directement en péril. Il n'en va pas de même du tonnerre et surtout des éclairs. La foudre a

probablement déjà tué quelques compagnons, elle a donné lieu à des incendies de forêt, elle est une menace directe. Il faudra donc que Lucien établisse une sorte de relation avec le "principe", pour qu'il n'use pas de ses pouvoirs contre lui et ses frères. Si lui-même n'en est qu'au début de la domestication du feu, qu'il parvient tout juste à le conserver un certain temps après l'avoir extrait d'un brasier dû à la foudre, il verra dans le "principe" le maître du feu. Mal armé pour répondre aux menaces du monde, pas encore conscient du pouvoir de sa pensée, il cherche un protecteur hors de lui, plus apte à défendre la vie de ce qui la met en péril.

La transcendance, une nouvelle fois.

Le moment n'est pas venu, pour autant qu'il doive venir un jour, de réfléchir plus à fond sur la "question de principe", c'est-à-dire du divin et du religieux. Ce qui se situe dans la ligne de nos préoccupations les plus récentes, c'est l'apparition d'une communauté humaine structurée par les membres du groupe qui s'instituent intermédiaires entre la transcendance, salvatrice et menaçante à la fois, et les hommes. N'accablons pas les premiers prêtres. Ils ont peut-être "senti" une relation privilégiée avec le principe mystérieux. C'est probablement une formule qu'accepteraient bien des croyants: il y a et il y a toujours eu des humains choisis par Dieu pour percevoir Ses messages et les transmettre aux hommes. Je ne les traite absolument pas d'imposteurs; j'aurais même tendance à croire à leur bonne foi, dans la plupart des cas. Pour ma part, je me borne à suivre un mouvement qui va plutôt de l'humain vers la transcendance. Que le mouvement inverse existe aussi, qu'il y ait une forme de réciprocité,

cela me paraît presque certain. La question sera de la déceler, de la comprendre et, ce qui sera probablement le plus délicat, de la formuler. Tel que je suis aujourd'hui, ici dans mon bureau imaginaire dont dépend l'avenir du monde... [J'anticipe, ou je mélange... D'une part, j'avoue que ce qui me pousse à écrire ce texte, dans mon bureau bien concret, c'est, avant tout, l'idée que je dois absolument faire quelque chose pour éviter la catastrophe finale. A part m'efforcer de donner l'exemple de l'attitude la plus humaine et la moins égoïste possible, je ne sais rien faire qu'écrire; je rêve alors que ce que tu es en train de lire contribuera à sauver le monde. D'autre part, j'imagine souvent que je jouis des pleins pouvoirs absolus pour résoudre la crise et, dans un bureau de fiction, je m'efforce en vain de dresser le plan de "ce qu'il faudrait faire". Je pense que bientôt je donnerai une forme plus précise à cette tentative désespérée. Cela explique le "bureau imaginaire" qui vient d'apparaître sur mon écran et que je ne veux pas effacer...] Dans ce bureau à la fois réel et fictif, je ne me sens pas capable d'établir un contact réel avec la transcendance (comme son nom le laisse deviner: elle est "au-delà" (*trans*) d'une barrière que je ne peux ni ne veux franchir, "transgresser") Aucun contact, donc, ne m'est possible: ni perception, ni envoi ou réception de message. Seulement sentir que "il y a" transcendance, éprouver une émotion, sacraliser même, peut-être. C'est déjà tout un programme.

ON, de nouveau.

Tu te demandes certainement si je vais saisir l'occasion pour donner à ON un statut mieux défini, et éventuellement le poser en concurrent au Dieu que Lucien a imaginé et, en quelque sorte, créé.

Il n'en est pas question! ON n'est pas créé par nous ni doté de caractéristiques copiées sur les nôtres; ON est apparu au contraire plutôt contre notre libre arbitre, comme garant du réel en tant que "ce qui me résiste", ce dont l'existence et les attributs s'imposent à mes perceptions, et entre autres ce qui, ayant été une fois, ne peut plus être effacé. Maître du temps et donc extérieur à lui, ON le relativise; il ignore notre hiérarchie existentielle qui affirme que le passé n'est plus, le futur n'est pas encore et seul le présent, instant sans véritable durée, est. Surtout, ON n'a pas hérité de ses créateurs (cette formule est évidemment allégorique) une sorte d'individualité, qui présiderait à sa volonté, à ses amours ou ses haines, à ses interventions ciblées dans la vie de l'humanité et de chacun de ses membres. Notre ON est à la fois beaucoup moins que tout cela, et beaucoup plus: ce à quoi nous n'avons ni n'aurons jamais un accès direct. ON est fondamentalement autre, situé au-delà de toutes nos catégories. Le lointain parallélisme que tu as cru percevoir entre ON et le Dieu des hommes est illusoire.

La foi.

Je sais que je manque parfois de nuance ou de prudence dans mes affirmations. Il me semble, donc, que le sentiment d'insécurité est appelé à durer, exception faite de la foi. Je pense surtout à la foi de type religieux, mais je n'exclus pas une foi politique ou scientifique capable de délivrer du doute celui qui la possède réellement. La foi religieuse, en tout cas, nous offre quantité d'exemples qui permettent de croire que ces élus se sentaient, se sentent encore aujourd'hui, absolument sûrs d'être dans le vrai et dans le bon, le juste; de plus, la même foi les délivre

de la crainte de la mort, inhérente au genre humain. Cela ne veut pas dire que nous ne pouvons la dominer que par la foi; le thème est réservé pour plus tard.

Retour...

Restons-en au problème de l'insécurité. Dans notre optique actuelle, je veux dire maintenant que nous avons tenté de voir comment elle agit sur les structures des collectivités humaines, l'insécurité se présente surtout comme une réserve, une réticence face à ce que nous pouvons considérer comme une pseudo sécurité, garantie seulement par le discours des responsables de l'organisation sociale et, dans le meilleur des cas, par les succès attribués au système en place. Il est en effet toujours difficile de savoir pourquoi un système fonctionne. Certains économistes font appel à la fameuse "main invisible", ce qui est bien symptomatique; ils ne font que remplacer une énigme par un mot, de belles phrases peut-être. Je pose donc que, sauf cas très spéciaux, il existe toujours une certaine marge entre le "sentir" des gouvernants et celui de chacun des gouvernés. Et cela se doit, nous l'avons vu, au fait que cette "perception" ne se fonde sur aucun critère solide de validité; elle est comme appelée à la rescousse pour résoudre une équation, insoluble selon les règles de la raison ou des mathématiques. Comment est-ce que je dois agir, dans ma position de haute responsabilité, ici et maintenant? Lequel de mes prochains "moi" possibles est-ce que je dois privilégier, choisir?

Les gouvernements tels qu'ils fonctionnent.

De nos jours, nous pouvons observer que les gouvernants (au sens large du terme, le monde politique à tous ses échelons) se rendent bien compte de ce qui sépare leur véritable projet, l'orientation qu'ils désirent donner à leur société, du "sentir" de leurs administrés. Au lieu d'expliquer pourquoi et comment ce sont eux, les sages, qui ont raison, ils préfèrent user d'un discours habile, généralement mensonger, en bonne partie du moins, mais qui va dans le sens des désirs des citoyens; de leur quasi-totalité, ou d'un secteur particulier. Il s'agit de faire croire à ces derniers que ce sont eux qui choisissent, qui décident. Dans ce dernier cas, il est intéressant de constater que le même individu est capable de construire des messages fort différents entre eux, parfois contenant même des contradictions, plus ou moins adroitement camouflées, selon à quelle frange des citoyens il les adresse. C'est dire que, pour fonctionner comme correctif aux erreurs des gouvernants, le sentiment d'insécurité et le "sentir" individuel doivent surmonter beaucoup d'obstacles, dressés en général sciemment et savamment par les responsables de la gestion. De notre point de vue, essayons de rester fidèles à nous-mêmes; plus exactement, chacun à soi-même, à son "sentir" profond.

Le politique...

C'est peut-être un peu tôt, ou déjà bien trop tard, pour aborder le domaine politique, au sens large du terme. Toutefois, comme notre itinéraire et notre programme sont souples – dialectiques, si tu veux – nous pouvons y consacrer quelques minutes ou quelques heures. Il s'agit de dresser un inventaire (partiel, provisoire, bien entendu) des solutions envisagées au cours de l'histoire pour éviter

que la divergence apparaisse (trop clairement) entre les "sentir" individuels et celui auquel les gouvernants se réfèrent et sur lequel ils prétendent s'appuyer. Auparavant, il convient de dire deux mots des conditions qui rendent ces deux approches de plus en plus difficiles, et nécessairement hypothétiques. Le fait le plus apparent est l'augmentation de la population humaine. Nous avons dit plus haut, en parlant de temps très anciens, que la densité en hommes était si faible que la Terre pouvait les nourrir sans problème et, du même coup, que sous cet angle les collectivités n'étaient pas rivales, du moins quant à la possibilité de survie. Certaines régions étaient plus généreuses que d'autres, pouvaient susciter la convoitise des voisins, mais il y avait possibilité de vivre pour tout le monde. Aujourd'hui, les spécialistes ne parviennent pas à se mettre d'accord entre eux; les optimistes ne voient aucun danger de famine générale, même à très long terme, alors que les pessimistes vont jusqu'à dire qu'il est déjà trop tard pour réagir et que nos ressources – énergétiques, mais aussi alimentaires – s'épuisent tragiquement. Ce sur quoi il semble que tous soient d'accord, c'est sur le fait que si dans un proche avenir tous les habitants de la Planète voulaient vivre, non pas comme la petite poignée des hyper- ou super- privilégiés qui ne connaissent plus l'ampleur exacte de leurs biens, mais simplement comme toi et moi, les classes moyennes des pays dits développés, ce serait la catastrophe, ce ne serait simplement pas possible. Au-delà de ces positions que j'appellerais officielles, ce qui est une façon de mettre de la distance entre elles et moi, nous ne pouvons pas considérer cette augmentation de la population comme anodine. A cette vue d'ensemble s'ajoute le développement délirant et continu des

centres urbains. A lui seul, l'approvisionnement en nourriture de ces mégapoles pose des problèmes que je ne parviens pas à imaginer, avec un gaspillage de biens et d'énergie énorme. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à moi de prendre parti entre les prévisions sombres ou roses. Ce que je voudrais mettre en relief, c'est tout d'abord l'impossibilité, pour un humain que j'appellerais "normal", d'avoir de ces problèmes une idée claire. Comment pourrait-il encore "sentir" ce qui est bénéfique ou néfaste ? Dans le meilleur des cas, du point de vue des gouvernants, il fait confiance à ces derniers ; il abdiquera de sa responsabilité, ayant constaté qu'il est incapable de l'assumer. Je ne sais pas quel pourcentage de citoyens, aujourd'hui, adoptent cette attitude de délégation absolue des pouvoirs, dans laquelle je crois déceler une bonne dose de lâcheté. Elle peut se comprendre à court terme, et dans ce cas elle est terriblement égoïste : cela va continuer de fonctionner quelque temps, celui qu'il me reste à vivre, j'espère. Les suivants se débrouilleront. L'ennui, c'est que les autres réactions n'ouvrent pas sur un avenir humainement satisfaisant et, dans notre optique précise, n'indiquent pas à leurs auteurs un comportement cohérent. Si je veux rester fidèle à mon "sentir", si je suis persuadé que "nous les hommes" faisons fausse route, si je découvre autour de moi bien assez d'indices pour en être absolument persuadé, qu'est-ce que je peux faire ? C'est d'ailleurs quelque chose que j'entends presque chaque jour, sous trois formes différentes : l'interrogation que je viens de formuler, la réponse catégorique "rien", et des ouvertures vers le microcosme immédiat, la famille, le village, le quartier. C'est un pis-aller, une façon peut-être de se donner bonne conscience, et pourtant je dirais que c'est la solution la plus humaine : fais de ton mieux dans le petit cercle

que tu peux connaître et comprendre, dans lequel tu as une certaine influence; donne toi-même l'exemple de renoncer au superflu, d'aider dans la mesure de tes moyens les plus malheureux que toi.

Au sommet de la pyramide!

Je me laisse aller quelquefois à me poser la question de l'autre extrémité de la pyramide; bien que privilégié parmi les privilégiés, je me sens près du bas de l'échelle, du point de vue du pouvoir. Je suis de ceux qui pensent qu'ils ne peuvent rien faire et que cette petite activité locale, bien sympathique certes, est dans le meilleur des cas une goutte d'eau dans la mer. La mer est faite de gouttes d'eau, bien sûr; mais je me dis qu'il y en a tant de milliards de milliards qu'il faudrait un optimisme plus développé que le mien pour croire que mes efforts auront un effet quelconque, infinitésimal, sur la marche de l'humanité. Alors, à titre de curiosité, je me place au sommet de la hiérarchie, et je me demande ce que je ferais si on me donnait les pleins pouvoirs, pour une période notablement plus longue que les années qu'il me reste à vivre; il faut savoir rêver, non? Des pleins pouvoirs absolus, avec des moyens de pression énormes, tant sur les individus que sur les collectivités, quelles qu'elles soient. A peine sur le trône, ou plutôt derrière mon bureau présidentiel, je suis saisi par l'angoisse; la vraie, bien autre chose que la modeste insécurité dont il a été question.

Un long intermède, qui va se diviser en paragraphes titrés:
Ma gestion – imaginaire – du monde.

Un bon départ.

Je commence bien entendu par réunir les plus grands connaisseurs du monde actuel, et de son histoire au sens large, donc passée et à venir; les chercheurs de pointe dans tous les domaines, les analystes les plus fins, les penseurs les plus profonds, les sages les plus avancés dans leur quête... Je vais jusqu'à imaginer que je peux les convaincre, les persuader de mettre de côté toute forme d'orgueil ou d'égoïsme, de résister à toutes les pressions, de ne chercher que le bien de toute l'humanité, de mettre en commun leur science, dans le sens le plus noble du terme. Et tout s'arrête là. J'attends leur rapport. Je leur ai demandé une première version à court terme, les mesures à prendre immédiatement, avant que ne soit atteint le point de non retour, puis régulièrement des bilans intermédiaires permettant de poser les bases de ce qui doit se faire, les premières pierres du monde de demain. En attendant la première version, je vais voir sur place, je parcours le monde pour pouvoir "sentir" le projet qu'ils me présenteront dans une optique différente de la leur, la mienne en tant que je suis issu des couches inférieures du système, mais enrichie de multiples contacts avec le vécu de tous, sous toutes les latitudes. Dans mon rêve, j'attends encore. Non parce que les génies consultés ne font pas bien leur travail, mais parce qu'il n'y a pas de solution, pas même à court terme. La mondialisation s'est construite sur de mauvaises bases, dans une optique égoïste, et ainsi elle est le premier obstacle à une vue d'ensemble et à la mise en marche d'une vraie mondialisation – nécessaire, j'en suis persuadé.

La gouvernance du monde.

Je sais que je ne suis pas le seul à estimer que l'unique solution serait un gouvernement central, universel. La plupart de ceux qui pensent ainsi ajoutent que ce gouvernement devrait être doté d'une puissance capable d'imposer à tous les mesures à prendre; en fait, les pleins pouvoirs que moi-même je réclame, dans ma fantaisie onirique. Et c'est là que réside l'impasse, la contradiction sans issue. Il faudrait contraindre, imposer, lutter contre, avant de pouvoir lutter pour; et cela, pendant une durée indéterminée mais dont la longueur probable suffit à écarter tout espoir de réussite. Je ne baisse pas encore les armes. Je suis d'accord avec mes braves conseillers qui, eux aussi, ont abouti à cette conclusion. Je leur demande de préciser. Nous devons lutter contre ceux qui refusent de renoncer à leur pouvoir, à leur puissance, plus encore qu'à leur richesse, si énorme qu'ils ne peuvent pas en imaginer la disparition. Pour que nous puissions les convaincre, il faudrait qu'ils aient une sorte de morale; ou alors, il faudrait que nous soyons capables de leur démontrer, dans leur propre logique, qu'ils ont tout intérêt à entrer dans nos plans. Mais aucun cerveau, ni humain ni électronique, n'est susceptible de donner forme à cette argumentation, de lui donner force de conviction dans le mode de penser de ceux qui, jusque-là, ont gouverné le monde. Lutter contre eux avec leurs armes? Ce serait trahir notre idéal, avec la certitude d'aboutir à une bataille finale dont personne ne sortirait indemne. Lutter contre eux avec nos armes d'honnêtes hommes? Ce ne serait pas David contre le géant, ni Gandhi face au colonialisme anglais. Ce serait peut-être l'agneau contre le loup, dans la version de La Fontaine: "le loup l'emporte et

puis le mange, sans autre forme de procès". Aucune solution, dites-vous? Pourtant...

Si nous devons, nous pouvons.

Le seul pouvoir capable de nous sauver, nous tous les hommes, devrait être totalement extérieur à nous. Cette vérité s'est imposée à mon équipe de sages. Ils n'ont pas osé tout de suite m'en parler, tant elle paraît aberrante de leur point de vue de savants; de savants honnêtes et consciencieux, capables de se mettre en question. Ils ont fini par avouer que c'était là leur conclusion. *Mais enfin, je ne vous ai pas demandé une réflexion, si justifiée qu'elle soit. Je dois savoir ce que je dois faire, ce que nous devons entreprendre, ici et maintenant, nous les vivants!* Ils ont baissé la tête, confus. J'ai compris qu'ils avaient raison en un certain sens et que leurs recherches ne pouvaient aboutir qu'à la reconnaissance de leur échec, de notre échec, en tant qu'humains. Le salut ne peut pas venir de nous, de nos réflexions, de nos convictions, de nos sentiments, de nos émotions, de nos intuitions, de nos rêves.

Quelques avis particuliers. Le théologien.

Parfois, dans les couloirs, je croisais un membre du groupe de consultation; il profitait de cette rencontre pour me faire une confidence. Un grand théologien, œcuménique évidemment, a lâché sa vérité, plus accablante pour lui que pour moi: *Ah! si Dieu existait...!* D'accord, mon cher. Bien sûr, ce serait la solution parfaite; un Dieu tout puissant, omniscient évidemment, totalement bon... Mais il ne nous aurait pas laissés tomber si bas, pour le seul

plaisir de nous sauver *in extremis*. Donc... *C'est bien ce que je voulais dire: si... "*

Le politologue.

Le politologue n'a pas été plus rassurant. *Ils se tournent tous vers moi, comme si j'avais la solution. Je les entends murmurer: Alors, la démocratie... ?* Je vous comprends. Vous n'osez pas dire que c'est un mythe. Face aux problèmes d'aujourd'hui, c'est probablement le système le moins capable de nous sortir du désastre. Mais dites-moi: est-ce qu'il y a eu une fois une collectivité réellement démocratique? *Pas à ma connaissance; je n'exclus pourtant pas cette possibilité, à une échelle très modeste, il y a très longtemps. Il faudrait trouver une nouvelle définition. La démocratie, aujourd'hui, c'est un grand terrain vague parsemé de jolis drapeaux. Rien de bien fonctionnel.*

Le peuple choisira.

Je suis redescendu sur Terre et j'ai branché la radio. Je ne sais pas de quoi ils parlaient; j'ai seulement entendu cette phrase: *C'est vrai, c'est un problème extrêmement délicat; mais nous sommes en pays démocratique, le peuple choisira.* D'après son style, il devait faire partie du gouvernement, au niveau législatif ou exécutif; la séparation des pouvoirs devait représenter pour lui un des critères essentiels de la démocratie. Le politologue de mon rêve... rêvait lui aussi. Le mot démocratie est signifiant sacré, auréolé de belles phrases généreuses, mais qui empêche l'accès critique au signifié. Le député de la radio parlait sérieusement; le ton de sa voix ne laissait deviner ni ironie ni hypocrisie, malgré

l'énormité de sa conclusion. Le problème en question – je ne le connais pas, cette phrase m'a suffi et j'ai changé de poste – ce problème est forcément assez délicat pour que les responsables du pays, aidés de techniciens de haut niveau, ayant à leur disposition toutes les données nécessaires, soigneusement contrôlées et chiffrées, disposant d'ordinateurs capables de résoudre les équations les plus compliquées, ne parviennent pas à découvrir une solution acceptable; mais le peuple, lui, sur la base de rapports abstraits et souvent bien au-delà de ses possibilités de compréhension, va choisir! Non, mon pauvre démocrate. Les problèmes à résoudre dans le monde actuel sont trop importants pour que puisse les résoudre un vote populaire, un vrai vote libre de toute pression ou chantage, au suffrage universel, sans distinction de sexe, de religion, ni de quoi que ce soit, avec des isolements qui assurent à chacun le secret de son choix, avec un dépouillement soumis à la plus stricte des surveillances... Les votants ne peuvent pas savoir quelles seront les conséquences du verdict des urnes, quel qu'il soit, tant le nombre des paramètres intervenant est élevé, et tant l'avenir est incertain. Le bulletin que je dépose dans l'urne est une sorte de tromperie; je le sais depuis longtemps déjà et cependant je continue d'aller voter. Pourquoi? Je n'ai pas de réponse cohérente à cette question; de petites réponses anecdotiques, mesquines peut-être, que je préfère ne pas formuler, ni à moi ni aux autres. "Oui; il faut voter, parce que". Peut-être parce que ne pas voter, c'est encore une façon de voter.

L'historien.

Un historien, membre de plusieurs Académies, et que les collègues de mon Conseil ont affublé de l'étiquette de marxiste attardé, m'a tenu un long discours, que j'ai beaucoup apprécié et que je vais essayer de résumer.

- La démocratie a été un bel idéal, mon cher. Dans ce sens, celle des anciens Grecs continue de nous émouvoir; son principal défaut était évidemment de compter sur une main d'œuvre bon marché. Ce détail... vous aurez l'occasion de le retrouver plus tard, je vous en fais grâce pour le moment. Dans votre Europe...

- Vous n'êtes pas d'ici?

- Je suis historien, je ne suis plus de nulle part. Si j'avais une spécialité, ce serait l'Amérique précolombienne. Je disais que dans votre Europe, la collectivité la mieux délimitée, la plus visible, a été l'Etat, même si ce terme n'est apparu que tardivement dans son acception actuelle. La pyramide féodale est constituée d'un grand Etat, divisé en quelques-uns, chacun de ceux-ci fragmenté à son tour. Les plus modestes, le dernier étage du système, reproduit la hiérarchie dans ses diverses cellules, familles, corporations, armée, clergé. Ces Etats sont avant tout défensifs, du moins dans un premier temps; ils tendent à se maintenir ou éventuellement à s'agrandir, à grimper dans le système global. Par rapport au problème que nous sommes en train de cerner, ils présentaient l'avantage de posséder ce dont nous avons rêvé ensemble: un gouvernement fort, capable de répondre le mieux possible aux besoins de ses subordonnés. Je dis "capable", ce qui ne garantit pas la réalisation de cette capacité.

- Evidemment. Pouvoir et vouloir...

- Il est intéressant toutefois de remarquer que l'histoire des divers Etats est marquée surtout par la façon dont leurs chefs utilisent leur pouvoir. Il y a de bons souverains, souvent bien conseillés, qui ont su concilier l'intérêt que j'appellerais global, c'est-à-dire le maintien de l'existence même de la communauté (empire, royaume, duché et leurs subdivisions) et celui qui mérite le nom d'intérêt collectif, donc de tous ses membres, pris individuellement, sans que cela exige une égalité de bien-être. Sous la conduite d'un bon souverain, même si le plus pauvre restait pauvre, il vivait à peu près décemment. Pensez à la poule au pot de Henri IV, par exemple. Vous vous souvenez ?

- Oui, oui. Le dimanche chez tout le monde, chaque jour pour les plus aisés.

- Certes; mais pour l'époque, c'était un progrès remarquable du point de vue humain et en même temps un gage de durabilité pour le système. J'en déduis que c'est le mauvais gouvernement de certains rois, ducs, comtes et autres qui, en partie du moins, a fini par ruiner ce genre d'Etat. Quoi qu'il en soit, l'évolution générale de la société européenne a dû remplacer le pouvoir royal par autre chose; il n'était pas pensable de passer d'un seul coup du totalitarisme de droit divin à un Continent anarchique.

- Certains y ont pensé, tout de même, non ?

- En ont rêvé, bien sûr; laissons les utopies.

- Elles sont pourtant significatives, il me semble.

- Bien sûr, bien sûr. Jean-Paul Marat.

- Vous me direz qu'il en est mort.

- Pas du tout. Un simple crime passionnel. Le plus spectaculaire de cette époque de l'histoire est la lutte pour ce pouvoir, puisqu'il en

fallait un. Le secteur dominant a toujours été assez composite, fait d'alliances avouées ou secrètes, la double finalité gardant plus ou moins les mêmes pôles: maintenir l'Etat et sauvegarder tant soit peu le bien-être général, pour éviter son éclatement ou son effondrement. L'homme étant ce qu'il est, les groupes qui détenaient les leviers de commande ont cherché tout d'abord leur propre bénéfice, en termes de pouvoir et de richesse. Les plus intelligents ont compris que leur intérêt, précisément, englobait ce minimum de bien vivre dont je viens de parler. Ils ont été de bons gouvernants par égoïsme. D'autres ont œuvré dans le même sens, mais pour des raisons plus nobles: sens de l'humain, respect d'autrui, charité chrétienne, amour du prochain... Je me rends compte du côté un peu ridicule de cette liste. Elle ne tend qu'à mettre en présence deux grands types de conception de la "chose commune": recherche individuelle et sectorielle de profit égoïste, d'une part, et vision communautaire altruiste et humaniste d'autre part. Cela, sans limite précise mais plutôt comme deux pôles, entre lesquels se situent toute une série de variantes. Vous me suivez?

- Parfaitement. Continuez.

- Un certain équilibre a fini par s'établir entre ces deux tendances, par une sorte d'exigence interne du système et aussi, probablement, parce que les circonstances s'y prêtaient. L'Etat moderne a ainsi compensé le danger que représentait un secteur que j'appellerai dur, de moins en moins enclin à tenir compte des intérêts ni même des besoins fondamentaux des membres de la collectivité les moins favorisés. Il est devenu régulateur, contre l'accumulation excessive des richesses et du pouvoir, laquelle menaçait l'existence même de ce type de société.

- Et peu à peu le secteur que vous appelez dur a cru pouvoir se passer de toute forme d'Etat. C'est bien cela ?
- Presque. Moi, je dirais qu'il a compris qu'il pouvait s'en passer. Il a fait main basse sur la généreuse idée de mondialisation, et il a décidé d'organiser lui-même la gestion des richesses.
- Et du pouvoir, je suppose.
- Non, le pouvoir absolu, il l'a, ou il est en passe de l'avoir, et il ne va pas le partager. Il va l'utiliser pour intervenir de façon ponctuelle, là où il faudra vraiment apaiser un conflit naissant.
- Aucune redistribution ?
- Peut-être qu'il devra en arriver là, mais il ne supporte pas qu'on le lui impose. Je suis en train d'étudier les sociétés précolombiennes sous ce jour, précisément. L'Inca... Vous avez entendu dire que son empire était basé, entre autres, sur ce beau principe de la redistribution, n'est-ce pas ? Et c'est vrai, mais à partir du pouvoir absolu. L'Inca est le maître et même le possesseur de tout ce qui se trouve dans son vaste territoire. Les terres, les récoltes, les gens même. Tout est à lui, parce qu'il est descendant du Soleil, créateur du monde. Il a tout intérêt à maintenir ses sujets vivants, il partage les récoltes avec eux. De plus, il a des savants qui lui annoncent les années difficiles, il accumule le surplus des récoltes des bonnes années pour les redistribuer généreusement le moment venu.
- De nouveau, une forme d'égoïsme !
- Bien sûr, mon cher. Quel autre mobile peut avoir un être tout puissant, qu'il soit homme ou Dieu ?

La mondialisation ?

Je l'ai prié de ne pas mélanger les domaines, et je l'ai remercié de sa démonstration, qui m'a franchement presque convaincu. Je me suis retiré dans la tranquillité sereine de mon petit bureau personnel, et je me suis mis à réfléchir à ce qu'il avait esquissé à propos de la mondialisation. Et je me rends compte que le "nous les humains" a partiellement échappé à ma vigilance. J'aimerais bien retrouver, dans la mémoire que je conserve de ma trajectoire personnelle, quand et comment j'en suis arrivé me sentir fondamentalement lié à l'ensemble de l'humanité – présente tout d'abord, puis dans sa longue trajectoire. Le passé ne m'intéresse pas particulièrement en tant que leçon. Bien sûr que certaines expériences de nos ancêtres nous signalent des voies et, tout particulièrement, des voies sans issue, des tentatives à ne pas refaire. Mais rien de cela n'est certain, le monde évolue et l'échec d'une ancienne tentative ne doit pas nous empêcher d'essayer à nouveau, non seulement en évitant les erreurs commises la première fois, mais simplement parce que les circonstances ont changé. Ce qui me semble primordial, ce sont plutôt les vécus individuels et, parmi eux, l'engagement des anciens dans une lutte qui va dans le même sens que la mienne. Plus exactement, ce sont les sacrifices consentis par eux pour que l'homme se sauve du désastre. Je me sens comme responsable de donner à ces sacrifices une suite qui les justifie. Ils ont souffert, ils se sont privés de tout, ils sont morts pour que le bien l'emporte sur le mal. Si malgré cela l'humanité crée sa propre perte, lamentablement, dans l'horreur du triomphe de l'égoïsme, dans la haine, dans la misère, dans la souffrance, alors ces sacrifices n'ont pas de sens, ces gens ont souffert pour rien, leur courage se révèle absurde.

Le monde à venir.

L'avenir des hommes, de tous les hommes, se situe pour moi dans la même optique. J'ai des enfants et des petits-enfants, mais en fait cela ne change rien, sinon au niveau de l'émotion immédiate ; tous les humains qui vont entrer dans la lutte sont importants, toutes les souffrances à venir me touchent. J'ai honte de laisser à nos descendants un univers en aussi mauvais état, lancé à toute vitesse vers une issue que je pressens catastrophique. Alors, l'avenir est aussi le fol espoir en eux, en ces successeurs qui peuvent encore, peut-être, sauver l'homme. C'est d'eux que dépend que ma vie et mes efforts, comme ceux de toutes les victimes innocentes de tous les temps, aient un sens, ne disparaissent pas dans le néant de l'absurde. Tu me diras que de toute façon les jours de la Terre et du système solaire sont comptés ; notre humanité doit finir. C'est vrai, dans la seule vision que nous pouvons avoir du temps, de l'espace, de la vie. Que cela se doive aux lois de la nature n'implique pas l'absurde d'une lutte vers le bien ; "nous" aurons lutté de notre mieux, dans une aventure provisoire, et nous ne pouvons pas en faire davantage. Par contre, si les derniers hommes disparaissent dans une guerre fratricide, cette aventure atteint le comble de l'horreur : tant de souffrances et de misère pour ce suicide lâche, absurde, répugnant !

Essai de dépassement émotif.

Cela, c'est ma position actuelle. Je crois que mon adhésion à la "mondialisation" avait au départ une coloration différente, dans laquelle la sympathie l'emportait sur l'angoisse que je viens de

décrire. Je dois m'être senti frère, ami de tous les humains et de chacun d'entre eux. Et cet amour sincère et naïf a embrassé le monde, cette *Terre des hommes* dont m'a parlé Antoine de Saint-Exupéry dans mon adolescence, cette Terre qui, presque à la même époque, fait dire à Albert Camus que "le monde est beau". Plus tard, cet élan spontané est devenu plus intellectuel, sans rien perdre de sa sincérité ni de sa tendresse. J'ai compris que rien ne peut se penser vraiment en dehors de cette globalité de "tous les hommes". Il y a de petites pensées qui se limitent à notre microcosme, bien sûr. Mais j'ai vraiment découvert qu'il y a une sorte de relation entre tout ce que le fais, dis, pense, éprouve, et tous les humains qui vivent en même temps, près ou loin, sur cette Terre. Une sorte de relation dont je ne saurais dire grand-chose, mais dont je sais qu'elle est essentielle, qu'elle n'est pas de moi, qu'elle est, sans plus. Elle appartient au réel, parce que je ne peux pas imaginer que ce n'est pas vrai, que je fabule, que c'est de la poésie ou du rêve. C'est probablement Montaigne qui a dit: "Rien de ce qui est humain ne m'est étranger". C'est quelque chose de ce genre que je perçois. Je te livre cette confession par honnêteté intellectuelle. Tu ne me vexes pas si tu en souris gentiment, si tu réfutes mon point de vue par de bons arguments; si tu continues de me lire, tu as le droit de connaître ma pensée dans ce qu'elle a de rigoureux et dans sa moitié de simple perception intérieure, avec sa fantaisie, son imaginaire, ses peurs et ses espoirs. Je te devais cette parenthèse, en marge de la réflexion "sérieuse" que je te propose de faire en ma compagnie. J'en reviens à l'examen critique de "nous les hommes".

"Nous les hommes", et moi.

J'ai décrit il y a peu ma relation émotive à tous les humains. Je dois reconnaître que, sincère sur le moment, elle avait quelque chose d'abstrait. Si je passe en revue tous les individus dont j'ai connaissance, ne serait-ce que par quelques informations pas toujours dignes de foi, je rencontre des êtres que j'ai haïs, détestés; j'ai souhaité leur mort. Saddam Hussein est un bon exemple. Quand il était le dictateur prétentieux, arrogant, responsable de meurtres en série, je le méprisais, je niais en quelque sorte son "humanité", je le considérais comme nuisible, dangereux pour tous les autres hommes et je souhaitais sa mort. Je l'ai revu vieux, condamné par avance à une mort infâme, et j'ai cessé de le haïr. Sans minimiser ses crimes, je l'ai senti semblable à moi, dans ces circonstances, et je lui ai restitué sa condition d'homme. Sensiblerie? Si tu veux. Je dirais plutôt humanisme malgré tout. Par contre, je crois avoir haï Pinochet jusqu'au bout. J'aurais de la peine à justifier "objectivement" cette différence de jugement. Je suis plus proche de l'Amérique Latine que du Moyen Orient, j'avais suivi les événements du Chili d'assez près, j'avais même traduit un exposé de l'ambassadeur du Chili en Suisse, qui disait entre autres que la fidélité de l'armée au gouvernement démocratique était une tradition sûre dans son pays; et j'avais pleuré le 11 septembre 1973. Je suis homme et je continue d'éprouver pour Pinochet quelque chose qui ressemble à la haine. Est-ce qu'il existe des individus, vivant actuellement, que je déteste vraiment? Oui, je l'avoue. Si je ne désire pas particulièrement leur mort, c'est parce qu'elle ne changerait pas grand-chose: le mal se trouve autour d'eux, derrière eux. Cela ne les excuse pas; dans mon échelle de valeurs, ils sont nuisibles et j'éprouve à leur égard de la haine et du mépris.

Laissons ma subjectivité de côté, si tu veux bien. Elle fait partie de moi, je ne veux pas la cacher, mais je ne pense pas qu'elle doive intervenir dans ma quête.

Nous les hommes, sereinement.

Ma réflexion sur "nous les hommes" se heurte au nombre des habitants de la Terre. Personne ne le connaît; il doit se situer aux alentours de sept milliards. Sept milliards d'individus, dont chacun est unique et irremplaçable, selon une formule à laquelle je tiens beaucoup! Cet ensemble de "personnes" présente donc une variété telle, qu'elle empêche presque de définir avec précision ce qui fait de lui un tout. Qu'est-ce que nous avons tous, les 7.000.000.000 (je donne le nombre en chiffres, pour mettre en relief tous ces zéros), en commun? Fidèle à ce que j'ai affirmé quand je m'attardais, avec plaisir d'ailleurs, sur les aventures de Lucien, je ne peux que répondre: la pensée. Mais la pensée en soi, comme faculté, comme instrument permettant de faire face aux difficultés de la vie et de compenser les handicaps que la nature a infligés à nos lointains ancêtres. Ces handicaps, à la longue, se révèlent être un immense privilège, par les conséquences de cette indispensable compensation, sans laquelle nous ne serions pas, aujourd'hui. Notre espèce aurait disparu ou serait retombée dans l'animalité sans réelle pensée. Cependant, cette référence à la pensée en tant que faculté pose problème. D'une part, parce que sa définition demeure ambiguë, malgré les efforts de nos anthropologues, philosophes et autres savants, et qu'elle rend floue la frontière entre les hommes et les autres animaux. D'autre part, elle vit, elle agit, à l'intérieur du système global de chacun des sept milliards d'hommes, différente

de l'un à l'autre. L'unité de "nous les hommes" est davantage une pétition de principe qu'un fait démontrable; une intuition, un "sentir", pour reprendre un verbe qui s'est avéré utile pour désigner quelque chose qui ne possède pas de terme officiel dans nos langues. Chaque pensée individuelle représente un événement, unique; un fait significatif.

Les Droits.

Les droits de l'homme, dont il a été brièvement question plus haut, pourraient offrir une vision plus claire de ce curieux phénomène. Tous les hommes ont les mêmes droits, paraît-il. Il faut pourtant apporter quelques nuances. Je n'insiste pas sur l'emploi incontrôlé du mot "droit", dans le langage courant: "Tout le monde a le droit de se tromper. J'ai le droit de rire, non? Tu n'as pas le droit de te plaindre!" Il me semble plus important de signaler que les Droits de l'Homme apparaissent d'abord comme adressés non pas à ceux qui en manquent et en auraient besoin, mais aux autres. D'une part à ceux qui seraient tentés de ne pas les respecter (et dans ce cas ils sont plutôt des interdictions à peine voilées) et d'autre part aux puissants qui, eux, oublient simplement de les respecter. Le droit au logement, à l'éducation, sont une recommandation adressée en tout premier lieu aux secteurs dirigeants des Etats. Par ailleurs, les droits ont partie liée avec les devoirs et les interdictions. Nous n'en sommes pas encore tout à fait à la formule souvent entendue et qui veut que "tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire, et inversement". Il existe cependant une sorte de dialectique entre ces concepts, qui veut par exemple que mon droit s'arrête où commence celui d'autrui. Enfin, il faudrait distinguer les

droits et devoirs explicites de ceux qui demeurent implicites – et pas nécessairement parce qu'ils sont si évidents que tout le monde les respecte – ceux de la religion, de la bienséance, de la morale et autres codes ou normes.

Le droit accordé par soi à soi-même.

Il faut pourtant mettre à part les droits qui, d'un point de vue éthique, ne méritent pas ce nom, mais le revendiquent, en fait et souvent au grand jour, voire officiellement. Le phénomène peut de vérifier dans bien des domaines, hélas, mais c'est dans celui de l'économie, des affaires, qu'il est le plus spectaculaire. Le fameux projet AMI, qui donnait aux hommes d'affaires des droits à peu près absolus et interdisait toute restriction en sens contraire, et cela à l'échelle mondiale, par-dessus toutes les frontières, montre bien d'une part les ambitions de la haute finance et, de l'autre, le côté exorbitant de leurs prétentions. La réaction a été heureusement assez vive pour étouffer le projet sous cette forme, mais les faits montrent que les intéressés n'ont pas renoncé à briser tous les obstacles. Ils estiment qu'ils ont le droit d'investir là où cela leur convient, de vendre et d'acheter au prix qu'ils jugent bon, de payer la main d'œuvre selon leurs seuls critères, entre autres. Il est admis implicitement que tout droit est limité par le préjudice qu'il pourrait causer à autrui. Malheureusement, tant que ce principe reste vague et n'est officiellement formulé que dans certains cas limités, la pratique économique s'octroie encore bien des droits abusifs. L'Organisation Mondiale du Commerce, OMC, devrait avoir pour but premier d'éviter toute exploitation d'autrui à des fins de profit matériel égoïste. Ses récents échecs l'obligeront peut-être à

s'orienter quelque peu vers ce respect de l'autre, qu'il s'agisse d'un individu, d'un pays, d'une région, ou d'une profession.

Victoire ponctuelle.

La réaction qui nous a provisoirement sauvés du désastre mérite quelque commentaire. L'information sur l'AMI n'a certes pas atteint "tout le monde". Certains pays, peut-être les plus menacés, sont demeurés en marge du débat. Chez nous, les lecteurs de la presse grand public peuvent n'avoir rien lu à ce sujet. Par contre, toute une presse plus ou moins alternative nous a mis au courant des projets et de leur caractère dangereux. Certaines émissions de radio et de télévision, pas aux heures de pointe mais sans discrétion excessive, ont fait un bon travail, d'information et d'analyse. Des groupes divers, du genre ONG, se sont fait entendre, écouter même. C'est évidemment un signe encourageant. Quand les fossoyeurs de notre monde ne prennent pas les précautions nécessaires, quand ils brûlent les étapes, la voix du bon sens, la voix de l'éthique humaine, peut remporter une victoire sur les forces du mal. D'autres victoires sont possibles. En s'additionnant, en se conjuguant, de modestes victoires de ce genre pourraient conduire à la victoire totale... Il faut absolument croire que cela aussi est encore possible; il faut espérer! Pendant longtemps, j'ai espéré malgré tout et cela m'a permis de me contenter de faire de mon mieux dans mon microcosme. Maintenant que j'ai revendiqué – dans l'imaginaire – le pouvoir absolu, je dois trouver les moyens de gagner la guerre elle-même, la Guerre absolue, contre la part mauvaise de notre nature humaine. C'est possible, je garde l'espoir, l'espoir absolu.

"Nous tous les hommes"?

La dimension économique, financière ou commerciale qui vient d'être mise en relief indique que, sous cet angle, "tous les hommes" tendent à se diviser en deux grandes catégories; en simplifiant certes les choses, je parlerais volontiers d'exploitants et exploités, quitte à me faire taxer de "marxiste attardé", comme l'expert cité plus haut. Le marché, dont il est coutume d'évoquer les "lois" – et de leur attribuer un bon sens absolu – n'a en tout cas aucune articulation possible avec l'éthique: est bon ce qui rapporte. Un "nous les hommes" cohérent suppose ou plutôt supposerait une articulation souple entre les deux catégories d'humains auxquelles je viens de faire allusion, pour qu'elles deviennent deux types de partenaires se respectant mutuellement. A défaut de cela, la formule est vide de sens. Ce qui est évident sous l'angle économique apparaît aussi à partir d'autres points de vue, comme par exemple gouvernants et gouvernés, de même que par rapport aux capacités physiques et intellectuelles – inégalement réparties, par caprice de la nature ou ensuite des situations sociales et culturelles. Tu te souviens j'espère de mes réflexions sur le privilège que je ressens d'être né où et quand cela m'a été offert. Je suis moralement tenu de prendre en considération ceux qui n'ont pas bénéficié de cette chance. Je pense surtout à ceux qui sont nés ailleurs, et dans un autre moment de l'évolution de leur communauté; je ne dois pas oublier ceux qui naissent chez nous maintenant, et qui devront se débrouiller avec un monde encore bien plus mal en point que celui dont ma génération a hérité.

La résilience.

Ce n'est pas de gaîté de cœur que j'ai apporté ces restrictions à "nous les hommes"; j'estime que cela était nécessaire si nous voulons conserver ce concept, ou cet idéal. J'aimerais reprendre le même thème, à partir du développement de l'homme et des hommes. Ceux qui, avec raison, refusent d'admettre que l'humanité court à sa perte donnent souvent comme argument en faveur de leur point de vue que, au niveau des individus, ils peuvent citer quantité de cas qui semblaient désespérés et qui ont pourtant bien fini, souvent même très bien. Il faut parfois, disent-ils, que l'homme descende jusqu'au fond de l'abîme pour pouvoir ensuite s'en sortir. Je connais moi aussi quelques exemples qui vont dans le même sens. Je dirais que, s'agissant d'un seul individu, avec sa constitution physique et mentale, avec son centre de décision propre, avec sa volonté bien à lui, sa faiblesse aussi, bien entendu, tout demeure possible jusqu'au dernier moment. Il y a des miraculés, sauvés par la médecine de pointe ou par l'intervention d'un sorcier moderne, comme des êtres totalement perdus, des loques humaines, qui s'en sont sortis par eux-mêmes et qui sont redevenus des humains à part entière, ou même devenus ce que j'appellerais des êtres supérieurs. D'où leur est venu le déclic qui a amorcé le retour vers l'humain? Souvent, il semble qu'il y a eu un petit événement, une rencontre providentielle, un simple mot entendu dans la rue; il peut d'ailleurs s'agir d'une explication que le miraculé se donne à lui-même, ou propose aux autres, par besoin de comprendre et de se faire comprendre. Parfois, personne ne trouve d'explication solide et il n'y a plus qu'à s'en remettre à une force inconnue, mystérieuse, que certains appellent la vie, l'instinct de vivre, ou la résilience. Ceux qu'anime une foi trouvent aussi de

ce côté-là une explication. La résilience est partie intégrante du vivant. La vie s'accroche à tout, et d'abord à elle-même. Chez l'animal, c'est le courage et la ténacité, l'obstination même, qui agissent; c'est peut-être suffisant pour les autres espèces. Pour l'homme, il faut ajouter la pensée, la recherche d'autres points d'accrochage, la réflexion sur les causes du malheur et sur les moyens dont nous disposons pour réagir.

Comparaison n'est pas raison.

L'exemple des individus miraculés nous a emmenés un peu loin; je ne pouvais pas le mettre de côté sans reconnaître son intérêt par lui-même. Par contre, je ne pense pas qu'il soit cohérent de penser que le même phénomène va se produire pour l'ensemble de l'humanité. Qu'il puisse éventuellement intervenir et nous sauver tous, rien ne me permet de l'exclure a priori. Je crois cependant que trop d'arguments, assez solides, empêchent que j'y voie une réelle probabilité. L'humanité ne ressemble pas du tout à un individu particulier: elle n'a en commun, lui appartenant comme parties articulées d'un tout structuré, ni centre de décision, ni volonté, ni pensée, ni réflexion. Le mal dont elle souffre est de niveau systémique; son métabolisme est totalement désorganisé – en plus de rester en bonne partie inconnu. Même si le Grand Chef que j'ai imaginé être, ce Tout Puissant entouré de son Conseil des Sages existait, équivalent donc du centre de décision individuel, les problèmes à résoudre sont tellement complexes et si mal connus que la ressemblance s'arrête là. Une centaine de cerveaux humains de premier ordre, aidés des ordinateurs les plus perfectionnés, demeurent impuissants face à une telle tâche. Il est des domaines,

surtout dans l'aire de la physique et de la chimie, où il paraît que les éléments constitutifs reproduisent les structures de l'ensemble auquel ils appartiennent. Dans l'humain, individu ou communauté, cela ne me semble pas évident du tout. Il faut beaucoup d'imagination pour découvrir, dans "nous les hommes", l'équivalent (au sens fort du terme) des organes de perception, des muscles, des nerfs, du système sanguin, du cerveau et de ses diverses fonctions, sans parler de la locomotion, de l'émotion, des sensations, de l'imagination. Ne comptons pas trop sur la résilience de l'humanité et faisons du mieux que nous pouvons, chacun dans sa petite sphère, tout ce que nous pouvons pour remonter la pente! Oui, d'accord, dans la mesure où je quitte pour quelques instants mes fonctions suprêmes, qui m'écrasent. Je redeviens le moi que j'étais, j'enclenche la radio, dans l'espoir d'entendre un peu de musique pas trop dramatique. Je tombe par malheur sur les informations. GWB fait part de sa "nouvelle politique pour venir à bout des terroristes", et tous mes espoirs sont balayés. Les obsédés de pouvoir disposent de moyens disproportionnés par rapport à notre bonne volonté. Je ne sais pas à quelle vitesse, mais quoi qu'il en soit sûrement, la fin de notre humanité s'annonce totale. La guerre totale et multiforme, atomique (certains estiment que c'est dépassé...), chimique, bactériologique, transgénique, nano et macro, informatique, psychologique, et d'autres formes de crime, que je me refuse à imaginer. Il ne restera rien de vivant, sauf peut-être quelques blattes dégénérées, que je préfère appeler cafards. Oui, c'est à vous donner le cafard total et définitif. Non! Je n'accepte pas! Je dois aller jusqu'au bout de ma mission, fictive ou non. Je continue donc malgré tout d'assister assez régulièrement aux

séances du Conseil des Sages. Quand je suis présent, il m'incombe de présider la session. C'est devenu pour moi un supplice. Je sais d'avance ce qu'ils vont me dire, je pressens dans quelles impasses nous nous laisserons enfermer, je prépare déjà ma conclusion: "Merci de votre aide, chers amis. Continuez vos recherches, mais n'oubliez pas le quotidien, notre sphère d'action directe, par l'exemple davantage que par la parole. « Faisons du mieux que nous pouvons, chacun dans sa petite sphère, tout ce que nous pouvons pour remonter la pente !" Ils chuchotent entre eux, et j'espère qu'ils complotent pour assurer une résistance plus énergique, malgré mon optimisme tranquille apparent.

Un long intermède

Marcelle.

Elle est venue me trouver en fin de séance; mon air accablé, mal dissimulé derrière le sourire officiel, a dû la toucher. Elle fait partie des Sages, puisqu'elle circule dans les couloirs et qu'eux seuls ont le droit de pénétrer dans le Bâtiment du Conseil Supérieur. Je ne la connais pas; certainement qu'elle s'installe régulièrement dans le fond de l'amphithéâtre et qu'elle ne prend jamais la parole. La plus sage de tous les Sages, donc.

- Avez-vous quelques instants à me consacrer ?

- Bien sûr. Mon bureau est au fond du couloir, confortable et absolument tranquille.

- Non, pas dans ce bâtiment, si c'est possible. Mais je ne voudrais pas abuser.
- Venez chez moi, alors.
- Non... Dehors, dans la nature, au soleil. Je connais un endroit...

Je n'ai pas pu refuser, comme le protocole l'aurait exigé. Nous sommes sortis par l'issue d'urgence, le long couloir qui passe sous le fleuve et débouche, à la limite de la zone, dans une cabane à l'aspect anodin. Mes gardes de corps ne sont pas autorisés à la surveiller, parce que cela attirerait l'attention. De là, Marcelle... Elle m'a dit son prénom seulement, quand nous nous sommes engagés dans le tunnel secret; je m'en contenterai pour la désigner, mais je voudrais en savoir davantage sur elle. Elle s'est dirigée sans hésiter en direction de la Montagne. Nous avons cheminé côte à côte un bon moment, en silence. Moi, heureux, oublieux de tout, retrouvant une démarche normale, respirant profondément, admirant les formes, les couleurs; et les bruits: surtout le chant du vent dans les branches des vieux sapins solitaires, quand nous avons atteint le grand Plateau. Il y avait, au bord de la falaise qui domine le canyon, un banc de bois. J'ai préféré m'asseoir à même le sol, me laisser pénétrer une fois de plus – mais après tant d'années de frustration – par la force qui monte de la terre; et de la Terre, aussi.

- Il faut que je vous raconte, Monsieur.
- Tu peux me tutoyer... si cela ne t'ennuie pas. Je comprendrai mieux.
- Il faut que je te raconte. Je me réveille... Cela dure longtemps, avec des rechutes dans la nuit totale. J'ai la sensation de revenir de

très loin, de très longtemps, et je ne sais plus qui je suis, où je me trouve, quand cela se passe. Je finis par identifier le coin où je m'étais endormie : au pied d'un grand sapin, semblable à ceux que nous avons vu tout à l'heure et que tu as regardés avec émotion. C'est peut-être pour cela que j'ai senti le besoin de monter jusqu'ici, avec toi ; je devine que tu peux comprendre. Cependant les branches du bas de mon sapin, là-bas, touchent presque le sol. Je me dis qu'il doit s'agir d'un pâturage d'altitude, où le bétail ne reste que quelques semaines, ce qui permet aux arbres de croître normalement.

- Le bétail, tu dis... Les vaches ?

- Oui. Tu sais qu'elles aiment varier la nourriture et qu'elles mangent les feuilles à leur portée.

- Mais les aiguilles de sapin...!

- Elles les aiment aussi. Elles n'épargnent que les branches qui sont trop hautes pour elles. Tu n'as pas remarqué, les sapins des pâturages d'altitude moyenne ?

- Bien sûr, je connais ; j'ai même... Mais continue, Marcelle.

- Je m'extrahis de mon abri, je parcours tout l'horizon d'un regard incertain. Je ne reconnais rien. Je ne connais pas cet endroit, j'en suis certaine ; je n'y suis jamais venue. Ou alors, il a... il aurait tellement changé ! Et voilà que ce que je prenais pour des buissons, à une centaine de mètres au Sud Ouest, cela se met à bouger : des animaux, je me dis. Trop éloignés pour que je puisse les identifier. J'affine ma vue, comme j'ai appris à le faire, un peu à la façon dont on règle des lunettes d'approche. Pas d'erreur possible : ce sont des loups.

- Aïe !

- Non, non; je n'ai pas peur. En tout cas pas des loups. Tout est si étrange, étranger, que je me sens au-delà de la peur ou de l'espoir; prête à tout, ouverte à ce qui va se passer. Et plus proche de moi, probablement caché jusque-là par un buisson, un vrai buisson, puisque je ne l'ai pas aperçu dans mon tour d'horizon, un loup, qui me fait face, bien planté sur ses quatre pattes. Je ne sais pas d'où me vient cette réaction: je lui dis, à haute voix: "*Viens ici. Ven acá, Lobo.*"

- Ah, toi aussi, tu parles espagnol...

- Ça m'arrive, oui. Là, je ne choisis pas; les sons sortent d'eux-mêmes, et lui restera Lobo à jamais. Ce ne sont pas les mots qu'il comprend, mais le timbre de la voix. Il s'approche en effet, pas plus craintif que moi; j'ai plutôt l'impression qu'il veut éviter que moi, j'aie peur de lui. Une simple impression. Nous nous saluons. Moi d'une caresse sur le front, lui d'un coup de langue sur le dos de la main. Tu ne me crois pas, n'est-ce pas? Tu me crois?

- *Ni te creo ni dejo de creerte.* Je n'ai pas à te croire ou ne pas te croire. Je t'écoute. Continue.

- Lobo me fait comprendre que ses camarades nous attendent, et je me trouve bientôt au milieu de la meute, chacun de ses membres venant tour à tour me connaître, m'apprendre, si tu veux.

- Je ne veux rien, bien sûr. Qu'est-ce que je pourrais vouloir dans ton récit; tu en es le seul maître. Je t'écoute, c'est tout. Mais je t'écoute vraiment.

- Nous partons, vers le Sud-Ouest. Le soleil est haut maintenant, presque au zénith, mais je m'oriente encore assez bien. Nous avançons en file indienne. Je pense qu'ils s'adaptent à moi. Je me suis mise spontanément à courir, de ce pas de course que j'aime et

qui ne me fatigue pas; je pense qu'eux pourraient avancer beaucoup plus vite. C'est seulement au bout d'un certain temps que je me rends compte que je vais pieds nus, et cela me rend heureuse; c'est une sensation qui m'est ou, plutôt, qui m'a été familière, et qui me réjouit. Je ne compte pas les jours, ni les nuits. La Lune est presque pleine et parfois nous faisons une pause en fin d'après-midi pour repartir dès qu'elle est assez haut sur l'horizon. Ça me rappelle...

- J'ai aussi connu cela, il y a très longtemps...; c'est vraiment merveilleux.

- Un matin, alors que je ne m'y attendais plus du tout, je reconnais quelques détails du paysage. Un souvenir, lointain et proche en même temps; un sentiment très étrange. Pour être sûre de ne pas confondre, j'imagine ce qui va apparaître, au fur et à mesure que nous avançons. Et je ne me trompe pas: trop d'indices concourent à me situer avec précision. Derrière cette petite crête, je sais qu'il y a une ferme, dont je vois parfaitement les caractéristiques, un bâtiment central avec deux ailes basses, qui sont les écuries. Cela n'est plus autorisé aujourd'hui, mais les constructions anciennes sont tolérées. De la crête, devine ce que je découvre!

- Des ruines, évidemment.

- A peu près; oui, tu peux appeler cela des ruines. Des monceaux de pierres, je dirais plutôt, qui rappellent vaguement la disposition générale. Je m'arrête brusquement, comme prise de vertige; mes camarades semblent comprendre et me laissent tout le temps de me remettre de ma surprise. Oui. C'est et ce n'est pas. C'était, cela a été. Inutile d'aller y voir de plus près. Continuons. Je donne le signal du départ, et ils me laissent, pour la première fois, prendre la

tête de la colonne, toujours vers le Sud-Ouest. Des jours, des nuits. Nous finissons par arriver chez eux. Tu as besoin d'autres détails, de savoir comment nous nous nourrissons, par exemple ?

- Non, non... Ça ne changerait rien. C'est à toi de sentir ce que tu dois raconter. Tout est clair, pour le moment. Je te suis très bien. J'aime ton histoire, Marcelle.

- Ce n'est pas une histoire. C'est ma vie.

- Je sais bien; j'ai compris. C'est l'histoire de ta vie, ton histoire, l'histoire de toi, comme il y a l'histoire de France ou l'histoire de la Terre. Va...

- Nous arrivons chez eux. Je baptise cet endroit la Cité.

- La Cité des Loups... Un vieux rêve, de mon adolescence.

- La Cité. Pour moi, il ne peut plus y en avoir d'autre. La Cité. Ils m'attribuent une maison. Une grotte naturelle, pour autant que je puisse en juger. Assez spacieuse; je me tiens debout sans problème, la lumière pénètre jusqu'au fond. D'un côté – à gauche si tu te tiens à l'entrée, à droite si tu es au fond de la grotte et regardes vers l'extérieur – je vois quelque chose qui pourrait être un lit; une couche de paille, des fougères sèches, il me semble, étendue au pied de la paroi verticale. Au centre, deux blocs de granite, qui viennent donc de loin puisque nous sommes en pleine région calcaire. Du côté opposé à ma paillasse, tout à fait contre la paroi de pierre, le sol en terre battue présente un aspect plus lisse qu'ailleurs. C'est tout. Ils s'en vont. Seul Lobo reste près de moi; il se couche à l'endroit qui avait attiré mon attention. Je comprends que c'est là qu'il dort, ou qu'il va dormir à partir de maintenant. Pourtant, il ne reste qu'un moment; j'imagine qu'il voulait me faire comprendre... ce que j'avais parfaitement compris. Durant tout notre

voyage, il était resté tout près de moi; pour dormir, je m'étendais sur le côté droit et lui se couchait dans mon dos, comme pour me tenir chaud, mais sans me toucher vraiment.

- Chaque nuit?

- Chaque nuit. Chaque nuit, bien sûr! C'est à ce moment-là seulement, une fois toute seule chez moi, dans ma grotte, dans notre grotte... C'est alors que je sens la fatigue. Pendant notre longue marche, l'idée d'aller quelque part, dont j'ignorais tout mais que je pressentais comme une tâche à accomplir, me dynamisait. Je n'ai jamais donné moi-même le signal de la pause et j'ai été plusieurs fois debout la première. Maintenant, les muscles me font mal, les articulations davantage encore. Je tombe immédiatement dans le sommeil. Je n'en suis pas certaine, mais je crois que j'ai dormi deux nuits, et toute la journée qui les a séparées. Ils ont déposé tout près de moi ma nourriture habituelle et, à chaque réveil, je mange un peu avant de m'assoupir de nouveau. Pourtant, au matin, après la deuxième nuit, je vois plusieurs compagnons, louves et loups, devant l'entrée; je comprends que je dois les suivre, qu'ils ont quelque chose à me montrer. Tu ne devineras jamais.

- Ne sois pas si sûre de toi. Je connais assez bien ces questions, ces situations. Ils ont besoin de toi. Toi être humain ou toi d'abord femme? J'imagine... Attends... Oui, je vois un petit d'homme, comme disait Kipling. Un enfant humain qui a besoin d'une mère. Je me trompe?

- Pas vraiment. Mais la nuance est difficile à imaginer. Ils me conduisent vers un de ces couloirs que les rivières creusent parfois dans les parois calcaires, quand les couches sont à peu près horizontales. Il peut s'agir d'une strate moins résistante que les

autres ou simplement d'un niveau où la rivière est restée particulièrement longtemps.

- Je connais. Dans mon pays, les vieux appelaient cela des corridors aux loups et racontaient de ces histoires... Oh, excuse-moi!

- C'est effectivement un très grand corridor aux loups, comme nous disons encore dans mon pays à moi. Je ne me sens pas dépaysée, j'ai toujours été fascinée par les structures de ce genre. Mais je ne parviens pas à comprendre ce que je vois.

- Cette fois, je crois que je devine: non pas un petit d'homme, mais plusieurs, de tous les âges.

- Tu tombes de nouveau très près de la vérité de mon histoire; le mot ne me froisse pas, c'est bien mon histoire. Plusieurs, en effet; je ne les compte pas sur le moment mais je sais maintenant qu'il y en avait quarante-trois. Et tous en très bas âge, des bébés, des nouveaux-nés même, là, tout près de moi, un de quelques semaines, il me semble.

- Tu sais comment...?

- Non. Et figure-toi que jamais je ne saurai. Pas un seul humain adulte, ni même un enfant en âge de prononcer quelques mots.

- Justement, je voulais te demander...

- Après, oui, parfois... Ils marchent... Et ils ne font pas attention à moi. Je dirais, moins humains que les loups; plus du tout humains.

- Pardonne-moi, je sens que cela t'a bouleversée. Continue, je t'en prie.

- Je comprends vite que le moment n'est pas aux interrogations, mais à l'action. S'il y avait des adultes dans les environs, ils seraient ici, nécessairement. Si les loups sont allés me chercher si loin, c'est

que l'homme a presque disparu de la Terre. Et les loups ne veulent pas qu'il disparaisse. Tu comprends pourquoi, n'est-ce pas ?

Je me suis retenu de lui répondre tout de suite.

- Pourquoi... ?

- C'est devenu clair tout d'un coup. S'il n'y a plus d'humains au monde, il n'y a plus de pensée pour assumer le monde et faire qu'il existe, lui et les loups qui l'habitent. Eux ne raisonnent pas avec le même type de pensée, mais ils savent parfaitement cela. Pour qu'il y ait réellement un monde, il faut une pensée qui le prenne en charge, et la leur n'en est pas capable. Ces petits, élevés par des loups, ne deviendront pas des hommes ; leur pensée sera atrophiée et s'évaporerà au bout de quelques générations. Il m'incombe de faire d'eux des hommes, c'est tout simple. Simple et monstrueux. Jamais je ne pourrai.

- Tu l'as fait, cependant. Je te remercie.

- J'ai fait de mon mieux, comme tu nous as dit il n'y a pas longtemps ; faire tout ce que nous pouvons pour que l'homme redevienne un homme.

- Dans la pratique, tu n'es pas toute seule. Les loups se chargeront de toutes les grosses besognes, ils assureront votre nourriture, votre logement, votre protection contre tous les dangers qui peuvent survenir. Mais je sens pourquoi tu viens de dire que ta tâche à toi est monstrueuse. Ce que la Vie a construit en une centaine de millénaires, tu dois le réaliser dans les quelques années qu'il te reste à vivre et le mettre en route pour qu'il continue de se solidifier, de s'améliorer, par lui-même et dans la bonne direction. Tu as

l'avantage de savoir beaucoup de choses que la Vie ignorait quand elle s'est vue dans l'obligation de protéger cette pensée balbutiante de nos ancêtres. Et puis, tu dois faire mieux qu'elle, pour ne pas recommencer une histoire absurde un long chemin vers la catastrophe absurde.

- Oui, j'ai vécu l'horreur de la fin du monde et de l'homme. Et cela, non! Plus jamais! Mais l'homme a trop souvent poussé ce cri de révolte et en même temps d'espoir fou! Pourtant, oui: plus jamais cela!

- Plus jamais, non.

Nous restons tous les deux silencieux, chacun dans son monde, chacun avec sa vision de ce monde, le seul.

- Qu'est-ce que tu vas faire? Raconte, Marcelle. Raconte encore l'histoire de toi et de ces petits d'hommes. J'ai besoin de savoir. J'ai les pleins pouvoirs ici et maintenant; Je voulais t'aider... C'est toi, maintenant, qui peux venir à mon secours, toi qui sais; tu dois tout me dire! Raconte, Marcelle.

- Alors, je me sens vraiment prise au dépourvu. J'ai à peine vingt ans; en un certain sens du moins. Mais c'est un autre problème. Alors je me dis qu'il vaut mieux ne pas trop réfléchir. Tout d'abord, bien regarder, comprendre la situation telle qu'elle est. Inutile de chercher à savoir ce qui s'est passé exactement, comment des enfants si jeunes peuvent se trouver ici. Ils sont là devant moi, tout nus. Comme moi d'ailleurs; c'est maintenant seulement que j'en prends conscience, mais je n'y attache pas d'importance. Chacun d'eux a un loup près de lui. Une louve, dans bien des cas, qui lui

donne la tétée, mais il me semble qu'il y a quelques mâles. C'est bien: tout cela semble fonctionner. Alors, ne rien brusquer, ne pas tout bouleverser parce qu'enfin un humain est là. Je devrais toutefois assumer vis-à-vis d'eux ma féminité; ma maternité encore latente. Et, à travers elle, établir une sorte d'union, de communauté, avec ces mères adoptives. Je ne vais pas les remplacer, bien sûr. Et je sens que même s'il n'y en avait que deux ou trois, je n'essayerais pas. Il est bon, je me dis, qu'ils soient nourris au lait de louve et au lait humain. Au-delà de cet aspect anecdotique, je sens une réelle alliance entre eux et nous, les loups et les hommes. Une femme toute seule, c'est encore "les hommes", c'est l'humain, l'humanité.

- Oui, toute l'humanité. Une femme, c'est déjà toute l'humanité.

- Quand j'ai vu, il y a bien des jours, les restes de la Ferme Humbert, j'ai cru que tout était fini, que j'avais échappé par miracle et que j'étais la dernière. C'était une façon de ne plus être: ne plus échanger avec un semblable, ne plus pouvoir confronter ma pensée à une autre, c'était déjà sortir de l'humain. Ça a été mon seul moment de panique, je crois. Maintenant, face à ces petits, il y a de nouveau un avenir possible. Ce qui me semble primordial, c'est cette communauté que, par la force des choses, nous formons, nous ici et maintenant. Alors, ne pas la rompre, ne pas la laisser se fragmenter, eux là et moi ici; la cimenter, faire d'elle la base de tout, le garant de la vie. Oui, je me souviens avoir prononcé à haute voix cette formule. Cela me pousse à prendre une autre décision. Dès maintenant, je dois apprendre à ces enfants d'hommes à entendre un langage articulé; mais il est bon qu'ils restent ou qu'ils deviennent bilingues. Par eux et avec eux,

j'apprendrai le "loup" et je leur demanderai de tout m'expliquer, comment ils m'ont découverte, et surtout d'où viennent ces quarante-trois nouveaux-nés.

- Expliquer tout cela, dans le parler des loups? Tu plaisantes.
- Ils m'ont tout raconté, je te dis. Je sais tout, j'ai tout compris, j'ai tout "senti".

J'ai bien perçu, à la prononciation de Marcelle, qu'elle faisait allusion au même "sentir" que nous – nous les lecteurs et auteur(s) de ce texte – c'est ce qui m'autorise à lui mettre des guillemets.

- Et...
- Ils m'ont demandé de n'en rien dire, à personne. J'ai promis.
- Et tu tiens tes promesses; c'est bien, Marcelle. Continue, si tu veux bien.
- Mes amis ne pourront pas parler humain, mais je ferai en sorte qu'ils me comprennent et qu'ils comprennent mes enfants, nos enfants, quelle que soit la langue qu'ils utiliseront. Il restera toujours cette asymétrie: tous comprendront les deux langues, mais seuls les humains seront bilingues; les loups ne pourront jamais manier le langage articulé. J'ai lu et vu assez de choses à ce sujet pour pouvoir l'affirmer; pour devoir m'y résoudre. Je ferai en sorte que cela ne devienne pas une cause de rupture du "nous" que nous sommes et que nous serons de plus en plus.
- Nous les humains et les loups... C'est un merveilleux programme!
- Ne ris pas.
- Je le dis sérieusement. Tu as compris beaucoup de choses, Marcelle.

- Tu vois... J'avais à peine vingt ans. Je revis ces moments extraordinaires et je suis fière d'avoir vingt ans et de commencer une aventure comme celle qui m'attend de façon aussi modérée, aussi sage. Sauver ce qu'il y a de bon dans la situation telle qu'elle se présente; ne pas me mettre en avant, penser "nous" avant de penser "je".

- Je t'admire, Marcelle; je t'aime, dans tes vingt ans d'alors et dans ta maturité d'aujourd'hui. Continue d'être qui tu es. Et continue votre histoire, celle de vous, maintenant.

- Mes seins ne sont pas volumineux; c'est cela qui m'a permis de courir des heures toute nue, sans en souffrir. Je sais qu'il existe des plantes qui favorisent la lactation, je ne les connais pas; je pourrais tout au plus retrouver leur nom latin, souvenir du lycée. Est-ce qu'elles connaissent cela? C'est le moment de passer à la collaboration concrète et de leur donner, à eux, à elles, le rôle de celui qui aide, celui qui sait et qui enseigne. J'attends qu'une nourrice se retire un peu, mission accomplie. Je m'approche d'elle, qui d'abord ne me prête guère attention. Peut-être qu'elle... Non, je ne vais pas leur attribuer des pensées de type humain; il faudra que j'entre peu à peu dans leur façon de vivre, de sentir, d'éprouver. Ce n'est probablement pas par hasard que j'ai dans la main une touffe d'herbe, mais je ne vais pas me perdre à raisonner sur le hasard ou le destin. C'est quoi, d'ailleurs, le hasard et le destin?

- Des mots...

- Oui, je crois aussi. Bon... J'ai une poignée d'herbe à la main, j'appelle aussi gentiment que possible la louve qui s'éloigne. Elle sent que c'est à elle que je m'adresse, elle m'attend, sans se retourner vraiment dans ma direction. Je m'assieds à côté d'elle,

pour qu'elle devine que nous avons quelque chose à voir ensemble, et qu'elle ne parte pas. Je lui montre alternativement les herbes, ma poitrine, ses mamelles à elle, vides maintenant. Elle ne peut pas comprendre tout de suite, je continue le manège. Elle me hume de tout près, le corps entier, j'en frissonne d'émotion. Elle perçoit mon émotion, en même temps que les secrets de mon être physique, que son odorat lui a révélés. Elle ne comprend pas encore, je crois, mais quelque chose se passe. Dans un geste lent, et en prenant un air triste – là, je suis trop naïve, bien sûr – je laisse tomber les herbes au pied de la paroi dans laquelle est creusé le corridor et je tends un bras vers la forêt. Elle me regarde, sans comprendre encore tout à fait. Et cela me rend vraiment triste; alors, cette tristesse réelle, elle doit la sentir, plus facilement en tout cas que la grimace que j'ai essayé de former. Elle se lève, je la suis, nous errons assez longtemps dans la forêt, jusqu'au moment où elle s'immobilise, comme en arrêt devant une proie. Devant elle, des plantes que je connais bien: des orties. Non, regarde plus attentivement: pas exactement des orties. Je les frôle et, en effet, elles ne me piquent pas, malgré la ressemblance.

- Alors...?

- Ah! Je me souviens: *lamium album*, le lamier blanc ou ortie blanche. Je vais essayer. Infusion ou décoction? Mais je n'ai pas de quoi faire bouillir de l'eau! Je les mâcherai. Je repère l'endroit, j'emporte avec moi un bon bouquet et je remercie ma guide. Elle ne semble pas considérer sa mission comme terminée; elle descend dans une petite vallée plus humide, au fond de laquelle je repère immédiatement des prêles. Ça me rappelle quelque chose... ma grand-mère disait... Il faut que j'essaie aussi. J'alternerai. Cette fois,

l'excursion botanique est finie, je suppose. D'une caresse discrète, je remercie à nouveau ma compagne. Je m'attendais à ce qu'elle parte en vitesse, vers ses tâches quotidiennes, mais elle n'en fait rien. Il me semble que nous retournons sur nos pas. Ah! elle craint que je ne sache pas comment retrouver la grande maternité. Effectivement, j'aurais probablement erré assez longtemps avant de la retrouver.

- Ce n'est pas certain; je devine que tu sais t'orienter, partout, en tout.

- Pendant longtemps... Un an ou deux, je ne sais pas exactement – ici, le rythme des saisons n'est pas celui que j'ai connu. Changement de latitude, évolution du climat? Pendant longtemps, l'essentiel de mon occupation a été de nourrir les petits et de leur parler. J'ai eu assez de lait pour en donner un peu à chacun, semaine après semaine. L'essentiel de leur alimentation leur vient encore des nourrices de la Cité, mais je suis heureuse de la solution. Les louves ne semblent pas attacher beaucoup d'importance à ma collaboration; elles ne m'observent pas, ou alors très discrètement, ce qui ne doit pas faire partie de leur comportement. La gamme des sentiments que je crois découvrir en elles est assez limitée, mais chacun se perçoit clairement. J'ai un peu honte de l'espèce humaine que je représente ici, toujours soucieuse de ne pas laisser paraître ses émotions. En fait, la discrétion excessive touche au mensonge, au mensonge par omission, si tu veux.

- Et justement, les animaux ne savent pas mentir.

- Comment est-ce que tu sais cela? Moi, j'ai mis long à le découvrir; ou en tout cas à en prendre conscience.

- Et pourtant, c'est évident dès qu'on se pose la question. Je ne sais plus qui a dit que le rire est le propre de l'homme; et si c'était plutôt le mensonge? Mais dis-moi, Marcelle: de quoi est-ce que tu leur parles, à tes enfants?

- J'ai employé tout à l'heure l'adjectif "monstrueux". C'est ici qu'il est absolument justifié. Que leur dire? De tout ce que je sais et que je crois savoir, qu'est-ce qui peut leur être profitable ou, au contraire, nuisible? J'ai craint de devenir folle, quand j'ai compris l'ampleur de ma responsabilité et mon impossibilité à trouver des critères quelque peu solides, fiables. Aucun ou presque aucun des acquis de notre humanité que je pourrais leur transmettre n'est par lui-même bon ou mauvais; c'est ce qu'eux en feront qui en décidera. Alors quoi, leur faire la morale, soyez gentils, aimez-vous les uns les autres...?

- Tu étais un peu dans la même situation que moi: les pleins pouvoirs, mais sans savoir comment les mettre en œuvre. Je me dis parfois qu'il faudrait commencer par supprimer une série de choses inutiles et qui coûtent cher, en argent et surtout en dégradation de l'environnement: la voiture et l'avion, par exemple.

[J'ajoute, ici et aujourd'hui: Ou encore ces "médicaments dont l'ampoule de 400 mg coûte 2275,95 francs, ce qui fait grimper le coût de l'utilisation d'un seul produit à plus de 50 000 francs par année" (je cite le quotidien suisse *Le Temps*, du 12 janvier 2007, qui de son côté s'appuie sur l'Office fédéral de la santé publique)]. Et j'en reste là.

- Toi, je te vois hésiter à propos du feu. Tu as appris, aux scouts, comment faire du feu avec deux pièces de bois, ou avec des pierres à feu, si tu sais les reconnaître. Pour l'alimentation, c'est probablement très utile; pour lutter contre le froid aussi. Mais tu sais, puisque tu as connu la fin du monde, où le feu peut conduire, à la longue: la machine à vapeur, les armes à feu, la turbine électrique, le moteur à explosion et, tout au bout de la chaîne, la bombe à fragmentation.

- Sans oublier, en passant, le bûcher des hérétiques et des prétendues sorcières. Et puis, dans ma situation, je vois un autre danger, qui serait de m'éloigner de mes amis, de mes frères loups. Le feu va créer une séparation dans notre communauté: eux ne pourront jamais allumer un feu, ce qui exige deux mains bien habiles. Je me décide pourtant à parler du feu, puis à faire une démonstration. Je montre à mes amis à quatre pattes qu'ils peuvent eux aussi jeter des branches sur le foyer; ils deviennent vite très habiles et, du même coup, ils parviennent à juguler leur peur ancestrale du feu.

- Si tu veux bien, fais un saut dans l'avenir; dis-moi si tu as réussi.

- Il y a une première étape prometteuse. Je mets tout le poids de mon éducation sur l'importance de la communauté, "nous les habitants de la Cité".

- J'aimerais en faire partie; tu m'y acceptes?

- Bien sûr; tu m'aideras. Mais ne plaisante pas là-dessus, s'il te plaît. Je leur apprends les techniques qui me semblent utiles, filage, tissage, poterie, fabrication d'outils en pierre polie.

- Tu vas les obliger à porter des habits?

- Non, le climat ne l'exige pas et eux n'en éprouvent pas le besoin. Les cordes et les toiles nous permettent, entre autres, de construire des tentes, plus confortables que les terriers; nos frères loups s'y sentent à l'aise autant que nous.
- Et des sacs, pour les provisions, j'imagine.
- Oui, surtout dans nos voyages. Nous partons, parfois plusieurs lunes – c'est la mesure du temps la plus logique, non? – pour aller explorer les environs. Et c'est là que j'ai une surprise, une émotion profonde: figure-toi qu'en déplaçant de gros blocs de granite, nous tombons sur un objet en fer; une serpe de bûcherons. J'avais oublié tout le passé et voilà qu'il me rattrape subitement et me pose un nouveau dilemme pour l'avenir. Je ne sais pas si je leur parlerai des métaux, de la possibilité de trouver du minerai, de le chauffer... Je connais plutôt mal ces procédés, mais je me dis que, si je leur donne les bases nécessaires, les génération à venir vont gagner beaucoup de temps, fabriquer des outils en fer, des marmites plus solides que les nôtres.
- Et des couteaux, utiles sans aucun doute, mais qui peuvent devenir des poignards, des sabres, des canons.
- Exact. C'est pourquoi j'hésite, longtemps. La serpe reste là comme un objet curieux; je l'aigüise avec des pierres. Le manche avait disparu depuis longtemps, j'en fabrique un. Et quand je m'apprête à abattre un arbre, pour leur montrer comment faire et les précautions qu'il faut prendre, je revois, dans mon souvenir, la déforestation, l'avancée des déserts, le bouleversement du climat. Et je me dis que notre union avec les loups, c'est un cas particulier de l'union entre l'homme et la nature entière. Le feu, déjà, c'était une rupture de ce pacte de base, et dont je ne m'étais pas rendu compte; c'est

pourtant le mot qui convient, il y a un pacte, même si personne n'en parle. Maintenant, je sens que je risque de tout compromettre; mes techniques, même les plus innocentes, représentent une sorte d'infraction aux lois de la nature. Excuse-moi, je ne me sens pas bien...

Elle avait l'air épuisée et, en même temps, angoissée. Je l'ai laissée reprendre ses forces et sa sérénité.

- Non, je ne peux pas te raconter la suite. Tout cela n'est que trop connu, tout cela est déjà écrit, et tu es en train de vivre la dernière phase du grand désastre.

- Celui dont tu m'as parlé? Moi, j'ai cru qu'il s'était produit il y a quelques centaines de milliers d'années, pendant lesquelles tu aurais été comme en hibernation.

- Oui et non. Celui dont je t'ai parlé s'est déjà produit, je l'ai vécu, et en même temps je le vivrai. Tu sais bien que le temps n'est pas ce que nous croyons.

- Bien sûr, mais je ne sais pas ce qu'il est.

- Tu le sauras peut-être un jour. Ce que je comprends de lui ne se raconte pas avec des mots. Pardonne-moi.

- Tu viens de dire que tout cela est écrit...

- Oui, tout cela est écrit. Tu peux le trouver dans ce monde-ci.

- Tu parles par énigmes...!

- Je ne peux pas tout te dire. Cela est écrit, jusqu'à la fin absolue.

Folle ou voyante? Vivante ou imaginaire?

- Encore quelques mots, Marcelle! Indique moi... une piste, une direction où chercher, pour comprendre ton message.
- Ecoute. C'est écrit, c'est décrit un peu comme une légende, un mythe, mais c'est exactement le reflet de ce qui s'est passé et se passera.
- Un livre, tu veux dire, ou quelque chose qui y ressemble?
- Oui. Par exemple, un récit qui s'intitule *Telle est la Terre*. Il raconte ma vie; ma seconde vie. Et un autre, *Azul, je t'aime*, qui décrit les derniers moments d'avant. Un troisième, *La dernière fois*, qui cherche à prolonger ma tentative de sauvetage, et qui se termine par la mort, la mort du dernier homme. Cette trilogie, comme toute bonne trilogie, s'accompagne d'un quatrième volume, appelé *Le Temps des loups*; il ajoute quelques points de vue que j'appellerais périphériques, complémentaires. Les quatre ensemble forment un tout, qui pourrait s'intituler *Un Loup pour l'homme*. Je ne peux pas t'en dire davantage.
- Juste le nom de l'auteur, que je puisse chercher.
- Je ne le connais pas vraiment. Mais tu as entendu parler d'un pays qui s'appelle ou s'appelait... Oh, peu importe. Il possède une Bibliothèque Nationale. Là, en cherchant par titre, tu peux trouver, peut-être. Ou alors sur Internet, si tu sais y naviguer.

Quand je me suis mis debout, Marcelle n'était plus là. Mais l'herbe était écrasée à l'endroit où elle s'était couchée, sur le dos, les yeux fermés, pour me raconter.

Démission.

Je suis resté longtemps sur le Plateau, à marcher à l'aventure. La nuit approchait, je suis redescendu jusqu'à la cabane et j'ai retrouvé mon bureau. Le lendemain, à la première heure, j'ai convoqué d'urgence le Conseil. "Chers amis, je renonce aux pleins pouvoirs. Ma décision est irrévocable. Je crois que tout cela n'était qu'une sinistre plaisanterie. Conformément au règlement, vous recevrez votre salaire intégral pendant un an; après... Faisons du mieux que nous pouvons, chacun dans sa petite sphère; tout ce que nous pouvons pour remonter la pente ! " J'ai scruté la salle, bien éclairée jusqu'aux dernières rangées. Si Marcelle avait été là...

Adieu, Marcelle. Adiós... (et fin de l'intermède).

Hymne à la Vie.

Le terme qui reste le plus présent en moi, de toute la confession de Marcelle, c'est Vie. Non pas quand elle a insisté pour me faire comprendre qu'elle n'inventait rien et que sa narration était l'histoire de sa vie, réelle. Chacun doit inventer sa vie, au jour le jour; mais à chaque instant où il la réalise, elle devient le réel absolu de ce qui résiste à l'imagination, au libre arbitre. Ce qui m'interroge, c'est la façon dont elle a attribué à la Vie – et dans son intonation, qui résonne encore en moi, il y avait cette majuscule, et peut-être même la VIE – elle a attribué à la VIE la lente construction de l'homme, de Lucien jusqu'à toi et moi, et à Marcelle, qui fait maintenant partie de "nous". Il faut évidemment se garder de confondre la VIE et les lois de la nature, bien qu'une certaine relation entre elles soit certaine. Ces lois de la nature peuvent se ramener à toute une série de relations de cause à effet considérées

comme presque immuables; en tout cas, valables jusqu'à nouvel avis, jusqu'à mieux informé. Nous en avons trop discuté auparavant pour que je revienne sur la question. Ces lois, dont la complexité dépassera toujours les possibilités de compréhension de nos sciences, se manifestent dans l'équilibre qui caractérisait le monde avant l'apparition de l'homme et son intervention, de plus en plus brutale. Cet équilibre connaît bien des variations, des crises subites et des rétablissements. Nous pressentons qu'il n'est pas éternel, ce qui ne l'empêche pas de tenir le rôle d'une référence de base à nos actions. C'est probablement à travers le corps animal qu'il révèle le mieux son incroyable raffinement, je dirais son ingéniosité si je ne craignais pas de l'humaniser abusivement. Nous nous prenons comme modèles et nous attribuons à la nature et à ses lois quelque chose qui ressemble certes à la volonté et à une finalité qui lui serait liée; mais ne nous laissons pas abuser par le langage que nous devons utiliser pour décrire au mieux ces extraordinaires phénomènes et leurs interactions subtiles. Tout au plus pouvons-nous dire que tout se passe "comme si" la nature voulait que... Les lois de la nature font que l'ensemble du système fonctionne et maintienne un équilibre remarquable, dans tout le vivant, et dans le monde humain tout entier.

La Nature et la vie.

J'ai pris le corps humain, approché souvent à partir de recherches sur les autres animaux, comme domaine privilégié de nos connaissances sur son organisation et son fonctionnement. Dans cette optique, nous sommes juges et partie. Nous dépendons de ce fonctionnement, nous en subissons jour après jour les tout

petits ratés, une douleur ici, un coup de toux, l'estomac un peu lourd, le sommeil qui ne vient pas ou qui nous tombe dessus au mauvais moment. A partir de là, nous voyons ce prodigieux système comme orienté vers un but d'une grande valeur, notre bien-être, notre bonne santé, notre vie évitant les dangers et se prolongeant, se prolongeant... Mais c'est nous qui introduisons cette valorisation de l'efficacité des procédés utilisés par la nature. S'agissant de nous, de moi, cela est bon; dans le cas des animaux éloignés de nous, ou des végétaux, cela est admirable, extraordinaire, incroyable et tout, mais sans dimensions éthique. Nos chers défenseurs de la nature sont paniqués devant la disparition de certaines espèces animales et végétales, et ils ont raison dans la mesure où cette disparition, provoquée par l'homme, est infiniment plus rapide qu'elle ne l'a été au cours des millénaires. Les lois de la nature ont fait que les dinosaures disparaissent; ou ont permis cela. Mais ce n'est pas grave en soi. Serions-nous plus heureux aujourd'hui si, dans une régions encore inexplorée, vivaient des dinosaures et autres êtres fabuleux? Au contraire, nous pouvons nous réjouir que la simple application "mécanique" des lois de la nature nous ait délivrés de quelques monstres encombrants. "Mécanique" est peut-être un peu fort, mais il met bien en relief la différence entre ces lois et la VIE.

Les mystères du système.

Je me suis laissé entraîner dans le domaine des lois de la nature; il faut encore en dire quelque mots. Il s'agit d'un système indispensable: sans lui, aucune action cohérente ne serait possible. Mais il est fragile. Tout d'abord par sa sophistication; cela me fait

penser à l'électronique, qui résout tous les problèmes comme par miracle, mais qu'un rien peut mettre en panne définitive. Fragile, davantage encore parce qu'il est global. La mondialisation! Ils n'ont rien inventé; la mondialisation est une simple question de fait, tout est lié à tout. La nature est un tout et nous ne connaissons qu'une partie de l'interdépendance entre ses divers éléments; je viens de lire, par exemple, que les migrations des baleines ont probablement une certaine influence sur les grands courants marins. Les revues scientifiques citent régulièrement d'autres découvertes de même type. Notre petite optique tend à ne toucher qu'un aspect des problèmes, soit un écosystème limité qui passionne un groupe de chercheurs, soit un domaine plus large mais vu sous un seul jour, soit surtout en partant de l'intérêt économique, menacé ici, mais susceptible de gros profits là, pendant un certain temps... Mais cette interdépendance de toutes les composantes met le système en danger; il doit tout contrôler et, matériellement, cela n'est pas possible. Il y a des ratés qu'il faut corriger, et rien n'exclut qu'une fois il soit trop tard. La nature elle aussi doit connaître le point de non-retour. Il faut vivre, et supposer que le système va tenir bon longtemps... A l'échelle de la vie humaine, cela est encore à peu près valable. Mais le rythme des changements de tout genre s'accélère et dans les prochains siècles, dans ce qu'il reste de celui-ci, se produiront sans aucun doute des bouleversements énormes, terribles.

Qui décide ?

La cause plus profonde de cette fragilité tient à l'absence d'une instance rectrice dont j'ai déjà parlé: une volonté, au sens fort

et individuel du terme, orientée vers une finalité claire et assumée. Si je croyais au hasard, si je savais ce qu'il y a exactement derrière ces deux syllabes, je dirais probablement que le sort de système de la nature est suspendu au hasard; mais je ne le dis pas ! Même chose pour le destin, que je cerne un peu mieux intellectuellement mais que je refuse, sans hésiter, du point de vue humain et surtout éthique. Je ne peux pas imaginer, ni admettre dans mon échelle de valeurs, que l'avenir de la nature, dont je fais partie, soit strictement programmé. Pour être moi, j'ai besoin de liberté. Une marge modeste de liberté dans un monde qui m'offre sa stabilité, oui; je ne fais ici que le répéter. Mais cette liberté, qui représente en même temps l'obligation et la possibilité de faire de vrais choix, m'est indispensable.

Le pacte.

Marcelle a fait allusion au pacte qu'elle sent entre elle et les loups et, à travers lui, entre les humains et la nature. Elle a affirmé l'importance absolue de ce fait, mais elle n'a pas développé le thème; à moi de m'y risquer. Si je me réfère à l'époque décisive où Lucien se dégageait prudemment de la nature et de ses lois, je dirais que le premier pacte – implicite à n'en pas douter – était surtout de non-agression. Lucien prend l'engagement – implicite toujours – de ne pas violenter la nature aussi longtemps que celle-ci lui procurera les bases de sa survie. Il a compris qu'elle ne peut pas le soustraire à tous les dangers, et que, pour se protéger, il doit mettre en activité cette curieuse pensée qui commence à vibrer en lui. Les choses ont-elles vraiment changé? Ce qu'il y a de nouveau, depuis un certain temps, c'est que le pacte est devenu explicite,

encore que sous des termes assez divers; la protection de l'environnement, les grands thèmes de la pollution, du réchauffement et de quelques autres changements climatiques, l'épuisement des énergies non renouvelables, montrent bien que la question ne peut plus demeurer à l'arrière plan. Face à cela, je crois voir deux attitudes nettement différentes. D'un côté, l'essentiel du problème est du ressort de la technique. C'est vrai, il y a danger, que pouvons-nous et devons-nous faire? Il s'agit donc de développer la production d'énergies renouvelables – sans préciser toujours jusqu'à quand elles le seront – de trouver des transformateurs d'énergie non polluants, ou beaucoup moins nocifs que ceux d'aujourd'hui. Ce qui est important, dans cette première optique, ce sont les chiffres, les statistiques, les modèles, les projections, les calculs, les essais, la recherche de pointe, vers l'infiniment petit – et vers l'infiniment grand, avec moins d'espoirs concrets – la découverte de nouveaux matériaux, conducteurs et autres composantes de la science appliquée. Le pacte, en définitive, conserve à peu près son aspect primitif de non-agression – dans le meilleur des cas. Il s'agit en fait toujours de perfectionner notre connaissance de la nature et notre domination sur elle, sa domestication, sa mise à notre service, mais avec certaines précautions! Nous restons dans la ligne du progrès scientifique et du bien-être de l'homme avec, sur ce dernier point, la variante entre divers schémas: en premier lieu, "nous", un "nous" ambigu, laissé volontairement dans le flou; ensuite, "nous" d'abord – toujours aussi vague en quantité comme en qualité – et les autres par la suite, c'est promis. La seule morale qui gère ce type de projet est encore la référence au marché et à ses lois. Pour toute une partie du

secteur dirigeant, le marché sait ce qui est bon, il est le meilleur régulateur de nos activités.

L'autre côté.

J'avais dit "d'un côté", et je me suis laissé aller dans une critique de ce premier aspect du pacte entre l'homme et la nature, que certains trouveront caricatural. J'espère sincèrement qu'ils ne se trompent pas, que j'ai exagéré certains traits; je n'en persiste pas moins à penser que cette voie, à elle seule, conduit au même désastre, peut-être plus lentement mais tout aussi sûrement. Heureusement qu'il y a un "autre côté", dont l'assise est précisément éthique et réflexive. Il s'agit de repenser notre relation à la nature, et de passer avec elle un pacte honnête, fondé sur des droits égaux de part et d'autre. Cela semble naïf, généreusement utopique; nous ne pouvons pas négocier avec la nature, qui ne parle pas le même langage que nous. Nous pouvons chercher à la comprendre objectivement, au sens fort du terme, en tant qu'elle est notre objet, notre "chose". Je n'insiste pas, ici, sur un point déjà évoqué et examiné, déjà annoncé comme récurrent tout au long de cette réflexion: derrière l'adverbe "objectivement" se cache la faiblesse constitutive de cette position, le fait que toute observation ou compréhension de la nature est par définition subjective, imaginée et réalisée par des hommes, des individus imparfaits aidés des appareils fantastiques qu'eux ont créés à leur image, donc imparfaits aussi. La nature – conçue comme le système des lois de la nature – ne sera jamais partie prenante du pacte que nous

proposons; elle n'a rien de comparable à notre pensée pour entamer un réel dialogue.

Le pacte sacré.

C'est donc nous, les hommes, qui sacralisons ce pacte, qui instaurons un type de relation dans lequel nous octroyons à la nature les droits qu'elle ne peut pas revendiquer, nous nous faisons ses avocats autant que les nôtres, et même un peu plus favorables à sa cause qu'à la nôtre, pour compenser notre irrémédiable égocentrisme (anthropocentrisme), si proche, dans la pratique de la vie, de l'égoïsme. Nous décrétons que le pacte qui nous lie à la nature est sacré et nous en faisons, sinon "la référence" absolue, du moins une des références essentielles, incontournables. Un tel pacte, cela va sans dire, ne nous lie que nous-mêmes, les hommes. La nature, non consultée parce que non consultable, demeure immuable dans ses offres, la solidité de ses lois, leur efficacité, l'équilibre qu'elles établissent. Je ne crois pas que quelqu'un puisse citer, tout au long de l'histoire de l'homme, un cas où la nature aurait modifié ses lois à nos dépens; qu'elle n'ait pas tout prévu au départ, qu'elle n'ait pas disposé, dans tout son arsenal, d'une compensation automatique à notre faiblesse physique, cela ne peut pas lui être imputé. De plus, n'est-ce pas elle qui a rendu possible la pensée, qui l'a suscitée? En effet, rien ne nous empêche de penser que, précisément, ce qui a favorisé la germination de notre pensée, c'est une augmentation de la boîte crânienne; il pourrait y avoir, derrière ces phénomènes mal connus, une loi voulant que la perte de certains avantages soit compensée par le renforcement quantitatif ou qualitatif d'un organe ou d'une faculté. Le développement de

l'ouïe chez les aveugles, par exemple, est un exemple connu et facile à observer; celui des autres sens, odorat, goût et toucher, quoique moins spectaculaire, est aussi attesté par de nombreuses études. Nous sommes à la limite de la simple hypothèse; je préfère rester prudent. Même si le cas de l'homme était prévu dès l'apparition de la vie et des conditions de sa continuité et de son développement, la nature n'aurait pas à en être orgueilleuse; non seulement parce qu'elle ne connaît ni l'orgueil ni la honte, mais simplement parce que c'est ainsi que fonctionnent ses lois, dont le résultat – je continue à ne pas vouloir parler de but au sens strict – est le maintien de la vie. C'est la même démarche qui nous pousse à refuser la formule selon laquelle la nature "se venge" de nos excès, des points sur lesquels nous ne respecterions pas le pacte qui nous lie à elle. Ce serait trop facile de charger sur elle une partie de la responsabilité de nos erreurs: elle fait ce qu'elle peut et doit faire, elle laisse ses lois agir, sans mérite si tout va bien, sans culpabilité en cas contraire. S'il y a un fautif, ce ne peut être que l'homme. C'est pour cela qu'il fallait insister sur cette notion de pacte, bien que le terme soit quelque peu abusif, ensuite de l'asymétrie de nos relations. C'est pour cette raison aussi qu'il faut prendre au sérieux la sacralisation du pacte, qui peut faire penser à une religiosité mal comprise et rebuter les esprits dits forts. Nous retrouverons bientôt cette dimension de notre "être au monde".

Le pacte transgressé.

La rupture du pacte, de la part de l'homme uniquement, n'est plus à dénoncer; c'est un fait établi. Nous avons imposé à la nature notre vision du monde, nous l'avons soumise à notre volonté. Elle

avait peu de moyens de défense, manquant elle-même de véritable volonté; il n'y a donc pas eu d'affrontement direct et spectaculaire. Du temps de Lucien, par exemple, le passage de cueilleur à agriculteur est un cas limite. La sélection opérée à cette époque n'était pas contraire à celle que les lois générales mettaient en œuvre. Elle la complétait, l'accélérait peut-être, ce qui n'est pas une véritable mise en danger; elle ne détruisait rien, elle créait une variété nouvelle. Si je pousse les scrupules à l'extrême, je dois avouer que je ne possède pas la preuve que ces premières manipulations n'aient causé aucun dommage; elles peuvent avoir détruit ou du moins menacé un équilibre entre diverses espèces. Mais n'allons pas chercher des responsabilités minimes, quand celles que nous constatons aujourd'hui offrent une visibilité totale et la certitude de leur nuisance. Notre erreur, à nous les humains, est indéniable. La réaction cohérente est double: ne pas continuer dans cette voie, éviter de nouvelles transgressions du pacte et, d'autre part, corriger dans la mesure du possible les maladresses du passé. Le Conseil des Sages avait accepté de voir les choses sous cet angle; nous avons abouti au constat de toujours, celui de notre impuissance. C'est pourquoi j'ai renoncé – seulement de façon symbolique, bien entendu.

Alors quoi?

Il faut... Il faudrait... Oui, il faudrait repartir de ce "nous" qui unit la nature et l'homme et qui seul peut indiquer une issue à la situation chaotique que nous nous sommes créée. Pour que cela soit possible, il faut... Il faudrait... Oui, il faudrait revoir cet autre "nous", qui prétend englober tous les humains. Il faut donc... Il

faudrait que tous les humains "sentent" que leur avenir, leur vie à venir, se fonde sur le premier "nous", celui de la nature et de l'homme. C'est une sorte de cercle vicieux, tu crois? L'important, tu l'as deviné, c'est ce verbe "sentir", que nous connaissons bien, toi et moi. Nous l'avons rencontré quand Lucien, tiraillé face à une alternative qu'il ne parvenait pas à résoudre, a pourtant dû faire un choix et s'en est remis à cette sensation, quelque part en lui, que j'ai baptisée "sentir", entre guillemets et pouvant être considérée comme un substantif: le "sentir". Nous avons vu alors qu'il fallait le distinguer de l'instinct, qui serait plutôt un sixième sens inclus dans les lois de la nature, desquelles précisément Lucien devait se libérer partiellement, pour devenir homme. Le "sentir", dans l'acception que je viens de rappeler, peut donc passer pour une des caractéristiques de l'homme, à côté de la pensée, du rire et du mensonge! A côté de la pensée, en tout cas, puisqu'il doit intervenir quand cette dernière s'avoue incapable de nous fournir l'information dont nous avons besoin, et plus particulièrement le critère nous permettant d'assurer un choix important. Indépendant donc de la pensée et, je viens de la rappeler, des lois de la nature. Les armes que cette dernière nous a données, en tant qu'animaux, pour résoudre les problèmes de la vie courante, deviennent inefficaces face à des situations comme celle que nous avons décrite plus haut, dues aux maladresses humaines, et tout particulièrement à la rupture du pacte avec la nature.

Le "sentir".

Est-il illusoire de penser que le "sentir" peut encore nous sauver *in extremis*, rétablir le pacte – ce qui semble possible, encore que très problématique – et surtout réparer les dégâts causés par

notre infidélité à ce contrat? Quel est le statut du "sentir", dans la société actuelle? Reconnaissons qu'il n'est pas brillant. Nous – ce "nous les humains" dont toi et moi faisons partie, même si nous en condamnons les erreurs – avons préféré faire confiance à notre raison, établir une sorte de liste de ce qu'il convient de faire et de ce qu'il faut éviter. Elle demeure en bonne partie implicite et sujette à des variations selon le moment et le lieu, et pourtant elle détermine le milieu dans lequel chacun doit se former, constituer son bagage de réactions face aux défis de l'existence. Je veux dire par là, tu l'as deviné, que le "sentir" n'a guère d'occasions de se manifester. Le nouveau venu sur la Planète est pris en charge par cet arsenal d'obligations et d'interdictions, que vont lui transmettre ses parents, ses maîtres, ceux qui savent ce qu'il faut faire, ceux qui donnent l'exemple, froncent les sourcils, félicitent, punissent et récompensent. Et quand le "sentir" veut intervenir, il est vite catalogué comme caprice, fantaisie, erreur de jeunesse, bêtise, manque de maturité, "tu comprendras plus tard". Un des termes à la mode est celui d' "incivilité". Mais que sont les "bonnes conduites", le "savoir vivre" dont cette critique regrette la disparition? Il s'agit souvent d'une civilité artificielle, sectorielle, égoïste en dernière analyse. J'aime pourtant cette idée de civilité, les devoirs – et par toujours les droits – du citoyen; citoyen de la cité, et du monde.

Et moi?

Je ralentis le rythme, parce que je dois commencer par une introspection dont je sens qu'elle va être assez douloureuse. J'ai abondé moi-même dans ce sens, regrettant la disparition de la civilité, chez les jeunes tout spécialement. C'est vrai que je

supporte mal de voir un adolescent se précipiter pour occuper une place assise dans le trolleybus, en bousculant la vieille dame qui s'avance dans cette direction. Je tiens des centaines d'expériences de ce genre à ta disposition et je pense que tu n'en manques pas non plus. Ce n'est pas de cette première réaction que j'ai honte, mais de ma tendance à mettre la faute sur les autres, les parents – que je viens de critiquer en tant que transmetteurs des normes – les instituteurs, les éducateurs et autres responsables de l'ordre public. Je me dis qu'il faudrait leur apprendre, leur faire comprendre... En d'autres termes, j'ai d'abord pensé qu'il fallait ajouter à la panoplie d'interdits et d'obligations quelques éléments de base, qui rendraient la vie plus facile et plus agréable pour tout le monde. En fait, je supprimais les rares occasions que le "sentir" avait encore de fonctionner. Si je tiens à confesser mon erreur, c'est bien parce qu'elle est inhérente à toute notre façon de vivre. Le "nous", ici, n'est plus universel, ou alors il l'est sans que je le sache. Je veux dire que je parle de la société que je connais le mieux, occidentale, européenne, civilisée, démocratique, issue du mariage entre la sagesse gréco-romaine et la tradition judéo-chrétienne. Si d'autres collectivités font mieux que ce "nous", je suis le premier à m'en réjouir et à compter sur elles pour nous offrir quelques recettes. Je laisse pour plus tard la question, déjà posée et encore loin d'être résolue, des rapports entre l'individu et la communauté, et qui est sous-jacent à ce dont nous parlons. Je me demande donc comment il faudrait procéder pour que chacun soit mis, pendant toute la période de sa formation – formation de base, précisons, puisque nous avons toujours encore à nous améliorer – dans une situation favorisant l'activité du "sentir". Les psychologues et autres

pédagogues proposent, je crois, une solution, peut-être "la" solution: laisser agir la liberté, la spontanéité, l'imagination, mais dans un cadre qui empêche ces attitudes d'évacuer tout le reste, l'amour – donc le respect – d'autrui, par exemple, la générosité, la prise en compte de l'autre. Les spécialistes en la question ne se contentent pas de belles théories, ils démontrent par la pratique que cela est encore possible, en tout cas partout où et quand les conditions ne sont pas trop défavorables. La grande menace vient, je crois, de ceux pour qui cette jeunesse est d'abord une clientèle dont il s'agit de tirer tout le profit possible. Cette question, elle aussi, est comme sous-jacente à notre démarche ponctuelle. Je conclurais – provisoirement, je suppose – que dans l'optique de l'encadrement des jeunes, de chaque jeune pris comme un individu unique et irremplaçable, il y a des solutions possibles, des possibilités de redonner à cette faculté spécifiquement humaine baptisée le "sentir" toute son importance et sa vitalité.

De nouveau "nous les humains"

Seulement, voilà... De ces individus irremplaçables et uniques, tous égaux et tous différents, il y en a sept milliards. Et ce que j'appelais des conditions "pas trop défavorables" demeure probablement un privilège de quelques collectivités. Je me suis retenu au dernier moment de parler des pays dits développés. Rien ne prouve que des sociétés "en voie de développement" présentent des structures plus favorables – ou moins... – que les nôtres. Il est même probable que certaines communautés dites primitives se prêtent beaucoup mieux que la nôtre au renforcement du "sentir". Cela me permet de rappeler un fait qui m'a beaucoup impressionné.

Un anthropologue définissait l'abondance à partir du nombre d'heures qu'une société doit consacrer aux besoins fondamentaux, nourriture et logement avant tout. Il classait certaines tribus perdues dans la forêt amazonienne parmi les vraies "sociétés d'abondance"; je crois volontiers qu'elles parviennent à des résultats plus réjouissants que les nôtres. Reste évidemment à savoir ce qu'elles font de leur temps libre... Malheureusement, personne ne les consulte sur les mesures à prendre pour nous tirer du mauvais pas, peut-être de l'avant-dernier pas avant la chute dans le précipice. Et l'autre malheur, c'est que notre façon de vivre empiète de plus en plus sur les zones encore protégées et que bientôt ces derniers représentants de la société d'abondance apprendront ce qu'il faut faire et ce qui est interdit, et cesseront de s'en remettre à leur "sentir". Autre malheur, dont il faut bien parler, c'est que la chute en question n'épargnera probablement personne: les moyens de destruction à notre disposition sont tels que tous les désespoirs sont compréhensibles. La médecine a mis longtemps à cibler, avec toute la précision voulue, les chimiothérapies et les radiothérapies, qui jusque-là faisaient des dégâts "annexes" dans un vaste secteur. Un massacre parmi les vrais responsables du désastre – je veux dire, nous tous les prétendus civilisés – pourra-t-il épargner les quelques innocents des sociétés d'abondance et de temps libre ?

Tous les "nous".

Les sept milliards d'individus dont nous faisons partie, toi et moi, se répartissent dans tout un système de "nous". Cela semble indiquer dans quelle direction chercher une façon de favoriser le renouveau du "sentir" à grande échelle: chaque "nous" à échelle

humaine peut contribuer à cette grande révolution. Oui... Mais jusqu'à combien d'individus pouvons-nous parler d'échelle humaine? Des Etats de plus d'un milliard d'habitants? Des espaces urbains, ou périurbains, dans lesquels les dizaines de millions s'ajoutent les unes aux autres? Je me rends compte que je suis de nouveau en train de rêver. Mon "sentir" m'a abandonné, j'ai voulu réfléchir, chercher une solution "raisonnable", et je n'aboutis qu'à une somme d'utopies entremêlées les unes dans les autres. Et si je pars de "ce qui est", du monde d'aujourd'hui avec ses mégapoles toujours plus nombreuses, je ne peux m'empêcher de pressentir le désastre, de "sentir" que le chemin est sans issue et l'explosion – ou l'implosion – finale inévitable.

Les Etats.

Tu me suggères de regarder de plus près la répartition des humains à un niveau intermédiaire entre l'individu et la totalité et particulièrement visible, celui des Etats; tu reconnais que ceux qui s'approchent du milliard d'habitants posent problème, mais ce ne serait pas une raison suffisante pour renoncer. J'accepte de faire une tentative et je consulte mon courrier. Le journal d'aujourd'hui – mardi 9 janvier 2007 – m'apprend que Arnaud Montebourg, porte-parole de Ségolène Royal – que j'aime bien – affirme que "la Suisse ne comprend que le rapport de force". Pour un Suisse, c'est évidemment difficile à entendre, mais je résiste à tout nationalisme. Ce monsieur ajoute que "les Suisses ont réagi en adressant les noms d'oiseau (sic, selon le journal consulté)". Il a raison et il a tort. Il a raison sur le contenu de son message, mais il pêche par omission: tous les Etats, et cela ne date pas d'aujourd'hui,

comprennent uniquement – presque uniquement, soyons généreux – le rapport de force. Il a raison de reprocher aux Suisses leur réaction à fleur de peau, mais il a le tort d'avoir entamé le dialogue sur un ton qui n'appelait pas à l'échange serein de points de vue différents, aussi égoïstes les uns que les autres, aussi éloignés de la morale: de simples questions d'argent. Si les pays et leurs dirigeants en sont là, s'ils ne trouvent pas le courage et la force d'agir en hommes dignes de ce nom, où allons-nous? La Suisse – mon pays, que j'aime – petit Etat comptant à peu près la millième partie des habitants de la Terre, s'entête à poser sur le plan strictement juridique un problème complexe, et qui dépasse de loin mes compétences. En quelques mots, maladroits, j'essaie de dire de quoi il s'agit. Face au reste du monde, la Suisse apparaît comme un des nombreux paradis fiscaux de la Planète, ce qui pousse des personnes riches, très riches, et des responsables de sociétés très puissantes, à venir s'installer chez nous ou à déposer dans nos banques des sommes colossales, protégées d'ailleurs par le fameux "secret bancaire" dont je ne dirai rien par manque de connaissances suffisantes dans le domaine. Les Suisses, dans leur grande majorité, savent que leur niveau de vie, fort élevé, se doit en partie à ce phénomène et redoutent tout changement; ils ne veulent pas entendre parler d'une mise en question du secret bancaire, entre autres. A l'intérieur de la Confédération Helvétique – c'est le nom officiel du pays, qui explique nos plaques minéralogiques CH – se produit un phénomène assez semblable. Certains cantons offrent des conditions fiscales avantageuses aux grandes fortunes pour les attirer et bénéficier de leurs impôts et, dans certains cas, d'une certaine activité économique supplémentaire; je précise en passant

que ces conditions fiscales avantageuses au niveau national semblent aller contre toute solidarité collective. Une initiative a été lancée pour interdire aux cantons ces pratiques, au-delà du moins de certaines limites techniques jugées raisonnables, et elle va certainement aboutir. Je crois même que je vais la signer, pour qu'elle puisse passer en votation fédérale. Nous Suisses avons donc, globalement, deux morales, en contradiction l'une avec l'autre: nous défendons notre liberté de pratiquer une politique fiscale qui nuit manifestement aux autres pays, mais nous interdisons à certains cantons de procéder de la même façon. L'égoïsme bien senti l'emporte sur l'éthique, à tous les échelons, sous toutes les latitudes et longitudes, dans toutes les circonstances – dites particulières pour justifier les incohérences. L'Etat est à la fois trop proche de l'individu, par égoïsme, et trop éloigné de lui, par ses dimensions. Il n'en demeure pas moins une des structures actuelles de l'humanité; à prendre donc en compte, impérativement.

Individu et système.

Nous retrouvons un cercle – que certains appellent vicieux – récurrent de toute façon: rendre meilleur l'individu pour améliorer le système, et rendre meilleur le système pour améliorer l'individu. Pas si vicieux que cela, je dirais; ceux qui le qualifient ainsi le font pour ne rien tenter, pour maintenir un *statu quo* qui leur convient, à brève échéance du moins (la problématique de la brève échéance opposée au long terme a déjà été annoncée et ne manquera pas de revenir). Rien ne nous empêche d'imaginer une sorte de dialectique positive entre les deux approches et de commencer, chacun de nous, par la double approche: lutter dans le microcosme qui dépend

de nous et parallèlement encourager tous les mouvements qui visent à une amélioration globale. Les phrases apparemment cohérentes doivent être prises avec précautions; elles ont souvent pour but de masquer les vrais problèmes.

La globalité, incontournable.

Cette dernière formule – amélioration globale – me pousse à reprendre le thème de la globalité. Plus précisément, je tiens à dénoncer la façon dont certains ont voulu monopoliser la mondialisation à leur profit et faire ainsi de la Planète un terrain unifié, sans barrières face à leurs appétits de puissance et d'enrichissement. La mondialisation n'est pas un projet, mais une donnée. Le monde est un ensemble dont toutes les parties sont interdépendantes. J'ai eu de la peine à admettre que le battement d'aile d'un papillon, sur les rives du Nil, puisse provoquer un tremblement de terre sur la côte pacifique de l'Amérique du Nord. Pourtant, je sais que c'est "vrai". Des scientifiques de haut niveau en ont fourni la preuve et j'ai eu le privilège d'être en contact direct avec des chercheurs de pointe, de réputation internationale, qui me l'ont confirmé. Je ne crois pas, je sais que cela est vrai; je précise toutefois que je le sais sous cet angle-là, en tant que vérité scientifique, et en sachant parfaitement que la vérité a plusieurs facettes, ce que quelques scientifiques semblent encore ignorer, ou veulent ignorer... Mais la question n'est pas là. Ce qui me semble essentiel, c'est qu'aucun problème ne peut être résolu en dehors de sa relation au reste du monde, de notre monde sublunaire. Je n'ai pas besoin de savoir à combien d'années-lumière de nous se situe la galaxie CFW231 pour choisir une paire de souliers. Mais je dois

me dire que toute action que j'entreprends, tout choix que je fais, peut avoir des conséquences lointaines sur le vécu d'un autre humain. Les souliers en question peuvent contribuer à maintenir en esclavage une main d'œuvre misérable, ou à donner une chance de survie à un ouvrier déceimment payé, avec toutes les situations intermédiaires imaginables et mon impossibilité de vraiment savoir ce que je dois faire. Mais je peux, et je dois comprendre que, de tous les actes que j'accomplis, bien peu sont totalement neutres, ou innocents. Dans ma situation, j'essaie de me renseigner le mieux possible et, pour le reste, je m'efforce d'entendre les messages du mon "sentir". Ce n'est pas une petite affaire, pour quelqu'un que sa profession a incité à réfléchir, à expliquer aussi clairement que possible, à proposer même des techniques d'analyse, rigoureuses jusqu'à un certain point. Avant de passer à la phase suivante, il m'est agréable de rappeler que, dans la pièce de théâtre que je consacre à Galilée, je prends le parti de sa femme, qui lui dit que la Terre est "toute plate, mais avec ses montagnes, ses vallées, ses rivières. Notre Terre, quoi, la vérité de notre monde, de notre vie de tous les jours. La vérité, non ?" Et Galilée finit par "sentir" qu'elle a raison, que la Terre, plate, est au centre du monde et que le soleil tourne autour d'elle, chaque jour, comme lui vient de le signer dans son acte d'abjuration de ses théories scientifiques. *Eppur...*

L'homme et l'Univers.

C'est donc au niveau universel et, parallèlement, au niveau individuel que se joue la dernière carte de la partie engagée. Pas évident? J'essaie de préciser. Avant cela, je tiens à m'excuser de recourir de temps en temps au mot "niveau", dont je reconnais qu'il

est utilisé à tort et à travers dans les essais de vulgarisation. Il est cependant des cas où il correspond à ce que je lui demande de signifier. Ici, il s'agit des différents degrés qui séparent, précisément, l'individuel du collectif. Pour l'outil d'analyse que je propose, il s'agirait des "nous" échelonnés entre le moins étendu – peut-être celui que j'ai évoqué une fois, en passant, et qui pose la question de l'unité de divers aspects d'une seule personne, par exemple son corps et son esprit – au plus étendu, embrassant l'Univers tout entier ou, plus modestement, "les hommes et le monde" ou "l'homme et la nature". Quant à la "dernière carte de la partie engagée", elle fait allusion aux deux dangers qui, de mon point de vue, mettent en question la survie de l'humanité et "donc" de la vie sur la Terre; mais il reste une chance de nous sauver, un dernier atout. Avant de pénétrer plus avant dans ce double problème, je rappelle à un lecteur éventuel, et de plus quelque peu distrait, une de mes affirmations les plus provocatrices par rapport au "sens commun": rien n' "est" s'il n'y a pas au moins un être pour le penser, l'assumer comme objet de sa pensée – de sa connaissance, de ses sentiments, de ses jugements, de ses émotions, de son "sentir". J'espère que je n'ai plus besoin de justifier ces derniers guillemets.

Rappel des grandes lignes.

Les deux dangers que je viens de mentionner sont – je le répète parce que je viens de relire tout ce qui précède et que j'ai la sensation de prendre un nouveau départ – l'échec du pacte qui nous lie à la nature et l'oubli de la globalité que nous formons, nous tous les humains; ils concernent l'homme en tant qu'individu et en

tant qu'humanité entière. Ces deux menaces présentent un point commun en rapport étroit avec l'outil de travail rappelé plus haut et qui sert de titre à ce texte: le "nous". Le "nous" formé de l'homme et de la nature est asymétrique, nous l'avons vu, parce que, jusqu'à nouvel avis, la nature ne dispose pas de "quelque chose" qui pourrait jouer pour elle ou en elle le rôle dévolu chez l'homme à la pensée. Le "nouvel avis" qui vient de m'échapper signale que je sais parfaitement que je devrai revenir longuement sur cette question. Il me faut, dans un premier temps, traiter séparément les deux dangers autour desquels nous sommes en train de tourner, avec l'espoir de dessiner une spirale qui nous amènera jusqu'à leur centre; la suite dira jusqu'à quel point ils sont liés. Dans les pages qui précèdent, c'est la "mondialisation" qui m'a semblé se situer au coeur du conflit à résoudre. Je me suis bien gardé de mettre en doute le phénomène en soi; j'aurais pu remplacer le mot par un autre – ce que font les "alter-mondialistes" – ou évoquer même un "tiers-mondialisme"; j'ai préféré maintenir le terme et le mettre entre guillemets. Le mot est attesté depuis 1953, dans le sens de "le fait de devenir mondial, de se répandre dans le monde entier". L'exemple que donne le *Petit Robert* est bien significatif: "La mondialisation d'un conflit". Le même article continue en donnant une acception introduite par le raccourci SPÉCIALT [spécialement]: "Caractère mondial d'un phénomène économique, financier". Pour tâcher de clarifier la question, j'ai mis face à face plusieurs visions de cette quête du global, ce qui nous permettra de voir les choses sous plusieurs angles.

La vision des sciences.

Je pense tout d'abord à la vision de la science que j'appelle dure – mais que je veux bien nommer pure, par politesse et pour ne pas être dur moi-même. Cette conception défend en fait la globalité elle-même, plus que son extension progressive. Elle s'illustre – tu t'en souviens, je suppose, puisqu'elle vient d'apparaître ci-dessus – à travers le fatal battement d'aile d'un papillon égyptien et ses tragiques répercussions. Elle s'appuie sur des hypothèses vérifiables et vérifiées, sur des calculs exempts de toute ambiguïté, sur des observations d'une précision inouïe et maintes fois répétées, avec toutes les précautions méthodologiques nécessaires. Ce prodigieux appareil technique permet aux hommes de science d'affirmer que, en effet, l'Univers est un ensemble dans lequel tout se tient, en perpétuelle évolution, bien sûr, mais selon des constantes (ils préfèrent ce terme à ceux que le vulgaire trouve mieux à sa portée, "lois" ou "normes") qui permettent d'expliquer, de prévoir, de décrire avec exactitude. L'interdépendance de tous les éléments qui composent cette inconcevable totalité est présente dans les recherches comme dans leurs résultats, elle a valeur de vérité. De ce point de vue, que je considère comme une des facettes de la vérité, il n'y a pas de doute: non seulement la Terre et ses habitants, mais l'Univers entier est un ensemble dont les parties sont toutes liées entre elles. L'homme y apparaît sous deux aspects diamétralement opposés, ce qui, curieusement, n'entraîne aucune contradiction. Par rapport à l'immensité de l'Univers, il est quantité négligeable; cela permet d'ailleurs, à ceux qui le désirent, d'en déduire que nous ne sommes "rien". Mais la même vision globalisante nous attribue automatiquement les mêmes pouvoirs que

ceux du papillon égyptien, voire avec une probabilité d'action supérieure à ces derniers, en raison de notre masse. "Scientifiquement", il se pourrait qu'un terrien éternuant dans son lit modifie la trajectoire des galaxies.

La vision de l'économie.

D'une tout autre nature est la mondialisation sans guillemets, qui monopolise cette notion, en la considérant, depuis quelques décennies, comme définitivement acquise. Etant donné que tout se passe à l'échelle du grand tout – la Terre et ses habitants, pour le moment, mais par la suite toujours un peu plus loin au-delà – rien ne doit empêcher l'activité libre de l'homme, dans ce vaste territoire qui lui appartient. Derrière cette formule apparemment humaniste se cache évidemment le pouvoir de l'économie et de la finance, et cette activité sans entraves de l'homme consiste à soumettre tous les humains – et peu à peu tout le reste de l'Univers – aux lois du marché, au nom de l'égalité que chacun revendique. Dans les faits, les uns utilisent ces lois pour augmenter leur pouvoir et leurs possessions aux dépens des autres. Ce qui est le plus gênant, ce n'est pas ce processus en lui-même, révoltant certes mais en voie de banalisation; c'est surtout la façon dont il est déguisé en recherche du bien commun: "tous les humains finiront par bénéficier des bienfaits de ce nouvel ordre mondial". Même modeste, un bénéfice ainsi mondialisé exigerait l'abandon des principes à la base du système: productivité, progression, développement. Il importe d'opposer à ces deux premières interprétations de la globalité, qui manquent manifestement de toute dimension éthique – l'une

amorable et l'autre immorable – deux autres, qui cherchent à donner plus de place à l'homme.

La vision de tous les humains (?).

La troisième vision du même phénomène – tu me demanderas, avec raison, si c'est réellement le même et je ne puis que te demander de patienter un peu – s'appuie sur des bases infiniment plus modestes et, d'un certain point de vue, terriblement fragiles: toi, nous, l'homme, les hommes. Nous ne pouvons rien prouver, il faut bien le reconnaître. Nous affirmons pourtant, exactement comme eux, que tout se tient; parce que nous le croyons, nous le voulons et nous le "sentons". Nous sommes tous solidaires, nous les sept milliards d'humains – excepté, en un certain sens, quelques milliers de Grands Décideurs – qui peuplons la Terre, et cette dernière avec nous. C'est évidemment un programme plus qu'un constat, mais basé sur une conception humaniste profonde, sincère, vivante. C'est une vue de l'esprit – nous retrouverons plus loin cette formule, ambiguë au premier abord – un engagement, une conviction. Elle est surtout le dernier atout qui reste entre nos mains et il s'agit de l'abattre à bon escient. La partie n'est pas jouée. Tu sais combien je désire qu'elle tourne à l'avantage de l'homme, mais aussi comme j'ai de la peine à trouver des arguments me permettant de penser qu'une victoire de l'humain est probable, qu'elle pourra s'imposer parce qu'elle doit triompher. Malgré toutes les expériences qui la démentent, je reste fidèle à cette devise, que je mets à la deuxième personne pour me faire la leçon à moi-même: "tu peux parce que tu dois et tu dois parce que tu peux". Elle ne se suffit pas à elle-même, bien sûr; elle sous-

entend, tu l'as compris, une dimension éthique. La difficulté de départ est de savoir ce qui est bien et, sur cette base, la devise devient universelle, mondiale, mondialisée.

La puissance de la pensée.

Un tel optimisme humaniste s'explique et se justifie par notre étonnement et notre émotion face à l'homme, à l'existence de l'homme. Tu dois reconnaître que je n'ai pas abusé des citations, et que je ne vais pas chercher les miennes trop loin. L'émotion dont je parle ici doit ressembler à celle qui a suscité la fameuse formule de Pascal quand, après avoir avoué la fragilité et la petitesse de l'homme, il se rachète en disant que, si l'homme partage cette faiblesse avec le roseau, il est, lui, un roseau "pensant". La totalité homogène de l'humain, associée ci-dessus à la croyance, à la volonté et au "sentir", est une sorte de revendication de l'importance exceptionnelle de la pensée, voire de sa primauté. Or il se trouve que dans le prodigieux appareil mis en marche par les scientifiques pour démontrer la cohérence de l'univers, la pensée de l'homme est présente, partout et toujours; c'est elle qui observe, calcule, déduit, démontre. C'est elle aussi qui invente et réalise tous les appareils qui repoussent plus loin les limites de notre perception, et les systèmes d'analyse qui repoussent les limites de notre compréhension. L'homme qu'une certaine science un peu naïve croyait avoir laissé en marge de ses recherches en a toujours été le sujet actif. Telle me semble se présenter la quatrième vision de la mondialisation.

La pensée raisonnante.

Pour justifier l'admiration un peu narcissique de ce dernier paragraphe, nous alléguons volontiers les multiples possibilités du cerveau: transformer les ondes perçues en formes, sons, couleurs, saveurs, parfums, puis en objets, examiner, comparer, organiser, chercher les causes des effets et les effets des causes, sonder les abîmes, résoudre les énigmes, structurer les deux "pourquoi" (dans quel but et pour quelle raison) et le "comment", réfléchir, se retourner sur soi pour se contrôler, prendre conscience; bref, tout ce que peut faire un ordinateur, et passablement de finesses dont ce dernier est incapable. Que notre pensée, gratuitement offerte par la nature, soit capable de tout cela, voilà qui suffit largement à justifier la catégorie hors-concours que l'homme et sa pensée constituent. Pour que l'homogénéité évoquée ci-dessus soit parfaite, il faut – il faudrait – laisser de côté la différence, par exemple entre Pascal, qui sait de quoi il parle, et le semi esclave moderne qui ne peut pas se préoccuper d'autre chose que de la façon dont aujourd'hui il va se nourrir, lui et sa famille; ils n'ont pas tous les deux la même capacité de penser le monde en tant que tout cohérent. Mais ce n'est ni le moment ni le lieu de nous lancer, une nouvelle fois, dans cette périlleuse aventure, qui d'ailleurs s'imposera à nous tôt ou tard.

La pensée active.

Il convient d'abord de signaler que la pensée n'est pas seulement ce merveilleux outil à raisonner, au sens large du terme. La pensée est aussi étroitement liée à l'activité concrète. Cela nous est apparu quand nous avons suivi quelque temps notre mascotte Lucien dans les premières étapes de la Grande Marche. Il n'a

aucune notion d'algèbre, il est incapable de comprendre le syllogisme le plus élémentaire, mais il doit résoudre des problèmes tout aussi ardu, nuancés, complexes que ceux que nous rencontrons aujourd'hui. Surtout, il est seul face à eux, sans pouvoir s'appuyer sur plusieurs millénaires de réflexion. Pourtant, les faits sont là, sa pensée est parvenue à compenser les faiblesses de son semblable végétal, le fragile roseau – qui "plie mais ne rompt point", ajoute en souriant La Fontaine. Depuis ces temps prodigieux, aurore de l'humanité, la pensée a toujours été en relation avec les réalités matérielles, avec les exigences de la vie quotidienne. Elle est ce qui nous permet de vivre, nous, les humains si vulnérables, et elle peut être ce qui nous aide à vivre bien, dans le bien et pour le bien.

La pensée globale.

Il peut être utile de rappeler que la pensée fonctionne de deux façons complémentaires. Elle est tout d'abord... Les mots me semblent plus maladroits que jamais, quand il s'agit de faire allusion à ce qui ne peut être que "senti". Je me lance, certain de ne pas atteindre le centre de la cible : la pensée est tout d'abord un principe dynamique, une force qui cherche et qui, parallèlement, sait mettre cette activité en veilleuse pour laisser parvenir jusqu'à elle des messages venus elle ne sait d'où, qu'il faut enregistrer, décoder très délicatement, sans les orienter, les laissant dire ce qu'ils veulent dire et non leur faisant dire ce qui nous arrange. Cela, ce serait une façon maladroite – mais la seule que je puisse proposer – de désigner la première fonction de la pensée, à la fois aussi libre que possible et totalement respectueuse de l'autonomie de ses objets, de leur besoin d'être ce qu'ils sont.

Pensée et technique.

L'autre fonction est plutôt technique. La pensée ne peut pas reprendre chaque problème à zéro, comme quand elle était balbutiante. Si tu préfères, elle se rend compte qu'elle perdrait beaucoup de temps et d'énergie si elle n'était que le "principe dynamique" que je viens d'évoquer. Elle se met donc à se fabriquer des sortes d'outils à penser, des schémas qui structurent les événements, qui organisent les phénomènes et les rendent plus compréhensibles. Je te donne un exemple. Je viens d'évoquer les deux sens de notre interrogatif "pourquoi": "dans quel but", et "pour quelle raison". Cela permet à la pensée d'emmagasiner dans son arsenal un petit raisonnement qui pourra s'appliquer, en trois phases successives – pourquoi, but, raison – à quantité de données qui arrivent à sa connaissance, à sa perception au sens large. Premièrement, il y a "cela", et je dois en chercher m'en étonner, le sentir comme énigmatique et vouloir résoudre l'énigme (c'est le "pourquoi"). Deuxièmement, ce pourquoi renvoie à une volonté qui cherche à atteindre un objectif (c'est maintenant, le "but"). Troisièmement, ce même pourquoi suppose une cause, parce que tout ce qui se produit est l'effet d'une cause et toute cause produit un effet (et c'est, enfin, la "raison"). Le bon sens un peu naïf et terre-à-terre aime dire que le sage est celui qui ne s'étonne de rien – et qui parfois s'en vante: "Ah ! moi, plus rien ne m'étonne !" La pensée est plus subtile et elle accepte la formule opposée – j'ai un vague souvenir selon lequel c'est André Gide qui en assumerait la paternité: "Le sage est celui qui s'étonne de tout" (c'est à nouveau le "pourquoi"). Cette attitude oblige à réagir, à dépasser l'étonnement,

à l'utiliser comme ressort de l'action (le "but", à nouveau). La troisième dimension est plus technique, c'est la loi – naturelle – le schéma de la relation de cause à effet. Ces schémas dont la pensée se dote sont d'un côté une aide précieuse, comme je viens de le dire, en tant qu'économie de moyens, et d'un autre côté un piège à cause de leur rigidité et de leur tendance à l'impérialisme, comme si tout devait se plier à eux. La pensée devra donc "sentir" si le schéma qui s'offre, dans une circonstance donnée, est bon ou nuisible, s'il faut en chercher un autre ou laisser simplement agir le "principe dynamique" décrit plus haut. Rien n'est simple ; je n'ai pas besoin de te le dire, n'est-ce pas ?

Evolution de la pensée.

Je dirais que la pensée a subi quelque chose comme une double évolution. D'une part, elle a joué ce rôle fondamental de préservation de la vie humaine. D'autre part, elle s'est autorisée à chercher pour chercher, à se libérer de ce qui est immédiatement utilitaire, puis même de tout rapport avec l'utile. Elle a ainsi créé, au cours des siècles, l'énorme savoir, théorique et technique, des diverses sciences. Je ne peux pas m'empêcher d'admirer ce dont elle est capable, aujourd'hui, dans cette dernière orientation. Il lui reste à concilier Einstein et Planck, paraît-il, mais les résultats qu'elle obtient, dans l'analyse de l'infiniment petit comme de l'infiniment grand, sans oublier l'infiniment compliqué des phénomènes de la vie, sont tout simplement stupéfiants – terme qui rappelle que la stupeur se teinte souvent d'un sentiment de peur, même sans qu'il y ait étymologie commune. Ce qui peut par contre nous inquiéter sérieusement, c'est la disproportion entre ce

splendide bilan et la modestie de l'avance réalisée par la pensée dans la solution des problèmes concrets et immédiats, à l'échelle de l'individu, du couple, de la famille, du quartier, de la ville, du pays, de la Terre. Au risque de me répéter – inutilement d'ailleurs, parce que tout le monde est d'accord là-dessus – je ne résiste pas au besoin de signaler que, dans le tableau glorieux que je viens de dresser des progrès techniques, l'individu apparaît presque uniquement comme énergie bon marché, renouvelable pour un temps assez long, et surtout en tant qu'acheteur potentiel; son pouvoir d'achat intéresse davantage que ses petits ennuis. Je n'insiste donc pas.

La place de l'homme.

Je tiens, au contraire, à reconnaître que la trajectoire de notre civilisation occidentale – je renonce à préciser chaque fois dans quel sens il faut prendre les formules de ce genre – connaît des retours vers les besoins du vécu immédiat, de chacun et de tous. Tu m'excuseras, je crois que je suis dans un jour de citations: je ne peux pas ne pas penser, sous cet angle, à l'un de mes principaux maîtres à penser. J'ai en effet consacré ma thèse de doctorat à José Ortega y Gasset (1883-1955), connu entre autres par deux formules lapidaires, "Je suis moi et ma circonstance" et "Le marteau est l'abstraction de tous les coups de marteau". Cette dernière phrase m'a poussé à prendre un marteau comme thème dans mes premières tentatives de définir le "réel"; tu t'en souviens peut-être. Je n'ai pas fait appel à Ortega à ce moment, et je suis heureux de le rencontrer maintenant; il illustre un des retours à l'homme concret et en situation, face à ses problèmes existentiels,

que l'histoire de notre pensée nous offre de temps en temps. Les progrès techniques améliorent l'efficacité du marteau – et en même temps le rendent de moins en moins utile, en comparaison avec les machines-outils mille fois plus performantes – mais ce qui donne un sens à ce dernier, ce ne sont pas ses qualités techniques, mais c'est l'usage que nous faisons de lui. Avec un marteau et quelques clous, tu peux réparer l'armoire de ta vieille voisine ou la porte de sa cabane. Avec un marteau et des gros clous, des hommes en ont crucifié d'autres. La pensée ne doit pas se contenter d'améliorer les outils et leurs substituts modernes; elle peut et doit se pencher sur la globalité du vécu, qui va de la découverte du fer et des techniques de la métallurgie aux terribles collisions de deux trains qui se percutent à plus de trois cents kilomètres à l'heure. C'est dans cette orientation que j'ai projeté la mondialisation sur le fond des trois verbes croire, vouloir et "sentir". La mondialisation est un fait, une donnée, avant même d'être un processus de conquête du monde entier. Le premier coup de marteau d'un homme de l'âge du fer a quelque chose à voir avec la dernière fusée chargée de mort qu'un homme – l'avant dernier peut-être – enverra contre son dernier ennemi. Cela, à la façon d'un message, dont je te parlais dans les premières pages de notre trajectoire commune. Dans ma vision désabusée, message chargé de mort et qui croisera dans l'espace la réponse de son destinataire. C'est par la pensée – mal gérée – que l'homme a passé, en un million d'années environ, de premier objet utile à la dernière arme, dernière et définitive. La pensée, si nous l'aidons à se ressaisir, peut encore éviter cela. Nous le croyons, nous le voulons, nous le "sentons".

Une information (parenthèse).

J'aime bien faire alterner des moments de rédaction avec d'autres plus réceptifs, lecture de récits, de poèmes, d'essais, écoute de la radio ou vision d'émissions choisies à la télévision. Je me souviens d'un article (www.lecourrier.ch, 15 janvier 2007) intitulé "Dieu, guéris-nous de la misère", et qui montrait comment ce qui passe encore aujourd'hui pour le fondement et la référence suprême de notre civilisation dite "occidentale", le Dieu de la tradition judéo-chrétienne, peut être manipulé, utilisé à des fins strictement commerciales et devenir nuisible. Je n'en citerai qu'un court passage, qui met en relief le danger de déresponsabilisation que la religion mal comprise peut entraîner: *Dieu va te donner l'argent. C'est lui qui va te redonner les 100 ou les 50 soles que tu gardes dans ta poche, et que tu vas partager. Pour te les rendre au centuple.* J'admets que cette version des faits est subjective (par définition), mais je lui suppose une part de vérité. Je vais faire quelques commentaires à ces inquiétantes informations.

Dieu (encore dans la parenthèse).

Ma première remarque reprend ce que je dis plus haut du marteau et de son usage. Nous découvrons maintenant qu'on peut en dire autant de "Dieu". Je mets des guillemets à ce nom sacré, pour bien faire voir que je ne me réfère pas tant au signifié – que je ne connais pas – qu'au signifiant. Si Dieu, sans guillemets, existe et connaît mon texte, il appréciera la nuance. Que "Dieu" puisse, entre autres, servir à gagner de l'argent, c'est malheureusement une vérité de La Palisse. C'est triste, mais inévitable dans le monde actuel. C'est malhonnête même, et tant de la part des agnostiques

farouches que des croyants sincères, qui n'échappent pas tous à cette tentation. C'est mensonger et cela devrait être juridiquement condamnable. Mais là n'est pas le problème. Le plus grave, en effet, c'est que ces humbles, victimes du système dominant – de la mondialisation pervertie et asservie à des intérêts égoïstes – sont mis ainsi dans l'impossibilité d'user de leur pensée pour améliorer leur sort et, par là même, celui des autres. S'ils s'en remettent à "Dieu", ils renoncent à leur responsabilité. Face à l'injustice flagrante à laquelle le système des oligarchies économiques les soumet, ils n'ont qu'un choix restreint. Comme plus haut, dans un cas différent, je réduis leur nombre à deux: la fuite ou la lutte contre le secteur dominant. Dans le cas présenté par le reportage, la fuite n'est guère possible: il n'y a pas d'endroit pour ces déshérités, ils ne peuvent fuir que vers le même ou le pire. La lutte, par contre, fait partie des issues possibles du drame collectif. J'avoue ne pas trop compter sur cette possibilité; d'ailleurs, si elle prenait la forme de la Grande Révolution dont tous nous rêvons ou avons rêvé, j' imagine à quel carnage final, holocauste universel, elle donnerait lieu. Quoi qu'il en soit, seule la pensée, sous les modes déjà rencontrés de croire, vouloir et "sentir", peut contribuer à la découverte d'une solution, du miracle, humain bien entendu, de l'homme réconcilié avec lui-même, dans le grand "nous" universel.

Danger de la foi.

Je n'aime pas porter l'étiquette "agnostique"; elle correspond cependant mieux que toute autre à ma position face aux Eglises. Je me l'attribue donc, provisoirement, *ad hoc*, avant de dévoiler le complément inévitable à ce que je viens de dire. Le -a- privatif du

terme exclut, dans mon cas, la dernière phrase de la définition que donne le *Petit Robert* de la "gnose": *Savoir qui se donne comme le Savoir par excellence*. Ne cherchant pas à imposer ma vérité ni mon savoir, je refuse tout impérialisme ou monopole dans ce domaine. De ce point de vue, donc, s'en remettre à Dieu, sans guillemets, me semble tout aussi dangereux que ce qui est dénoncé dans le reportage. La grande différence, c'est que cela n'est pas malhonnête, comme dans le cas précédent. C'est au contraire très cohérent, selon le degré auquel chacun se situe face aux textes sacrés. Il y a sans aucun doute une forme de foi religieuse – chrétienne entre autres, mais je refuse d'aller plus loin dans la direction des religions comparées – pour laquelle il est bon et juste de s'en remettre à Dieu de tout l'avenir, individuel et collectif. De mon point de vue agnostique – d'ailleurs assez proche de certaines lectures du Livre au deuxième ou au troisième degré – cette confiance totale et émouvante en Dieu est dangereuse, tout comme celle des cas manifestement abusifs. Et même particulièrement dangereuse aujourd'hui, vu l'exacerbation – réciproque – de tous les intégrismes. En effet, plus la foi en Dieu – qu'il s'appelle Allah, Jéhovah ou autrement – est refermée sur elle-même, plus elle promettra à ses fidèles la solution de tous les maux et les rendra aveugles à leur tâche humaine, le travail de la pensée pour le bien de "nous tous les humains".

La pensée libre.

Le "nous" qui englobe tous les humains est souvent qualifié de vue de l'esprit. Nous pouvons accepter cette formule, sans nous inquiéter de sa connotation souvent ironique. Vue de l'esprit, vision

de la pensée... La pensée ne peut pas envisager l'homme autrement que tel qu'il est: capable du meilleur comme du pire, toujours libre d'opter pour l'une ou l'autre de ces directions. La pensée, humaine, n'atteindra donc jamais le parfait, mais elle a surgi dans le règne animal pour sauver de la disparition une espèce trop fragile; c'est sa fonction de base, et rien ne nous empêche de la lui conserver. La pensée, comme l'action qui en découle, comme la volonté que la soutient, comme le "sentir" qui la confirme ou la complète, peut toujours se diriger vers le mieux, vers un mieux qui ne sera jamais le Mieux absolu, hors de notre atteinte; elle peut, donc elle doit le faire, non? Elle s'efforce de le faire, et nous maintenons vivante la dernière petite lueur d'espoir qu'elle y parviendra.

"Nous les humains", une nouvelle fois.

En d'autres termes, le "nous tous les humains", si je décide de l'accepter comme un tout réel et cohérent, doit ramener l'humanité – le fait d'être homme – à quelques caractéristiques, peu spectaculaires il faut bien le dire. Nous avons accepté, au fil de cette quête, et sous réserve, quelques définitions, anecdotiques et/ou ambiguës: le rire, le mensonge, la pensée – cette dernière ne faisant que renvoyer le problème à une nouvelle définition. Ce que ma décision de partir des sept milliards d'humains vivant aujourd'hui sur la Terre – auxquels s'ajoutent ceux qui nous ont précédés et ceux qui nous suivront très vraisemblablement, vu que la probabilité d'un cataclysme dans les secondes à venir est pratiquement nulle – ce que cette décision nous impose, c'est de nous référer à l'homme en tant que ce qu'il est, ou tel qu'il est au sens le plus immédiat et

concret de la formule. J'ai esquissé cette caractérisation dans le paragraphe précédent: *capable du meilleur comme du pire, toujours libre d'opter pour l'une ou l'autre de ces directions*. Je peux donner quelques précisions, par exemple que cette liberté de choix est en même temps une obligation et une responsabilité, et d'autre part qu'elle est mise en danger par de très fortes pressions extérieures, et par tous les choix antérieurs, qui font précisément que je suis maintenant ce que je suis, qui je suis. J'ai donc été construit à la fois par mes données de départ (mon code génétique, l'endroit, au sens le plus large du terme, et le moment où je suis né), par l'apport culturel que cela représente, surtout dans la période de ma formation, et par la façon dont j'ai mené ma vie, les innombrables choix qui jalonnent ma trajectoire existentielle. La première de ces dimensions est donnée une fois pour toutes, alors que les suivantes se manifestent de la naissance à la mort. Et cela vaut pour n'importe quel humain, donc pour tous.

Les ressources de l'homme.

C'est en fait ce que j'ai cru signifier à travers un signifiant apparemment bien différent, quand j'ai dit que l'homme – je crois même que, la première fois que cela s'est produit, je me référais précisément à ce Lucien qui nous a si généreusement aidés à éviter les pièges de l'abstraction et de la généralisation – quand j'ai dit que Lucien disposait, pour trouver comment il pouvait se maintenir dans l'existence, lui et ses proches, de trois sources d'information ou de suggestion: les lois que la nature avait déposées en lui, la pensée qui pouvait compenser le caractère mécanique de ces dernières, et un mystérieux "sentir", toujours dans l'attente d'une analyse plus

poussée. Plutôt que de partir d'une définition exigeante de l'homme et de l'humanité en tant que condition humaine, condition de l'humain, ce qui m'aurait obligé – et permis – d'exclure de ce "nous" ceux que j'aurais considérés comme indignes d'en faire partie, j'ai préféré maintenir la globalité de "nous les humains" et me contenter d'une caractérisation plus terre-à-terre. Je crois avoir fait là un choix... J'hésite entre deux façon de compléter ma phrase: *un choix étique* ou *un choix dicté par mon "sentir"*. Je ne vais pas jusqu'à affirmer que ces deux possibilités linguistique sont équivalentes, donc que le "sentir" et la morale vont main dans la main, mais je savais bien que ce rapprochement était pour le moins sous-jacent à la façon dont je m'exprime régulièrement à ce sujet.

La grande ronde des "nous".

Ces réflexions me signalent que je devrai, tôt ou tard, me pencher sur le "nous" que je forme avec tous les "moi" que j'ai été successivement depuis ma naissance, et peut-être même avec ceux qu'il me reste à incarner. Dans la même orientation, je peux aussi prévoir le même schéma, mais plutôt dans l'espace (symbolique) que dans le temps: tous les "moi" que je suis simultanément, père, grand-père, fils (orphelin, pour être précis), époux, retraité, agnostique, homme de gauche, écrivain, et l'énumération pourrait durer longtemps. Je pressens que ces deux analyses seront passionnantes, mais elles nous éloigneraient trop de l'itinéraire que j'essaie de suivre. Je les glisse donc dans la liste des thèmes que je renvoie à plus tard et que j'ai notés au fur et à mesure, pour m'obliger à tenir parole. J'abandonne aussi, momentanément, le "nous" de la totalité des humains. Il est actuellement en mauvaise

posture. Sept milliards d'individus bien loin de la perfection, "ni anges ni bêtes", soumis à des pressions multiples et contradictoires. De plus, en tant que globalité, il manque d'un centre de décision (de jugement et de commande) commun, qui serait l'équivalent, à cette échelle, de l'instance directrice individuelle. Tu ne vas pas me demander pourquoi je ne parle pas, à ce sujet, de l'ONU, n'est-ce pas? Tu sais aussi bien que moi qu'elle était destinée – officiellement – à remplir cette fonction, mais qu'elle en est incapable, incohérente par la diversité de ceux qui la composent, manquant elle-même de véritable instance directrice, et pratiquement sans pouvoir, ni sur les Etats qui la composent ni sur les sujets de ces derniers. Nous ne pouvons que passer sous silence d'autres organismes dont seul le sigle – et rien dans leur activité pratique – peut faire deviner à quoi ils devraient servir, comme l'OMC, la BM, FMI, et autres sous-systèmes destinés, dans les faits, à maintenir les privilèges de certains secteurs. Mais nous n'abandonnons pas la quête; le thème de ce "nous tous les hommes" réapparaîtra bientôt, puisque j'ai annoncé que je le confronterais à celui qui unit l'homme à la nature et qui, lui aussi, mérite d'être revu en profondeur.

Homme et Nature.

Est-il nécessaire de partir de l'apparente contradiction qu'il y aurait à diviser d'abord, à mettre d'un côté la nature et de l'autre l'homme, qui pourtant fait partie d'elle, pour ensuite les réunir en un seul "nous"? Je pourrais utiliser la question que je viens de me poser et lui donner une première réponse, pour illustrer un des aspects du fonctionnement de la pensée, que j'ai décrit récemment,

je veux dire l'utilisation de schémas né de l'exercice, de l'expérience: pourquoi, but, raison. Si vais trop vite, si je ne me pose pas le "pourquoi" de départ, si je ne considère pas comme énigmatique la présence, dans mon esprit, de ce "nous" [l'homme + la nature], je vais me trouver dans le cul-de-sac des impasses dues à la contradiction logique qui consiste à opposer un élément au tout dont il fait partie. Toute tentative d'analyser les rapports entre les deux termes se heurtera à l'ambiguïté de chacun d'eux. "La Nature" peut se comprendre en tant qu'elle englobe l'homme, et que ses lois valent pour lui, ou en elle-même, comme amputée de lui. "L'homme" sera considéré une partie intégrante de la nature ou comme un élément en train de se séparer d'elle. Il me faut donc éliminer cette difficulté en précisant que je considère la nature comme un ensemble de processus vitaux régis par des lois (je simplifie un peu, pour ne pas trop me répéter) et l'homme comme un tout composé d'un organisme physiologique (au sens large, incluant les systèmes de régulation qui prennent en compte les sensations, les émotions, les réflexes, l'instinct) et de la pensée (toujours en attente d'une définition satisfaisante). Je me pose ensuite la question du "but". Dans quel but est-ce que j'ai apporté ces précisions? C'est évidemment pour pouvoir mieux comprendre un phénomène alarmant, celui des dégâts causés par l'homme dans la nature et qui entravent le fonctionnement de ses lois, donc menacent l'équilibre qu'elles entretenaient avant son intervention à lui – et ensuite pour trouver des remèdes à cette situation désastreuse. Il me reste à analyser la "raison", la cause de cette situation. Pourquoi est-ce que l'homme s'est distancé de la nature, s'est dégagé partiellement de ses lois?

Penser ou disparaître.

A cette dernière question, j'ai essayé, il n'y a pas bien longtemps, de répondre par une série d'hypothèses, projetées sur un dénommé Lucien, cousin à la mode de Bretagne de la fameuse Lucy, et dont nous-mêmes sommes des parents éloignés. C'est le maniement de la pensée exercé par toutes les générations nous séparant, qui fait que nous soyons ici, tels que nous sommes. Je dois maintenant ajouter une hypothèse, en relation avec mes récentes réflexions sur le "nous les humains". S'agissant de l'acceptation de la nature et de l'homme que je propose ci-dessus, il faut bien se souvenir que ce dernier est d'une part un individu unique et irremplaçable doué de volonté et d'une instance rectrice, et d'autre part sept milliards de cet exemplaire, tous semblables et chacun différent, formant un tout dépourvu, lui, de volonté commune et d'instance rectrice unique. Cela revient à dire que rien n'empêche Lucien d'établir avec la nature une excellente relation, qui ne met en péril aucun des deux éléments, alors que l'équilibre à établir – à rétablir, dans notre problématique générale – entre la nature et l'ensemble des humains rencontre d'énormes difficultés. J'ai pris soin de parler de Lucien et non de n'importe quel individu actuel, parce que, dans la situation que nous vivons aujourd'hui, cette relation harmonieuse est difficile à établir, même pour un seul de nos contemporains, toi, moi, lui, ici ou là-bas.

Le suicide collectif.

Probablement que ces détours n'étaient pas indispensables. J'ai choisi de progresser sur notre chemin par petites étapes, plutôt

que de sauter brutalement sur l'un des deux suicides que nous sommes – nous tous les hommes – en train de nous fabriquer. Le premier était l'autodestruction violente et haineuse, le triomphe de l'absurde et du néant, du seul fait de l'égoïsme. Le deuxième est lui aussi une conséquence directe de l'égoïsme, mais moins cynique : l'assassinat – par négligence grave, dirait un juriste – de la nature, l'anéantissement de la vie. C'est de cela qu'il nous faut parler maintenant. Avant d'entrer dans le vif du sujet, je crois utile de dire une fois de plus quelle est ma position, ma vision des choses. J'aime le monde, j'aime la nature, j'aime la vie ; j'espère de toute ma force que la vie triomphera et que le monde retrouvera sa beauté – pas pour l'éternité, bien sûr, mais pour un certain temps encore, pour ne pas finir dans l'horreur. Par contre, je ne pense pas que cela sera. Quand j'essaie de me représenter l'avenir de la Planète, quand je suis la courbe de toutes les évolutions que les observateurs les plus sérieux, les chercheurs les plus sincères, traduisent en nombres et en lignes, ce sauvetage *in extremis* me paraît impossible. C'est de cette position que j'envoie mon message.

Justification.

Tu trouves peut-être que j'ai un peu noirci le tableau : "assassinat de la nature", "anéantissement de la vie" peuvent être mis en doute. Il y aura de terribles dégâts, cela est évident et inévitable ; cependant, la vie a des ressources prodigieuses. Elle a pu surgir, simplement parce que les conditions nécessaires étaient réunies. De là, elle a su se développer de façon extraordinaire, se diversifier, s'étendre et se multiplier, et surtout mettre au point un

processus régulateur qui la maintient en équilibre depuis des milliers de millénaires. L'homme est puissant; mais il n'a peut-être pas les moyens de détruire tout cela. Il y aura des victimes dans tout le règne animal; *peut-être* que certaines espèces survivront, en plus de la "dernière blatte dégénérée" qui m'a donné le cafard il y a quelque temps. Le règne végétal a déjà subi de lourdes pertes et continuera de souffrir de notre folie, qui ne reconnaît aucun obstacle; *peut-être* que quelques sortes de plantes sauront s'adapter aux nouvelles conditions et, après le grand cataclysme, pourront peu à peu reprendre le peuplement de la Planète. La terre elle-même, sans majuscule, est en train de perdre ses pouvoirs; *peut-être* qu'elle maintiendra assez longtemps ses principes de base pour qu'une graine bien cachée germe, et que tout recommence. Mais l'homme? Si tous les "*peut-être*" qui précèdent se réalisent, et même si seulement le dernier est confirmé, je reconnais qu'il est possible que, dans quelques millions d'années, la pensée d'un Lucien bis ouvre la première étape d'une nouvelle cosmogonie. Oui, *peut-être*... Cela ne me console guère. Ce nouveau Lucien n'appartiendra pas à notre "nous". Il ne ressemblera pas – très peu ou pas du tout – à celui que nous connaissons. Il ne refera pas ce que nous aimons – notre terre, notre façon d'être au monde, notre vécu transmis de père en fils, confié par chaque génération à la suivante, enrichi, amélioré à chacune de ces étapes – il ne retrouvera pas tout cela, il ne l'assumera pas. C'est de la Science Fiction, incapable de compenser la rupture entre nous, les vivants d'aujourd'hui, et ces membres d'une humanité autre, étrangère. La mort de l'individu

unique et irremplaçable annonce celle de notre humanité, elle aussi unique et irremplaçable.

Marcelle, un dernier espoir...

Je reconnais même qu'il n'est pas délirant de supposer que quelques humains échappent au grand massacre. Tu te souviens de Marcelle, non ? Son histoire avec les loups, je suppose qu'elle ne l'a pas simplement inventée ; elle dit qu'elle a vécu ce dont elle parle, le cataclysme auquel elle – seule ou presque – a échappé et sa tentative de rendre leur humanité à ces enfants sauvés, mais condamnés, sans elle, à rester des animaux. Il faut la croire. Il faut lire les livres dont elle parle, et qui existent, dit-elle ; ou alors les faire vivre. Mais tu te souviens peut-être que l'un d'eux s'intitule *La dernière fois*. Elle aussi doit donc pressentir une fin définitive, la fin de tout.

Le virage fatal.

La question n'est pas de savoir, ni même de "sentir" si mon pessimisme est plus justifié que ton optimisme, auquel je souhaite de gagner. Plusieurs fois dans cette quête, je me suis posé la question du moment où notre civilisation a commis l'erreur fatale, l'équivalent agnostique du péché originel. Ne prends pas "moment" dans un sens strictement temporel ; il s'agit plutôt de découvrir quel virage il n'aurait pas fallu prendre. J'ai déjà esquissé plusieurs réponses ; ce que nous venons de rencontrer signale une autre interprétation. Nous avons vu que la relation entre Lucien et la nature n'était pas vraiment problématique. J'ai affirmé ensuite que, pour nous les vivants du début du troisième millénaire, ce n'était

plus le cas. Tu auras certainement regretté que je ne justifie cette prise de position d'aucun argument; je savais que l'obligation de m'expliquer n'allait pas tarder à se présenter.

La nature aujourd'hui.

Si tu t'es posé la question, tu as commencé sans doute par un coup d'œil aux conditions générales de notre face à face avec la nature, et tu as bien dû constater que cela ne ressemble guère à la situation dans laquelle se trouvait Lucien. Ce que nous désignons aujourd'hui du terme de "nature" est plutôt ce que nous avons fait d'elle. Tu penses d'abord à ce qui, pour toi, est le plus important, sous cet angle: la forêt, en premier lieu. C'est vrai que c'est encore merveilleux de s'y promener – de s'y ressourcer, selon une formule à la mode – mais qu'a-t-elle de vraiment naturel? Ses hôtes traditionnels sont de moins en moins nombreux. Tu as fait comme moi de longues randonnées sans voir lézard, serpent, petit rongeur, renard, chevreuil ou autre. Les oiseaux deviennent rares, le cri porte-bonheur du coucou, le chant du merle, le roulement de tambour du pic, le roucoulement du ramier se font désirer, les papillons, dans le meilleur des cas, se limitent à deux ou trois espèces, les scarabées manquent à l'appel... Reste l'essentiel, les arbres! Et c'est vrai qu'il y en a de splendides, hêtres, épicéas et sapins blancs, mélèzes, pins, chênes. Je l'ai gardé pour la fin de la liste (incomplète, certes) parce qu'il est le seul survivant des anciennes forêts de la région. Les petits sentiers de jadis ont laissé la place aux routes, souvent asphaltées, sans lesquelles l'exploitation de la forêt serait trop onéreuse. Le beau bruit de la cognée ne s'entend plus sous le rugissement des tronçonneuses, un seul fût

halé par un cheval, souvenir d'enfance, a été supplanté par tout un train de troncs qu'une grosse chaîne relie au tracteur qui laboure le sol. Avec un peu de chance et de flair, tu peux encore t'offrir de splendides rêveries dans la forêt, c'est vrai. C'est cependant quelque peu abusif d'appeler cela la nature. Et je ne peux pas oublier que je suis un privilégié, séparé de la forêt par un quart d'heure seulement de marche à pied. Les petits jardins, les parcs des villes, les boulevards bordés de platanes, les magasins de fleurs... Oui, il reste des traces de la nature dans notre environnement, urbain ou périurbain. Et il y a les vacances! Mer, sable et soleil, hôtels à cinq étoiles – souvent les seules étoiles que tu verras de là, tant les lumières de la ville et l'impureté de l'atmosphère voilent les vraies. Il est clair que ce contact-là avec la nature n'est pas réellement problématique du point de vue de chacun, dans le sens que nous n'avons pas à nous poser de question: ce sont les autres qui s'occupent de gérer les forêts, de planter les fleurs de nos squares, d'aligner les transats en rangs serrés le long des plages. Il ressort de tout cela que le contact normal du citoyen moyen d'aujourd'hui avec la nature est totalement indirect. Les occasions où il se sent le plus proche de la vraie nature, c'est quand il tombe sur une bonne émission de télévision; seuls les parfums manquent alors à l'appel.

Je me reprends...

Je te jure que je ne voulais pas en arriver là! C'est vrai que sans le petit potager que je cultive, sans mes errances en forêt ou sur les pâturages d'altitude, mes baignades dans une petite crique perdue entre les saules et les roseaux, j'aurais de la peine à vivre.

C'est vrai aussi que, quand l'occasion se présente, je lutte pour que ces contacts soient protégés, accessibles au plus grand nombre possible de mes concitoyens; c'est vrai que je manie le sécateur pour empêcher qu'un sentier soit totalement envahi par les ronces, et que je ne jette jamais mes détritrus par terre. Mais je n'ai pas l'impression de rétablir ainsi la relation intime entre la nature et l'homme, sans laquelle ce dernier va se rabougrir et disparaître. Notre culture nous a séparés de la nature, elle s'est immiscée entre elle et nous; mais elle ne se préoccupe pas vraiment de remettre en vigueur le pacte global capable de nous sauver, elle (la nature) et nous.

La nature vierge.

Il y a encore, malgré tout, quelques zones de vraie nature, vierge, authentique; tu ne crois pas? Oui, c'est possible. Elles doivent se situer surtout dans les dernières régions des immenses étendues forestières, curieusement réparties d'ailleurs sur le globe, et donc condamnées à rejoindre dans un délai assez court le triste sort de ce fameux poumon de la Terre que nos parents croyaient éternel, inépuisable. Ou alors, au contraire, il s'agit soit des terres glacées situées à l'intérieur des deux cercles polaires, où la vie est pratiquement impossible, soit éventuellement d'étendues désertiques ou semi désertiques, qui ne doivent pas cette caractéristique à l'action de l'homme. Mais, dans ce dernier cas comme dans celui de l'ancienne Forêt Vierge de nos rêves d'adolescents, je suppose que personne parmi nous – les privilégiés – ne serait capable de subsister, de vivre de la nature. Je me suis avancé, il y a bientôt quarante ans je pense, dans une forêt

canadienne, au Nord du Saint Laurent. Il ne s'agissait pas d'une vraie forêt vierge, puisque j'y avais accédé en voiture, sur une route goudronnée; mais je me racontais que cela devait ressembler. J'ai trouvé un endroit où garer mon véhicule et je me suis enfoncé dans la verdure. J'ai choisi de marcher avec le soleil derrière moi, pour que la visibilité soit meilleure et pour retrouver mon chemin en faisant simplement un demi-tour (tout cela, avec quelques nuances dont je tiendrais compte pour compenser le déplacement du soleil). Pendant un bon quart d'heure, j'ai avancé, serpe de bûcheron à la main. Je ne peux pas évaluer la distance parcourue; je l'estime minime, une centaine de mètres... Il m'a fallu grimper, forcer le passage, ramper, me libérer de lianes adhérentes, contourner des végétaux agressifs. J'ai vite compris que la seule solution était de revenir en arrière – je ne dis pas sur mes pas, parce que ma trace disparaissait dans les fourrés – et retourner sagement au campement. J'ai été heureux de retrouver ma voiture, non sans peine d'ailleurs. La nature n'est plus ce qu'elle était, et l'homme non plus. Il a trop compté sur ses techniques, il s'est trop amolli dans une vie facile, pour être capable de s'adapter à une nature non domestiquée. Bien sûr, ce n'est pas dans cette direction qu'il faut imaginer une réconciliation entre les deux composantes du "nous" idyllique.

Les derniers îlots.

Les autres zones encore naturelles ou presque, si elles existent vraiment, ne nous offrent pas non plus une possibilité réelle de collaboration, d'échange. En fait, elles font probablement partie

de la terre – dans le sens, indiqué au début de notre réflexion, de "la terre où je vis", celle que je parcours sur de grandes distances, avec quelques animaux domestiqués, pour assurer notre subsistance – de certaines collectivités que la civilisation est en train de déloger. Si ces étendues doivent produire, ce sera soit sous forme de mise en culture artificielle, industrielle, par une irrigation intense dont les conséquences ont toutes les chances d'être désastreuses, soit par exploration et exploitation du sous-sol, plus nocives encore. Je crois qu'il est inutile de reprendre la recherche et la conquête de l'Eldorado.

Hors du monde ?

Les journaux parlent de l'installation permanente de l'homme sur la Lune, comme d'une étape relativement proche de notre fuite en avant. L'avenir, s'il doit exister, sera et se fera, se constituera "ailleurs". Les décideurs semblent avoir renoncé à rétablir sur notre Terre un réel équilibre, à imaginer un mode de vie qui conjugue la pérennité de la nature – ne serait-ce que la plus vraie, la plus naturelle possible – et la nôtre, à nous les humains. Trop d'éléments se sont intercalés entre ces deux formes de vie, entre ces intérêts, jadis convergents ou parallèles et de plus en plus divergents et incompatibles. Ne va pas croire que je joue, soit à chercher la petite bête, soit à exagérer au point de caricaturer ce que je prétends analyser. Je donne l'impression de faire ce que je reproche à d'autres dans le cadre d'une discussion : ils se laissent emporter par leur élan, ne se contrôlent plus et vont jusqu'à exprimer des idées qu'en fait ils ne partagent pas. Que cela m'arrive à l'occasion, c'est d'ailleurs possible ; mais ce n'est pas grave, parce que je peux

rectifier rapidement, défendre une thèse plus nuancée ou, pourquoi pas, opposée à la précédente. C'est un chemin par moments tortueux, mais dont il est facile, après coup, de comprendre l'orientation générale. C'est cela qui me permet de pousser jusqu'au bout l'une ou l'autre – l'une puis une autre – des dimensions du procès dont j'ai pris la responsabilité: comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvons, en découvrir les causes, étudier les éventuelles chances qu'il nous reste de nous en sortir. Le premier pas de cette triple démarche est le constat, déjà signalé sous des angles un peu différents, de la rupture entre les deux globalités de base que sont la nature et l'humanité. Jusqu'à présent, je décrivais cette faille dans l'optique du terme lui-même: rupture, faille, fossé. Je viens d'apporter une vision complémentaire, dans laquelle apparaît, en plus de ce vide, une séparation plus opaque, l'idée que quelque chose s'est intercalé entre l'homme et la nature, et qui empêche tout dialogue.

A travers l'écran.

Avant de passer à l'étape suivante, je dois revenir sur ma dernière subordonnée relative: "qui empêche tout dialogue". La cloison qui nous sépare de la nature, et dont je viens de parler dans les derniers paragraphes, me semble réelle et regrettable au plus haut point. La première chose était de la reconnaître, de ne pas nous laisser tromper et croire que la végétation qui nous entoure, c'est la nature "telle qu'elle est" – pour reprendre une formule que j'ai souvent appliquée à l'homme, individu ou collectivité. Je dois la mettre entre guillemets, exactement comme j'en ai mis à l'adverbe

"objectivement". La nature nous apparaît et nous n'avons pas accès à autre chose qu'à cet "apparaître", à cette apparence pour nous les hommes. Reste cependant le pôle "homme" de cette relation. Et là, je crois qu'il convient d'assumer nos responsabilités, la dimension subjective de notre vision, et surtout d'essayer de maintenir – de recréer ou peut-être même de créer – malgré tout un contact humain de la nature. Tu devines que je pense, une fois de plus, à notre "sentir"; c'est bien le cas. Malgré l'éloignement, le fossé, les cloisons qui nous séparent, nous pouvons "sentir" la nature à travers ce que nous avons fait d'elle, au-delà ou plutôt en deçà de nos manipulations. Dans la forêt où je t'ai convié à la promenade tout à l'heure, nous aurions pu et dû "sentir" une relation profonde à la nature, une émotion qui, par sa sincérité et sa densité, nous réconcilierait, elle et nous. Une fois admis que ce sous-bois a été domestiqué, remodelé pour nous, avec de grosses maladresses certes, nous devrions rétablir le contact primaire, grâce à ce que j'aime appeler les yeux du cœur, aussi puissants et fiables que nos organes de perception strictement physiologiques. Aimer la nature, c'est une façon de surmonter les obstacles qui nous séparent d'elle et auxquels notre observation désabusée donne tant d'importance. Ne pas nier la rupture – et par là le besoin urgent de réparation – mais ne pas renoncer non plus au lien émotionnel et dynamique qui établit un pont entre la nature et notre vie, notre vécu.

Toujours l'homme et la nature.

J'essaie de poser à nouveau le problème qui nous hante depuis bien des jours, mais sans redire exactement la même chose. J'imagine, en face l'un de l'autre, les deux grands ensembles de la

nature et de l'humanité. Le premier est structuré par des lois qui en assurent l'équilibre et la relative pérennité; le second est régi par la pensée humaine, qui organise une façon de vivre et de penser qui se justifie elle aussi par un équilibre général et une certaine durabilité. La différence sur laquelle il faut insister, c'est peut-être la relation entre les éléments de chaque ensemble et le système qui en assure le fonctionnement. Dans le cas de la première globalité, cette relation est simple, directe, exigeante; j'irais jusqu'à dire qu'elle est mécanique, malgré la contradiction dans les termes. En effet, animaux et plantes n'ont guère de choix, les lois de la nature leur sont imposées et agissent par elles-mêmes dans tous les phénomènes de la vie. Dans notre globalité, en admettant que la pensée suggère un ensemble de normes, de modèles, d'attitudes capables de garantir équilibre et continuité, chaque individu est libre de se plier ou non aux schémas de comportement qui lui sont proposés. La différence est énorme, et en même temps angoissante. La nature survit parce qu'elle n'a accordé à ses membres qu'une marge de liberté anecdotique, qui fait qu'un arbre n'est jamais exactement semblable à un autre; l'humanité court vers sa perte parce qu'elle a laissé à chaque individu une grande marge de liberté. Difficile à supporter, non ?

La liberté (un vieux souvenir).

Quand j'ai parlé, quelques lignes ci-dessus, du côté angoissant de la différence entre la nature et l'humain, je pressentais que j'allais me trouver devant un dilemme insoluble, sans savoir encore sous quelle forme il se présenterait. Le mot "liberté", deux lignes plus loin, m'a fait frissonner: et si c'était

cela...? Courage, donc! Notre pensée, obligée par les circonstances et, plus particulièrement, par la faiblesse relative de l'humain à l'intérieur du genre animal, à compenser ce handicap, notre pensée, disais-je, élabore et propose à l'homme, donc au tout dont elle fait partie, une série de comportements qui doivent le tirer de sa mauvaise situation. Il est difficile de savoir si, au départ, ce système de lois, ou de règles, était un simple appendice au code général ou s'il présentait dès le début une caractéristique qui, à la longue, allait créer une distance absolue entre eux – entre le grand tout des lois de la nature et le système indépendant de la pensée. Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que cette différence est en relation avec la liberté individuelle. Il vaut la peine d'essayer de mettre de l'ordre dans tout cela. Dans le règne végétal, il semble bien que la liberté de chaque individu est si minime qu'elle ne mérite pas vraiment ce nom. Les schémas de la nature ne sont pas de type mathématique, ils n'ont guère de relation avec la géométrie et le théorème d'Euclide. Si c'était le cas, je suppose que la symétrie que présentent certains végétaux, et en particulier plusieurs espèces de fleurs, serait encore beaucoup plus générale; mais ce type de supposition représente une perte de temps, que je préfère éviter. Il est évident que la nature ne se demande pas combien de parallèles à une droite donnée peuvent passer par un même point, extérieur à cette dernière. S'agissant des végétaux, la nature fait agir ou laisse agir son extraordinaire système, sans se préoccuper des états d'âme de ses composantes, et tout se passe plutôt bien. Pour les animaux, la chose est moins manifeste. La plante était pratiquement fixée à un endroit, malgré les nuances que constituent les rhizomes qui rampent dans le sol pour gagner quelques mètres chaque

année, ou les graines dont il a déjà été question et qui peuvent voler et atteindre des régions situées à des centaines de kilomètres. L'autonomie dont les végétaux bénéficient est si faible qu'il serait plus simple de la lier à des notions comme le hasard ou le destin, si ces dernières étaient autre chose que des mots masquant notre ignorance. Les animaux, eux, se déplacent naturellement. Cela signifie-t-il "librement"? Tu n'es pas dupe, je suppose, du cliché selon lequel les animaux représentent le sommet de la liberté. Il est évident qu'ils ne peuvent qu'obéir à leur instinct, qui rythme leurs occupations de base: manger, se protéger et se reposer. Cela est valable même pour les oiseaux, dont le vol nous fait rêver d'évasions, mais qui peinent à nourrir leur famille, sans avoir le loisir de penser à autre chose.

La pseudo liberté de l'animal.

J'ai fait il y a dix ou quinze ans une curieuse observation. Je m'occupais de remettre en état un sentier abandonné depuis longtemps mais dont le tracé, assez facile à repérer, m'attirait, parce qu'il suivait le cours de la rivière sur la rive droite, tandis que le chemin de la rive gauche était très fréquenté, ce qui heurtait mon goût pour la tranquillité et la solitude; de "mon" sentier, je n'entendais pas la voix des promeneurs du chemin balisé et je pouvais même ne pas les voir. Ceci, pour vous mettre en situation. Chaque semaine, je progressais de quelques mètres dans ma remise en état, ou parfois, par chance, d'un plus long tronçon. J'arrive à un couloir de terre très raide, transversal par rapport au sentier, et large de six à huit mètres. Il me faudra donc creuser dans cette matière, apparemment assez solide, un passage bien marqué,

avec une assise horizontale de vingt à trente centimètres. Tu me suis? Je vois, en face, la suite du sentier, légèrement plus élevée que l'endroit où je me trouve; je cherche alors à déterminer à quel niveau je dois pratiquer ma saignée, en tenant compte de quelques éléments encourageants, par exemple un bloc de rocher à mi-parcours et un gros arbre sur le bord opposé du couloir, un peu au-dessus du départ du sentier (ou de son arrivée). Une fois choisi le trajet le moins dangereux, je découvre, légèrement en aval, une trace d'animaux; en me baissant pour inspecter le sol de près, là où le passage des animaux rejoint le sentier, je reconnais les petits sabots du chevreuil. Je compare les deux tracés et j'en conclus que celui pour lequel je me suis décidé est préférable. Je sors de mon sac la pelle-pioche et, au bout d'une heure de travail, le chemin est terminé. Je tiens à ne pas mélanger récit documentaire et imagination. Je rectifie, donc: au bout d'un certain temps, que je suis incapable de préciser après tant d'années, le raccord entre les deux sentiers est terminé. Je suis content de mon travail, c'est vraiment une bonne piste, avec une belle surface bien unie, en pente régulière, très légèrement inclinée, c'est-à-dire à peine plus haute côté vallée que côté montagne, pour éviter tout risque de glissade. Je fais la traversée plusieurs fois, en continuant quelques mètres le long de l'ancien sentier, à chaque fois, comme si j'étais un promeneur quelconque, et je constate que tout fonctionne parfaitement. Alors, j'imagine le plaisir que mon chevreuil aura à emprunter ce nouvel itinéraire, alors que le sien descendait avant de remonter – probablement ensuite d'un très lent glissement de l'ensemble de la terre durcie du couloir – ce qui représentait une perte de temps et d'énergie en même temps qu'un plus grand

danger. J'ai cependant un vague doute et j'efface de la main les traces de sabots bien marquées; s'il y a des traces, elles signaleront de nouvelles traversées. La semaine suivante (peut-être deux ou trois semaines plus tard, parce qu'il arrive que quelque chose m'empêche de me livrer à cette jolie besogne), je reviens sur les lieux. Tu as deviné: les nouvelles traces, dont certaines sont très récentes, bien imprimées, suivent l'ancien itinéraire. Je remarque même qu'en remontant le dernier tronçon, "il" – elle ou eux – a fait glisser un peu de terre dans le couloir, ce qui confirme bien que mon passage est meilleur que le sien. Eh bien, non! Il n'a pas choisi le meilleur tracé. L'odeur de l'homme l'aurait retenu? Non; il la connaît depuis plusieurs mois, depuis que je travaille dans ce secteur. Il n'aurait pas vu ni senti le nouveau passage, mon beau tracé, bien dans le prolongement du sentier, alors que le sien fait un petit angle, à gauche en venant de là-bas, à droite en partant d'ici? C'est tout aussi invraisemblable. Mon chevreuil est prisonnier de ses schémas; du schéma global qui le pousse à suivre régulièrement les mêmes pistes (que tout le monde peut découvrir dans les bois, s'il sait un peu observer) et du schéma local qui l'oblige reprendre l'itinéraire exact qui s'est gravé dans sa mémoire, qui est peut-être, en quelque sorte, la mémoire de son système musculaire plutôt que de son cerveau.

Une histoire de collet.

Je ne vais rien déduire de ce cas unique et anecdotique. Mais il est assez symptomatique et, surtout, il s'ajoute à tout ce que je

connais des habitudes des animaux de la région. Je prends un autre exemple concret, tiré de mes souvenirs. Un braconnier, dont je tairai le nom, veut m'apprendre à repérer les sites par lesquels les lièvres traversent les haies. Nous longeons la rangée de buissons et bientôt, en effet, une trace bien visible montre que "quelqu'un" passe régulièrement par là. Non seulement toujours par là, mais encore en posant chaque fois les pattes exactement au même endroit. La piste, ici, est plus discontinue, à cause peut-être des branches qui interviennent dans le calcul des sauts. Il est relativement facile de se représenter dans l'air le bond de l'animal pour passer d'une aire d'atterrissage à la suivante. "Un bond de cette longueur indique que la tête, au milieu de la trajectoire, sera à peu près à cette hauteur [environ vingt-cinq centimètres, si mon souvenir est exact]; c'est donc ici qu'il faut placer le collet." Les pattes resteront bien au-dessous et ainsi le nœud coulant viendra étrangler la pauvre bête, qui tirera de toute sa force jusqu'à mourir étouffée. La nature l'a dotée de quelques tactiques de base pour se libérer des salsepareilles et autres lianes, mais elle n'avait pas prévu les ruses de l'homme; le lièvre est donc mort d'avoir suivi le programme prévu, mais il n'avait pas d'autre choix. Il n'y aura plus qu'à le rôtir et le manger. Je ne l'ai jamais fait, mais c'est une autre histoire; je n'ai pas non plus dénoncé le braconnier au garde-champêtre. A partir de là, essaie toi-même de définir la marge de liberté que la nature concède au lièvre, ou au chevreuil. Pas bien grande, n'est-ce pas? Je connais les résultats d'autres observations, faites par des gens mieux qualifiés que moi, et qui iraient plutôt dans l'autre sens, démontrant une marge de liberté apparemment plus grande, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a, entre l'autonomie des

animaux et la nôtre, qu'une différence quantitative. Revenons-en à l'homme, après cette incursion dans le domaine de nos frères dits inférieurs. Je ne me rallie à ce dernier adjectif qu'en tant qu'expression couramment admise, mais je n'assume pas l'idée qu'ils nous seraient inférieurs; différents, oui. Leur manque de liberté, qualifié négativement de notre point de vue anthropocentrique, est largement compensé par d'autres dimensions de leur système de défense de la vie – de leur vie et, par là même, de la vie.

Grandeur et misère de la pensée.

Il n'est pas nécessaire, je suppose, de chercher des arguments en faveur de la qualité du travail de la pensée, ni de remonter à Moïse ou à Socrate pour en fonder l'excellence sur des autorités reconnues. La pensée humaine, considérée dans sa totalité actuelle, propose une quantité de stratégies de haut niveau, pour avancer dans une bonne voie, pour améliorer toujours la qualité de la vie. Ces façons d'agir et de penser offertes à chacun se construisent à partir d'une multitude d'expériences concrètes et sur la base de nombreuses recherches, confirmées ou perfectionnées par des contrôles suivis. Sous l'angle du "comment vivre bien", leur ensemble peut se comparer à l'édifice des lois de la nature. Cependant, le danger se situe dans le verbe que je viens d'utiliser, et que j'avais déjà introduit très récemment: la pensée "propose" son système de recettes, mais elle ne l'impose pas. Cela n'est pas à démontrer, puisque chacun peut l'observer à tout instant, en soi ou chez les autres, directement ou à travers les canaux d'information. Surtout, cette différence par rapport au système naturel est

explicable, et fondamentale. Si je n'ai pas le choix entre divers schémas, si je ne peux pas les ignorer tous et en faire à ma tête, je suis donc soumis à un déterminisme comparable à celui dont j'ai parlé plus haut, à propos des végétaux et des animaux. Ma pensée, qui est d'abord un outil à vivre, à ne pas mourir, à vivre bien, n'a plus de fonction; l'édifice qu'elle a construit l'anéantit elle-même, nie sa raison d'être. Pour que l'homme soit homme... Pour plus de clarté, j'en reviens à moi seul – sans me croire le centre du monde, sauf dans le sens technique que j'ai décrit jadis, et sans me parer du titre de modèle ni de reflet de l'humanité, ou sauf selon l'adage que Montaigne nous a légué: "chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition". Pour que je sois moi, il faut que je puisse affirmer mon ipséité, mon authenticité, mon moi unique et irremplaçable, par des choix libres. Des choix libres: c'est la seule activité qui fait de moi ce donné précieux, un homme. Il n'y a de vrai choix qu'entre deux objets (au sens le plus large, comme objet de moi sujet) comparables, mais bien distincts l'un de l'autre, et surtout différents du point de vue de la valeur – de la valeur "pour moi", c'est-à-dire dans mon échelle qui organise tous mes actes entre les deux pôles du bien et du mal.

Le bien et le mal.

Nous retrouvons ici un thème signalé il y a longtemps et que nous devons bientôt reprendre strictement pour lui seul: la relation entre mon échelle de valeurs et une dichotomie bien / mal qui ne dépende pas de mon libre arbitre. Je me contente, ici et maintenant, et pour pouvoir continuer dans le chemin pénible que nous gravissons, de faire l'hypothèse de l'existence d'un "bien en soi"

opposé à un "mal en soi". Ma liberté n'a de sens que si elle peut choisir le bien ou le mal (souvent, dans la pratique, le "un peu mieux" ou le "légèrement plus mauvais"). S'il y avait, dans le métabolisme humain au sens large, quelque chose qui me fasse toujours choisir le bien, ce serait merveilleux au premier coup d'œil, mais tragique au second: où serais-je moi, là-dedans? Nulle part; je ne serais rien ni personne. Il n'y aurait pas non plus de bien ni de mal, non seulement parce que tout doit se définir (de façon essentielle, ou existentielle, plutôt que linguistique) par opposition à son contraire, mais aussi parce que ces termes se réfèrent à un choix libre. Si le mal n'est supposé qu'en théorie, seulement pour que nous puissions comprendre le bien, il ne s'agit que d'un jeu de mots. Pour que je fasse le bon choix, il faut que je puisse aussi faire le mauvais choix; et cela, de la façon la plus concrète, dans la vie de tous les jours. Et, ce qui est plus déroutant encore, pour que je fasse le bon choix, il faut que quelqu'un fasse réellement le mauvais choix; sinon, nous restons dans l'abstrait.

Plus profondément...

Je fais une halte, pour examiner de plus près cette dernière affirmation. Si personne ne choisit le mal, cela signifie-il qu'il n'y a pas de liberté, donc pas de choix et, dernière conséquence, pas d'opposition bien / mal, puisque cette dernière se réfère à la pratique, à l'action (au sens le plus large)? Ne peut-on pas imaginer une collectivité dans laquelle chacun, librement, après une longue réflexion ou simplement en faisant confiance à son "sentir", opterait pour le bien? Oui, bien sûr; cela peut se produire à l'occasion. Si cette unanimité se répète indéfiniment, c'est pourtant la preuve qu'il

ne s'agissait que d'une parodie de choix: il y aurait dans la constitution de l'homme un schéma impératif qui interdit automatiquement l'option mauvaise. Avec la fin de la liberté, et dans un cas aussi important que le choix entre le bien et le mal, c'est le fait d'être homme – et non "seulement" animal – qui disparaît.

Le péché originel resurgit.

Le bel édifice de recettes pour bien vivre exige, pour avoir un sens – et pour que l'homme ait un sens – que nous, nous les humains, choissions non seulement le bien ou le mal, mais encore le bien et le mal. L'histoire de l'humanité – et tout particulièrement notre histoire contemporaine – démontre que les choses se sont passées et se passent bien ainsi: certains hommes choisissent le mal. Si un lecteur ne découvre dans ses souvenirs aucun épisode où il a choisi le mal, je le crois, mais je suppose que sa mémoire présente quelques lacunes, quelques "blancs"; je ne vais pas raconter mes propres choix mauvais, ils existent, tu peux me croire. C'est une condition pour qu'être homme signifie réellement quelque chose. Bienheureuses les plantes! Bienheureux les animaux! Tel est l'homme, telle est la nature de l'homme, la condition de l'homme. Alors, la *Genèse*, premier Livre du Grand Livre judéo-chrétien, aurait elle raison? Le péché originel serait-il la connaissance du bien et du mal – le fruit de l'arbre qui porte ce nom? Tout ce qui précède va dans ce sens.

Toujours un (fol) espoir...

Il nous reste un espoir de salut, qui ne pourra être que partiel, mais il faudra bien nous en contenter, si toutefois cette piste nous mène quelque part: c'est le mot "connaissance". Je relis les premiers chapitres du texte biblique; c'est vraiment effrayant! Je ne veux pas me lancer dans une longue exégèse. Je voulais avant tout m'assurer de ne pas déformer ce que des humains (je les mets volontairement au pluriel, pour les rattacher à une communauté, ou à un secteur de cette dernière) ont pensé jadis, puis ont mis par écrit, à ce sujet. Ils ont peut-être pressenti une vérité terrible, comme je viens de la rencontrer en essayant de comprendre notre être au monde, plusieurs milliers d'années après. Le texte consulté parle bien "des fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal", sans aucune majuscule. Un peu après, Eve estime que ce fruit est "désirable, puisqu'il [peut] donner l'intelligence". Enfin, quelques versets plus loin, "les yeux de tous deux s'ouvrirent; il reconnurent qu'ils étaient nus, et, ayant cousu ensemble des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures". Dans cette vision, le bien et le mal existaient, mais l'homme et la femme ne le savaient pas. Ils connaissaient les termes, puisque Dieu les avait prononcés dans son interdiction, mais ils ne devaient pas bien les comprendre et, en tout cas, ils ne savaient pas ce qui était bien et ce qui était mal. Ils découvrent soudain, sans que personne ne doive le formuler, qu'il est "mal" d'être nu. C'est un détail intéressant. Pour les petits enfants – jusqu'à un âge qui doit dépendre de l'environnement socioculturel – comme dans bien des ethnies isolées, la nudité n'est pas ressentie comme un mal. La connaissance du bien et du mal apparaît pour la première fois, dans l'optique de la *Bible*, à propos d'une valorisation de type culturel. Jusque-là, la créature humaine,

semblable à Dieu, disposait d'une sorte d'instinct, selon lequel obéir à Dieu est bon, et elle se disposait à vivre – un vivre qui ne serait pas "exister" au sens dynamique que ce terme a pris, mais simplement à être là, sans problème, sans aucun choix libre à faire. Nous sommes donc encore avant l'apparition de l'homme tel que nous le concevons; avant la "chute", Adam et Eve ne sont que les derniers ancêtres du premier homme, des animaux encore asservis aux lois de la nature.

Le premier vrai choix.

Ce premier homme surgira quand il devra faire un choix libre, quand son instinct – ce qu'il lui reste d'instinct, c'est-à-dire presque tout, à ce stade de pensée primitive – ne lui permettra pas de choisir entre deux attitudes que ses schémas lui proposent, ou ne l'obligera plus à le faire – et qu'il pourra (devra, donc) s'en remettre à sa pensée. Pourtant, aussi longtemps que cette dernière lui offre des stratégies bonnes pour lui et son espèce, Lucien (qui va nous aider d'une part à voir les choses du dedans et, d'autre part, du point de vue stylistique, à ne pas abuser du terme "l'homme") n'a pas à choisir, il fait "cela". Il est soumis en fait aux lois de sa pensée comme à celles de la nature; il n'est pas libre ni n'a besoin ou envie de l'être. Suppose maintenant que Lucien découvre dans son bagage intellectuel deux schémas et que l'un est bon pour lui et dangereux pour la collectivité (qui peut aller de la famille immédiate à l'ensemble de l'espèce), alors que l'autre est bon pour la communauté mais le met en danger lui, comme individu unique et irremplaçable. Il va accomplir son premier vrai choix, exécuter son premier acte libre, et devenir humain.

Sur quels critères...?

Si Lucien doit se décider à l'instant même, je ne vois pas d'autre solution que d'attribuer son choix au hasard, malgré mon aversion pour ce terme, que je considère comme hypocrite et mensonger. Si par contre il dispose d'un certain délai, je simplifie un peu et j'affirme qu'il y a deux solutions. Il possède probablement ce fameux "sentir" que j'ai situé comme entre l'instinct animal et la pensée humaine, mais cette localisation spatiale n'a évidemment rien à voir avec la réalité. Le "sentir" entre guillemets est indépendant de l'instinct comme de la pensée; il a un autre statut. Lucien peut donc s'en remettre à lui, et ne pas chercher plus loin. Mais il peut aussi ébaucher une réflexion, une analyse "intelligente" du pour et du contre de chacune des deux tactiques en présence; il entrera dans le processus du "raisonnement". Si ce travail de réflexion pousse Lucien à agir comme son "sentir" le lui propose aussi, tout va bien. Mais cela n'est pas prouvé et, au point où nous en sommes, rien ne nous permet de supposer qu'une de ces deux solutions (accord ou désaccord entre les deux instances de décision) est plus probable que l'autre. La situation demande donc à être encore soumise à d'autres approches analytiques. Un aspect du problème, que j'entrevois de loin, mérite pourtant d'être signalé: en cas de conflit entre ces deux instances, la pensée raisonnante est mal placée pour le résoudre, puisqu'elle est juge et partie. Elle tendra donc à se refermer sur elle-même, à rejeter l'irrationnel du "sentir".

A ou B ?

Le problème est délicat. Lucien "sent" que le schéma A est meilleur que le schéma B, mais sa réflexion lui démontre que c'est l'inverse. Il se trouve donc dans une situation voisine de celle que son lointain descendant, que nous avons rencontré dans notre voyage, avait connue quand son "sentir" s'opposait à celui du secteur dirigeant de sa collectivité. Seulement, dans le cas que nous étudions maintenant, les deux valorisations opposées – du schéma A ou du schéma B – proviennent de lui. C'est donc entre deux instances rectrices de lui-même qu'il doit choisir. J'ai signalé plus haut que la pensée est mal placée pour décider d'un choix, puisqu'elle est juge et partie, mais je dois en dire de même du "sentir", bien sûr. Lucien ne peut pas, comme l'âne de Buridan, hésiter entre deux tas de foin identiques jusqu'à mourir de faim. Il choisit A ou B, parce que la vie l'exige et qu'il n'a pas d'autre voie à disposition. Laissons de côté l'option qui consisterait à mettre le "sentir" en attente et à demander à la pensée de se remettre au travail. En effet, si cette tactique aboutit nécessairement à un bon résultat, c'est que le "sentir" ne se trompe jamais, et tout l'édifice s'écroule: la pensée n'a plus de raison d'être et Lucien est prisonnier de son "sentir", qui le prive de sa liberté (de choix). Si Lucien, sans raison apparente, décide de suivre son "sentir", cela ne l'engage pas à répéter ce choix chaque fois qu'un dilemme de ce type se présentera; c'est simplement le signe que quelque chose en lui présente une certaine tendance à privilégier le "sentir", sans l'y astreindre. Le même phénomène se produit s'il obéit à sa pensée, à sa raison; il n'a pas renié son "sentir" et pourra lui donner la

préférence dans une autre occasion. Peut-être que ses descendants hériteront de la "certaine tendance" décelée plus haut, peut-être que non, cela ne change rien au problème.

La connaissance et la liberté.

Il nous faut revenir à l'hypothèse formulée il y a peu et selon laquelle c'est la connaissance – du bien et du mal – qui serait à l'origine du drame humain; qui constituerait le péché originel. Je ne me sens pas le droit de la confirmer ni de l'exclure. Le "sentir" s'apparente à ce que les croyants appellent la foi, mais sans qu'intervienne le Dieu des religions. L'adhésion à la pensée rationnelle est une autre forme de foi; la pensée est humaine, donc imparfaite et faillible, nous le savons bien et rien ne prouve sa vérité, sinon elle-même. L'erreur serait d'exclure de nos choix de conduite une des deux ressources dont nous disposons pour agir le mieux possible. Adhérer exclusivement au "sentir" nous priverait de notre capacité de réfléchir, de former et d'améliorer l'outil merveilleux que représente notre pensée. Eliminer le "sentir" donnerait la toute puissance à ce qui n'est qu'un instrument, un "merveilleux outil" – qui inclut la volonté de l'utiliser, le dynamisme signalé plus haut – comme j'ai pris la précaution de le rappeler. Les deux termes sont significatifs: la pensée n'est qu'un outil, mais il est extraordinairement puissant – sans oublier la connotation de l'adjectif "merveilleux", que je formule d'après le *Petit Robert*: "inexplicable, surnaturel". C'est bien la foi qui nous attache aux deux systèmes de référence, et qui nous permet de garder face à eux une certaine distance, dans laquelle peut se manifester notre liberté.

Le dilemme.

Le centre de gravité se situe maintenant dans la collectivité. Ses membres disposent tous des deux systèmes – la pensée et le "sentir"... [Il est clair que cette opposition tend à privilégier, dans la pensée, sa dimension "raisonnable", la raison discursive, la réflexion rigoureuse. Nous savons cependant que la pensée englobe d'autres dimensions, et le problème sera repris plus tard. Je pourrais choisir le terme "raison", mais cela appauvrirait la pensée riche et variée à laquelle je tiens à faire allusion. Tu voudras bien – et je t'en remercie par avance – tenir compte de cette précision lexicale dans tout ce qui suit, jusqu'à la fin de ce premier tome de *NOUS*, qui approche à grands pas.] Je reprends donc... Les membres de la collectivité disposent tous des deux systèmes – la pensée et le "sentir", sur lesquels peut et doit s'appuyer l'instance rectrice ou, plus simplement, la volonté d'agir librement pour résoudre les problèmes de l'existence. Mis devant un vrai choix – nous connaissons les conditions qui le rendent tel – comment va réagir le groupe? Chacun de ses membres choisira entre les schémas de conduite A et B, comme précédemment. Sauf cas exceptionnels, il n'y aura pas unanimité. En effet, il s'agit alors soit d'un pseudo choix, dont la simple donnée implique la seule réponse cohérente possible, soit de la tutelle rigide et absolue des lois de la nature (oui, éventuellement, des lois d'une pensée dans ses premiers balbutiements). Que se passera-t-il donc? Il serait tentant d'imaginer un dialogue entre les deux groupes de partisans, amenant soit au triomphe des arguments de l'un des deux, soit à des concessions réciproques amenant à un schéma C, acceptable par tous. Une autre possibilité serait la scission, définitive ou

provisoire, de la collectivité; rien n'empêche que le groupe A et le groupe B, après avoir suivi chacun sa voie, se rencontrent au moment où apparaîtra une nouvelle difficulté à surmonter. Si l'opposition entre A et B se situe sur le plan éthique, cette réconciliation est peu probable, et d'autant moins possible que la contradiction sera plus forte. Or nous savons que ce type de divergence doit, presque par définition, se présenter assez fréquemment, comme nous venons de le voir. Elle est inévitable. Il n'y a pas de régulateur mystérieux qui empêcherait automatiquement l'apparition d'une communauté ayant choisi le mal et continuant dans cette voie. Bien sûr, elle a toujours la possibilité – la liberté – de réagir. Je ne vais pas énumérer tous les cas envisageables; il suffit de comprendre que, les choses étant ce qu'elles sont, les collectivités humaines vont se fragmenter, se multiplier, se ressouder plus ou moins bien, s'opposer les unes aux autres. Je dirais même que, tant que les conditions de survie sont acceptables, tant que la densité d'hommes au kilomètre carré reste modeste, cette situation n'a rien de catastrophique.

Coup d'œil sur l'histoire.

Dans les paragraphes qui précèdent, nous avons pris l'exemple d'une société encore assez uniforme. Lors d'une étape antérieure, nous avons commenté le cas des systèmes hiérarchiques bien établis. Ce que nous venons de voir semble indiquer que les premiers exemples envisagés sont à l'origine de ces futurs édifices à structure verticale; un des deux groupes va imposer son pouvoir à l'autre, et ensuite cherchera à le maintenir et à le renforcer. Ce sera d'ailleurs souvent le groupe minoritaire en

nombre, celui qui craint que la majorité numérique ne le marginalise, qui réagira de cette façon autoritaire et, en quelque sorte, préventive. Quoi qu'il en soit, cette évolution semble difficile à éviter, en tout cas si nous en jugeons à partir des expériences faites par notre civilisation occidentale; rien ne prouve cependant qu'elle soit inéluctable. Ce qui me semble plus intéressant, c'est de reprendre l'opposition entre le "sentir" et la pensée raisonnée ou rationnelle – sans oublier, dans ce cas, que la raison est une notion ambiguë, dont nous n'avons guère parlé jusqu'ici, mais qui fait partie de la liste des thèmes que je dois développer par la suite. Nous avons imaginé, il y a assez longtemps, quelques membres d'une collectivité qui possédaient un "sentir" plus efficace, plus réceptif que celui des autres. Il nous a plu de les situer au sommet de la structure verticale, comme garants de son bon fonctionnement. Nous avons cependant dû reconnaître que rien ne garantissait cette supériorité du "sentir" que certains prétendaient posséder. De plus, le secteur dominant – qu'il le mérite ou non au départ – pourra prendre goût au pouvoir, et tout faire pour le consolider. Nous avons enfin pressenti que ce genre de société pouvait aboutir à toutes les formes d'intégrisme religieux. Il en va de même, et cela saute aux yeux, pour l'autre option, celle de la pensée, sous une forme ou une autre. Les tenants de cette voie peuvent accéder au sommet de la pyramide, de façon absolument légitime ou par manque de scrupules, et par la suite imposer la dictature de ce qu'ils appelleront l'intelligence, la raison, le savoir, la science, dont ils se présenteront comme les dépositaires légitimes. Le "sentir" perdra de l'importance, au profit d'autres valeurs, qui seront en général des pseudo valeurs. La science... Ce terme a pris le sens

de "science dure", physique, mathématique, astronomie, chimie; et cela, non seulement dans le langage courant mais dans le mode de penser qu'on peut appeler moderne. Le statut scientifique des sciences dites humaines est difficile à définir et souvent contesté. La science recherche le vrai, l'exact, le précis, le démontrable, et non la valeur. Seul le savant, en tant qu'homme, peut opérer, sur l'ensemble de sa pratique, des greffes de type éthique. Dans ces cas, heureusement assez nombreux, ils recourent à leur "sentir".

Les neurones.

Lundi 22 janvier 2007. *Le Courrier* (www.lecourrier.ch), que nous connaissons déjà, ouvre sa dernière page, tout entière consacrée à ce problème, par l'interrogation *Et si l'homme n'était qu'une machine?*, suivie du grand titre *Dans l'ère du "robot sapiens"*, avec pour sous-titre *Auteur d'une thèse d'habilitation consacré aux réseaux de neurones, le philosophe Olivier Jorand, prof à l'Université de Lausanne, s'interroge sur la nature humaine. Les neurosciences et la cybernétique le guident.* Quand son interlocuteur lui demande si "l'homme est un automate contrôlé par un réseau neuronal", l'auteur répond: *Oui, à moins de croire en l'existence d'un "extra-ingrédient", d'un "souffle vital" ou d'un autre principe dualiste animant le corps humain*, après quoi le journaliste estime nécessaire de signaler que "le chercheur [est] par ailleurs détenteur d'une licence en science des religions". Cela met en relief le danger – que j'ai pressenti plus haut – que la religion, les religions, cherchent à monopoliser le "sentir". Olivier Jorand a commencé par mettre entre parenthèses le "sentir", pour construire son système du remarquable robot, au lieu de partir de la vérité que

le "sentir" nous apporte quant à la spécificité de l'humain doué de pensée. Il mécanise l'outil qu'est la pensée et les prive – la pensée et son outil – de leur humanité. Il "sait" pourtant très bien, quelque part en lui, et sans croire à quoi que ce soit dépendant de la "science des religions", que l'homme n'est pas un automate contrôlé [seulement] par des réseaux de neurones. Il sait aussi que cette vérité, intuitive en quelque sorte, n'est pas la seule et unique vérité de l'homme, mais qu'elle se situe à côté et au même niveau de vérité que celle des neurosciences et de la cybernétique. Cette position, prise par un chercheur sans aucun doute remarquable, illustre bien le double danger dont j'ai parlé récemment. Tu sens que j'ai un faible pour le "sentir", et je ne vais pas le nier. Mais j'ai reconnu son insuffisance, son incapacité à résoudre par lui seul les défis que la vie nous lance à tout moment, et en aucun cas je ne suggérerais que l'homme renonce à sa pensée, même sous les aspects les plus techniques, pour autant qu'il se souvienne qu'elle ne peut lui donner qu'une des dimensions ou des facettes de la vérité. Ceux qui mettent tout le poids sur l'orientation scientifique de la pensée courent le danger inverse, qui serait du type de la sentence que Rabelais attribue à Salomon, à juste titre je suppose (mais je ne vais pas relire tous les *Proverbes*): "Science sans conscience n'est que ruine de l'âme".

Le niveau national, en passant.

Le danger auquel je fais allusion se situe, nous l'avons vu en passant, tant au niveau de l'individu qu'à celui de la collectivité. Les cas les plus tragiques, les plus dangereux pour la survie de notre espèce et de la vie elle-même, sont représentés par les

communautés – des Etats, le plus souvent – qui unissent la confiance absolue dans la science et la sanctification d'un "sentir" dénaturé, manipulé par une caricature de la foi religieuse. Les informations dont nous sommes bombardés nous en offrent trop d'exemples pour que j'entre dans les détails; chacun a sa liste des Etats voyous. Seule la collaboration entre un "sentir" authentique et une pensée qui s'oriente en priorité vers la vie, le vivre bien, peut contrebalancer le mouvement destructeur des totalitarismes de tout genre.

La vérité intérieure.

Je te dois quelques éclaircissement au sujet de mon recours aux Ecritures; je te les expose maintenant, entre autres parce qu'ils présentent un certain rapport avec le point de vue d'Olivier Jorand. Ce dernier, en effet, a de la peine à cacher un certain mépris pour les gens qui croient à ce qu'il désigne avec les termes d'"extra-ingrédient", "souffle vital" et "principe dualiste" (les derniers guillemets sont de moi, les autres de lui). Je comprends sa réserve, cohérente avec l'ensemble de sa position, sans toutefois la partager totalement. Ce qui me surprend davantage, c'est qu'il mette si facilement de côté ce que j'appelle le "sentir". Pour répondre à la question qui lui était posée, à savoir si l'homme est un automate, il aurait pu simplement regarder en lui, écouter le message de son corps et de sa pensée, ou de son cœur en tant que symbole des sentiments et des émotions, message qui est absolument clair. Jamais aucun automate ne pourra rivaliser avec ce langage immédiat, indépendant des mots, qu'est le simple fait de vivre ici et maintenant, de penser, d'aimer, de craindre, d'imaginer. Vivre, c'est

en effet extérioriser une réalité intérieure, c'est envoyer un message à ceux du dehors. Cette façon de soumettre un message aussi évident au boycott de la raison scientifique est une aberration, une confusion de valeurs, qui montre bien que l'impérialisme logico mathématique a perdu contact avec les réalités de base, sans lesquelles la pensée et ses raisonnements n'existeraient pas; parce que l'homme lui-même n'existerait pas, évidemment!

La vérité révélée.

Si le rejet qu'exprime Olivier Jorand vise les affirmations de type gnostique, je suis d'accord avec lui, et je suis prêt à croire que l'ironie que je perçois dans sa réponse n'existe que dans mon imagination. Tout ce que nous savons du Dieu (des Dieux) des religions a été pensé par des hommes, exprimé par des hommes, puis écrit et transmis jusqu'à nous par un bon nombre d'intermédiaires, tous humains et capables de petites erreurs. La foi en ce Dieu passe par la foi en l'homme, et ce dernier est faillible et imparfait. Je ne mets pas en doute la sincérité des prophètes, qui peuvent croire vraiment avoir entendu la voix de (leur) Dieu, mais je récuse toute vérité basée sur cela seulement. Je dois ajouter à cette prise de position très nette deux corollaires. Premièrement, j'estime que l'essentiel d'une religion se trouve dans ses effets sur ses adeptes. Si elle les aide à vivre, et à vivre bien, pour leur bien et le bien des autres, je n'applaudis pas des deux mains, mais je comprends que, faute de mieux, un homme puisse y trouver "sa" vérité, qui lui donne une raison de vivre, ou la force de vivre. Deuxièmement, je sais par expérience que ce n'est pas facile de vivre dans ce monde sans repères et, plus particulièrement, d'y

assumer sa liberté. Je suppose que tu as senti plus d'une fois – si tu as eu le courage de me lire, et parfois de me deviner entre les lignes – tu as senti que je souffre moi aussi du manque de repères extérieurs à moi. J'ai fini par m'y habituer, par y voir même un privilège, mais sous la forme d'une obligation tyrannique: chaque choix que je dois réaliser – et ils sont nombreux, souvent lourds de conséquences au-delà de mon petit bien personnel – présente un côté angoissant. Je ne suis jamais certain d'agir bien, rien ni personne ne peut me sortir de ce doute. Même si je donne un conseil à un ami et que celui-ci, quelque temps après, vient me remercier: "Ah! tu as bien fait de me parler ainsi, cela m'a aidé, cela m'a permis de sortir de l'impasse où je me trouvais!", même dans ce cas je peux encore me demander si lui ne se trompe pas, si la meilleure solution pour son avenir personnel n'aurait pas été d'aller encore plus loin dans l'impasse et, grâce à cela, d'en ressortir par lui-même, enrichi et aguerri d'une expérience – dont je l'ai privé. C'est vrai que la liberté peut devenir lourde à porter et je comprends ceux qui se déchargent, ne serait-ce que d'une partie de cette responsabilité, sur une façon de penser qui leur semble bonne et qui leur propose des actes ou des attitudes qui les aident à vivre. Ils y perdent un peu de leur autonomie, ils y gagnent beaucoup en sérénité et, de ce fait, ils peuvent rayonner autour d'eux, aider les autres aussi à vivre mieux. J'ai suffisamment montré en quoi les religions ne m'attirent pas; je devais leur rendre justice et admettre qu'elles peuvent jouer un rôle positif, ce qui n'est pas à dédaigner, dans ce monde malade. Je comprends ceux qui estiment que c'est encore mieux d'arriver au même résultat sans cette aide. Pour moi, je ne vois pas les choses sous cet angle: je n'ai aucun mérite à

choisir ma voie, parce que les autres me sont fermées. Je ne veux pas essayer de croire! Si, malgré mon agnosticisme, je me suis appuyé – avec prudence, tu l'as remarqué – sur le texte de la Genèse, c'est à cause de la ressemblance que je sentais entre certaines dimensions du problème tel qu'il y est présenté et nos préoccupations dans notre actuelle quête de clarté. Nos voies sont différentes, certes; les circonstances qui conditionnent nos deux expériences – celle des gens d'alors et de là-bas et la nôtre, ici et maintenant – excluent que nous aboutissions à la même conclusion. Par contre, les schémas que ces anciens ont utilisés offrent encore aujourd'hui une réelle efficacité, et cela est à la fois émouvant et dynamisant; je suis heureux d'avoir pu faire un bout de chemin côte à côte avec eux.

Vers les fondements de l'éthique.

Le texte biblique m'a aussi donné l'occasion de voir sous un jour nouveau la question de l'éthique et de ses fondements, sous-jacente à toute notre démarche. Dans nos sociétés, l'enfant apprend très tôt qu'il y a du bien et du mal. Toute influence culturelle mise à part, il l'apprend tout d'abord sans le savoir vraiment, à travers les sensations agréables et désagréables qu'il éprouve. Pendant un certain temps, cette bipolarité étendra son domaine, encore sur la base des expériences et des sensations, avec des plaisirs et des désagréments liés à la nourriture, aux bruits, aux couleurs peut-être, au toucher certainement. Dans nos sociétés, cet apprentissage ne reste pas longtemps l'apanage exclusif de l'enfant. Son entourage lui apprend que telle action est bonne et telle autre mauvaise. Cela se fait par des mots, par un sourire opposé à une grondée, par une

tape sur les doigts ou une caresse sur les cheveux, plus tard au niveau du dessert, refusé ou non, des petites récompenses, des punitions. Dans certaines famille, les parents prennent la peine de tout expliquer par de belles phrases, souvent hors de la portée des destinataires, alors que dans d'autres, "C'est comme cela!" Quoi qu'il en soit, chacun de nous se rend compte, peu à peu, du flottement qui règne dans ce domaine, et des désaccords qui apparaissent, entre moi et mes parents, entre eux et les enseignants, ou les voisins, et même entre maman et papa, ce qui pose de graves problèmes. Bien privilégiés Adam et Eve, qui ont tout de suite su que c'est mal d'être nu. Mais voilà: est-ce que c'est vraiment mal? Je ne crois pas qu'il soit possible de ne jamais décider soi-même si une action ou une attitude, dans une situation bien précise, est bonne ou mauvaise. Ni ce que nous connaissons des lois, ni les coutumes familiales et de la communauté restreinte, ni les préceptes religieux et les autres codes, explicites ou non, ne suffisent à résoudre tous les dilemmes. Chacun va se trouver, une fois ou l'autre, dans la situation de devoir décider si "cela" est bon ou mauvais – ou, tout au moins, meilleur ou moins bon, mais pour simplifier nous pouvons nous en tenir à la dichotomie de base. Ce n'est pas fantasmer que d'imaginer des cas où l'absence de norme n'est pas ressentie comme dramatique; elle est dans l'ordre des choses, parce que le bon sens suffit à trancher la question. Mais nous savons par expérience que la contraire est fréquent, que nous hésitons, nous en appelons à notre pensée, qui s'efforce de peser le pour et le contre, à notre "sentir", même si nous n'en avons pas conscience, nous comparons avec des expériences comparables, mais jamais identiques.

L'ordre des choses.

Tu me diras que mon recours, ci-dessus, à l'"ordre des choses" est facile et, surtout, qu'il ne résout rien. Je m'en suis rendu compte au moment où je l'écrivais et j'ai terminé ma phrase avec l'intention de reprendre la question à partir de cette formule, précisément. Elle sous-entend qu'il ne peut pas en être autrement, que c'est absurde d'imaginer la vie à l'intérieur d'un système où le bien et le mal seraient des paramètres universels, attribut nécessaire de tout donné. L'absence apparente de cette dimension serait simplement due au fait que le donné en question se situe à égale distance des deux extrêmes de la dichotomie, comme le tiède de l'opposition chaud / froid. C'est donc une impression que j'ai eue et que, maintenant, j'ai de la peine à justifier. Mon hésitation doit tenir, en partie du moins, à la polysémie des deux termes en question. Il est évident que je tâche de cerner le bien et le mal sous l'angle de la morale. Bien sûr, je me réfugie de nouveau derrière un mot flou, qui ne suffit pas à dissiper mon malaise. Il peut toutefois m'être utile en m'obligeant à le situer plus exactement, en le distinguant de notions voisines. Par exemple, je dois mettre en doute la légitimité de ma façon de situer le premier contact de l'enfant avec le couple bien / mal au niveau du goût. C'est pourtant un schéma de départ significatif. L'enfant... Si tu permets, je vais l'appeler Pierre, pour être plus à l'aise dans mon expression. Pierre, donc, découvre que toutes choses ne sont pas égales, et cette découverte va nécessairement s'articuler avec la suite de son vécu, avec des "plus" et des "moins" valorisés, existentiellement importants. Il faudra donc qu'il apprenne à distinguer entre toutes

les échelles de même type, et en particulier à accepter de voir au-delà de son simple plaisir. Cela semble évident dans le cadre d'une réflexion comme la nôtre – le plaisir ne doit pas être confondu avec la valeur morale – mais c'est à un bouleversement énorme que Pierre va être confronté, ou soumis. Son univers, sa vie, étaient structurés sur l'axe qui va du plaisir à la souffrance. Surtout, alors qu'il n'avait aucune peine à distinguer le bien du mal sous cet aspect hédonique, il ne sent pas par quoi il peut – puisqu'il doit – le remplacer. Quel organe de perception, quelle faculté, quelle facette de la connaissance, ou de l'appréhension, pourra le renseigner sur le bien ou le mal lié à un objet, à une personne, à une action, à une pensée? Ici, la réponse s'impose, mais en tant qu'éducateur je ne me sens pas en droit de la dévoiler à Pierre. Il faut trouver des approches qui lui permettent de s'orienter par lui-même, d'agir bien plutôt que mal.

Progrès par étapes.

Il nous faut avancer pas à pas, même si nous pressentons déjà à quelle conclusion nous ne pourrions pas échapper. Restons-en donc au plaisir du goût. En tant qu'animal, Pierre dispose d'un certain instinct, qui le poussera vers ce qui lui est bon du point de vue diététique. Mais l'animal humain d'aujourd'hui a perdu une bonne partie de l'instinct qu'avait notre Lucien en venant au monde. Surtout, les aliments qu'on lui offre, ou ceux qu'il trouve à portée de sa main à la suite d'une inattention de ses parents, ne sont pas – pas toujours tout cas – ceux que les lois de la nature avaient répertoriés et répartissaient à qui de droit. Alors, le papa de Pierre va lui expliquer... Au début, par des intonations, des mimiques, des

mots que Pierre ne saura pas à quoi rattacher. Avec les années, le papa pourra utiliser des phrases cohérentes: "Oui, je sais, c'est très bon, mais ça va faire mal à ton petit ventre." Pierre se laissera convaincre, plus ou moins, et avec davantage de peine en sens inverse: "C'est vrai, je sais, ce n'est pas très bon; mais si tu avales cela, tu iras mieux, tu n'auras plus mal à ton petit ventre". Peu à peu, Pierre sentira que quelque chose est bon ou mauvais en rapport avec ses conséquences. Mais le nouveau schéma n'est pas facile à manier. D'une part, la relation de cause à effet est encore flottante dans sa pensée et sa vérification est soumise au temps, souvent assez long. "Ne touche pas, c'est très chaud; si tu touches, ça va te faire mal", est un cas facile. Pierre peut contrôler, prudemment, et comprendre que papa a raison. D'autre part, la conséquence posera à son tour la question du bien ou du mal. Le problème du temps qu'exige souvent la confirmation de bien ou du mal par ses conséquences s'ajoute à la valorisation problématique de cette dernière, comme dans l'argument de maman: "Si tu ne manges pas ta soupe, tu ne deviendras pas grand comme papa!" La conséquence mettra des années à se manifester, et sa valeur, vue du petit Pierre, est loin de s'imposer immédiatement.

Une vision élargie.

Je n'insiste pas. L'"ordre des choses" auquel j'ai renvoyé la difficulté tout à l'heure semble jouer son rôle assez bien. Nous n'avons pas d'organe de perception du bien et du mal, et le renvoi d'un donné à ses conséquences ne fait que déplacer le problème. Pourtant, il y a des cas – et surtout des cas extrêmes – où je crois,

sans réserve, percevoir le bien ou le mal; de plus, j'ai la sensation que personne ne peut réagir autrement que moi. Si j'oppose Adolf Hitler à l'abbé Pierre, dont j'ai appris la mort ce matin – et les funérailles nationales auxquelles assistera le Président de la République Française, ce qui nous rappelle que tout événement ne peut être compris que dans son contexte le plus large – je ne parviens pas à croire qu'il y ait un seul homme, connaissant ces deux personnalités, capable de mettre le premier du côté du bien et le second de celui du mal. Je suppose aussi que personne ne me contredira, et pas même en son for intérieur, si j'affirme que c'est mal de faire souffrir autrui sans motif, pour le seul plaisir. En sens inverse, je conçois que quelqu'un puisse émettre des restrictions à l'affirmation disant que c'est bien d'aider autrui dans la détresse. J'ai déjà fait allusion à un phénomène semblable il y a peu; il reste toujours la possibilité que, se sauvant lui-même dans un effort suprême, ce pauvre malheureux vivra mieux par la suite que s'il a dû accepter mon aide. Dans les cas de ce genre, il n'est pas possible de comparer les deux évolutions, sauver une fois, et une autre fois laisser l'autre se sauver tout seul, pour ensuite voir quelle était, quelle aurait été la meilleure solution. Après avoir évoqué toutes ces difficultés que chacun rencontre au moment de prendre une décision, je pense à la facilité avec laquelle nous avons tendance à savoir ce que les autres devraient faire, ou auraient dû faire, et à le leur dire avec l'assurance de celui qui a compris, qui connaît les tenants et les aboutissants...

Penser et agir.

Nous touchons là un autre aspect du problème éthique. "L'enfer est pavé de bonnes intentions". Je ne sais pas de qui est cette célèbre maxime; elle nous offre deux possibilités d'interprétation. Selon la première, le sujet en question – celui qui voulait aller au paradis et se retrouve en enfer – avait une bonne intention et il a agi en conséquence, mais il se trouve que son acte a causé du mal à autrui, à celui-là même qu'il voulait aider ou à d'autres; s'il est en enfer, c'est donc que la conséquence est plus importante que le désir de faire bien, et peut transformer le bien en mal. Dans l'autre lecture, le prévenu avait une bonne intention, mais il s'est contenté de cela, il n'a pas eu le courage de l'exécuter, il a trop attendu, ou il a été maladroit dans sa réalisation et le résultat est désastreux; c'est donc à nouveau la conséquence qui compte. Ne laissons pas les partisans de cette maxime dénigrer de façon abrupte la bonne intention, qui jouit dans notre échelle de valeurs d'une place enviable. Dans notre perception immédiate et spontanée, une bonne intention est bonne; ce n'est pas une question de lexique, mais de bon sens. C'est bien de vouloir faire quelque chose de bien. De même, une mauvaise intention est mauvaise, quel que soit le résultat; je voulais nuire à mon prochain et il se trouve que je lui ai rendu service. Si je réfléchis à mon sentiment, je dois reconnaître que mon acte de pensée était mauvais; je peux être déçu ou heureux qu'il ait échoué, cela ne change rien au mal que j'ai désiré faire.

Retour à "l'ordre des choses".

Ces quelques digressions montrent que l'"ordre des choses" n'était pas simplement un paravent, facile mais trompeur. Et c'est le

terme "choses" qui apporte la précision nécessaire. Les "choses", au sens le plus large du terme – c'est-à-dire les objets, les personnes, les actes – ne sont pas valorisées par elles-mêmes, ni par leurs conséquences. Le bien ou le mal ne se trouve pas en elles, mais dans l'esprit ou la pensée de celui qui les perçoit, les manipule, les exécute. Le bien et le mal se situent en moi, sous deux aspects complémentaires. Dans ma perception immédiate tout d'abord, que je pourrais assimiler au "sentir" que je traîne tout au long des pages depuis si longtemps. Je ne propose pas encore l'assimilation d'un terme par l'autre, mais leur parenté est évidente; rien ne presse. J'admets que, plus ou moins clairement, tout donné m'apparaît comme situé sur l'axe bien / mal; et cela, sans aucune raison, aucun raisonnement, aucun critère. C'est pourquoi je parle de perception "immédiate", sans le moindre médiateur, par contact de moi à "cela" (que je perçois, que j'imagine, que je m'apprête à faire ou à ne pas faire). Ensuite, la valorisation morale portera sur ma réaction concrète: opter pour le bien ou pour le mal immédiatement perçu, réaliser l'acte mauvais ou m'en abstenir, adhérer à l'objet bon ou ne pas pouvoir me résoudre à le faire, pour des motifs en dernière analyse égoïstes. Cette dernière précision est une façon de rappeler que le choix – ce double choix, sur l'objet puis de réaction (action en retour) – ne se produit pas nécessairement dans l'instant même. D'une part, je peux pressentir que des éléments perturbateurs me privent du contact immédiat qui me renseignerait sur l'objet, et je dois me donner le temps de "sentir" vraiment si cela est bon ou mauvais (tu vois, je me laisse tenter par l'assimilation); et, d'autre part, j'ai parfois avantage à analyser à fond les circonstances avant de m'engager dans la

bonne voie, souvent sans retour – qu'il s'agisse de refuser la mauvaise action ou de réaliser la bonne. J'ai donc le droit de reprendre ma conclusion précédente, un peu hâtive au moment où elle était apparue, mais bien claire maintenant: "Nous finissons par comprendre que cette absence de valorisation est dans l'ordre des choses et que nous devons nous attendre à vivre fréquemment ce type de perplexité."

Parenthèse au sujet de ma vision.

Dans une série de petites phrases qui m'ont frappé – et dont j'ai souvent omis de signaler l'auteur – je trouve par exemple: "Ce n'est pas la photo qui est scandale, ça n'existe pas, ça; c'est le regard qu'on porte dessus." Et plus loin: "Le bien ou le mal est souvent dans le regard que les gens portent sur les choses". Je ne les cite pas comme preuve de la validité de mon point de vue, mais pour signaler que je n'ai pas la sensation d'avoir inventé quoi que ce soit, ni ici ni autre part, d'ailleurs. L'itinéraire suivi pour arriver à ma conclusion est peut-être assez personnel, mais cela n'a aucune importance; je suis toujours heureux de rencontrer quelqu'un qui prend la peine de mettre l'accent sur la dimension subjective de la vision ou du jugement, sur l'autonomie du sujet et sa responsabilité. Mon but est d'insérer toutes mes "idées", conventionnelles ou provocantes, dans un ensemble aussi vaste et aussi cohérent que possible. La cohérence n'apparaît pas nécessairement au premier regard (objectif?); elle attend une seconde vision, subjective et généreuse. Quant à la totalité, elle a été annoncée sous la forme d'un texte de neuf cents pages; elle est donc encore bien loin de tout regard possible. L'avenir dira... (Fin de la parenthèse.)

Le lecteur exigeant.

Je me sentais heureux d'avoir fait le tour du problème et de pouvoir reprendre mon itinéraire là où je l'avais laissé, quand j'ai perçu ton regard interrogateur? "C'est tout?", me demandais-tu. Merci de m'éviter un faux-pas, que j'aurais eu de la peine à rattraper par la suite. Un lecteur – j'aime m'imaginer quelques lecteurs, bienveillants mais parfois un peu pressés – pourrait déduire de mes derniers paragraphes que rien n'est bien ou mal en soi, mais seulement "pour" un sujet, donc pour n'importe quel sujet. Ce qui est bon de mon point de vue sera mauvais pour mon voisin, tout est relatif, tout est subjectif et, par là, sans valeur, imagination, rêverie. Nous sommes dans la même situation que celle que nous avons connue il y a longtemps, face au problème du "réel". Je crois même me souvenir qu'à cette occasion, j'avais fait allusion au vrai, au beau et au bon (ou au bien), en annonçant que nous allions les retrouver en chemin. A cette étape-là, nous avons limité notre réflexion au réel et nous étions arrivés à cette idée, que le réel est ce qui résiste à mon libre arbitre – "le" libre arbitre, de chacun. Il en va de même pour le bien, lorsque je ne peux pas ne pas le "sentir"; il y a "quelque chose" qui m'empêche absolument de renier cette forme de perception immédiate. Si tu as oublié comment nous avons abouti à cette certitude, recherche l'épisode de la boîte de plastique contenant un DC de l'"Harmonic Choir", et celui du marteau tout en métal, qui suit de près.

Le bien, subjectif et universel.

Je ne peux pas me résoudre à penser que "mon" bien n'est tel que pour moi, que ma valorisation est gratuite, abstraite, fondée sur rien. Pourtant, j'ai insisté sur l'immédiateté de mon contact avec la dimension bonne ou mauvaise de tous mes "objets"; entre elle et moi, il n'y a aucun "fondement", aucun argument, aucune preuve. J'ai heureusement gardé en mémoire l'épisode du marteau, dont le schéma est apte à intervenir ici. Je peux douter de son existence (existence-en-soi), mais je ne parviens pas à le percevoir autrement qu'il ne se présente à moi, avec sa forme, son poids, ses dimensions. Il y a donc un "quelque chose" qui me garantit, non pas la réalité du marteau, mais l'irréductibilité de ses caractéristiques. Je vais essayer un procédé semblable avec le bien et le mal. Est-ce que je peux imaginer que "faire souffrir autrui gratuitement, pour le seul plaisir de le voir souffrir", est bien? La réponse ne tarde pas: NON. Je peux savoir que certains êtres humains réalisent cet événement, cette "performance"; je sais donc que des hommes sont capables de faire souffrir autrui pour le seul plaisir de la chose. D'après ce que j'ai lu à ce sujet, certains savent qu'ils font mal et cèdent à la tentation du plaisir; nous parlons alors de maladie, de pathologie. Il semble pourtant que les choses aillent plus loin et que plusieurs de ces malades n'aient pas du tout la sensation d'agir mal. Dans ce cas, j'accepterais la circonstance atténuante de la maladie, sous forme de perte de la perception immédiate – et en particulier s'agissant du bien et du mal – dont chaque organisme humain est doté. Dans le premier cas, le choix de faire le mal en sachant que c'est le mal n'est pas vraiment une circonstance atténuante, sinon du point de vue juridique. Je dirais plutôt, en relation étroite avec ce que nous avons vu il y a un certain temps – par exemple à propos d'Adam et Eve – que cela

"devait être possible" pour que le bien et le mal gardent leur sens. Un mal que personne ne peut choisir librement perdrait tout sens et, avec lui, disparaîtraient le bien et toute vue éthique. Il faut que je puisse agir mal, savoir que c'est mal et malgré tout le faire, pour que mes éventuels choix du bien aient une valeur. Mais il ne s'agit pas d'une clause formelle; si tout le monde peut faire ce choix mais que personne ne le fait, le mal cesse d'exister et tout l'édifice moral s'écroule, entraînant le sens de l'humain et de la vie. L'opposition entre le bien et le mal m'est confirmée par le fait que je peux apprendre n'importe quoi, écouter n'importe quel raisonnement, exiger de mon imagination des efforts démesurés, je ne parviens pas et je sais que je ne parviendrai jamais à penser, à "sentir" que l'attitude décrite ci-dessus – faire souffrir autrui sans raison – n'est pas mauvaise, ne fait pas partie du mal.

Le "sens" du bien et du mal.

Il y a donc, dans ce phénomène, un schéma très proche de celui qui est apparu dans ma quête du "réel". Je "sens", je devine qu'il y a "quelque chose" qui empêche que je puisse mettre en doute le caractère mauvais, ou mal, de "cela", ou le caractère bien d'un autre "cela". Je ne perçois ni ne "sens" ce "quelque chose", mais j'en perçois très clairement l'action, dans mon impossibilité de me distancer de mon jugement, de le renier. J'ai donc la perception immédiate de l'obstacle qui limite mon libre arbitre, ou plutôt le fait même de cette limitation, l'effet de cet obstacle. Je suis entouré de multiples négations de ma liberté, de ce même genre, qui vont de la loi de la chute des corps qui me retient de sauter du sommet d'un gratte-ciel jusqu'à ce sentiment de rejet face à la souffrance infligée

gratuitement à autrui. Il y a des "donnés" qui viennent d'ailleurs (un "ailleurs" sans référence à l'espace à trois dimensions), qui ont un statut différent de tout ce qui structure notre existence ici et maintenant. Ces "donnés" ne nous sont pas immédiats, nous n'avons accès qu'à leur(s) effet(s); mais nous ne pouvons pas douter d'eux. J'admets même, si tu le désires, qu'ils ne "sont" pas comme "est" tout ce que nous connaissons, ce qui ne nous autorise pas à affirmer qu'ils ne sont pas: il y a plusieurs statuts d'être. Les limites imposées à mon activité de sujet (de la perception ou de la connaissance) me garantissent qu' "il y a" quelque chose qui fait que telle attitude ne peut pas m'apparaître autrement que mauvaise. Mais les choses s'arrêtent là.

Subjectif et objectif.

Je n'ai pas cherché à éliminer la dimension subjective de l'opposition bien / mal. Tout dépend du sens exact que nous donnons à cet adjectif. Un jugement moral sera subjectif, dans le sens le plus courant de ce terme, s'il est influencé par des goûts personnels, des préférences anecdotiques, intéressées, égoïstes, davantage que par des critères précis et neutres, donc appliqués de façon scrupuleuse, et quelque peu mécanique. Il s'oppose au jugement objectif, dans lequel j'essaie d'éliminer mes affinités personnelles, de voir les choses telles qu'elles sont, comme si j'étais un automate plus qu'un humain. Cette opposition simpliste entre subjectif et objectif devrait apparaître sous d'autres termes, comme partialité opposé à impartialité, ou neutralité face à préjugé. Il serait facile alors de redonner au subjectif la place immense, le rôle énorme qu'il joue dans tous les aspects de la vie, y compris donc la simple perception, la

connaissance, l'imagination, l'évaluation sous quelque angle que ce soit, en particulier du point de vue moral. J'utiliserais volontiers le mot "jugement", mais seulement en prenant le verbe juger dans le sens de "attribuer le caractère bon ou mauvais à un objet", c'est-à-dire sans aucune allusion à une forme de punition ou de récompense, si le jugement porte sur un individu, et même, de façon plus générale, en mettant entre parenthèses, en évitant dans un premier stade tout sentiment apparenté à la haine. Le premier pas à faire est l'établissement d'un constat: cela est bien, bon, ceci est mal, mauvais. Ce terme de "constat" doit lui aussi se distinguer de son emploi juridique. Il ne prétend pas faire loi, il avoue sa subjectivité en tant qu'acte d'un sujet, d'un sujet humain, capable donc de se tromper. Mais en même temps, je ne dévalorise pas mon propre constat, je l'assume, j'adhère absolument à lui. Je le ressens comme vrai, mais je ne cherche pas – au départ du moins – à l'imposer comme tel, comme universel.

Une analyse plus profonde.

Nous nous retrouvons dans l'optique de la foi – et je rappelle que je m'en tiens à l'acception qui apparaît sous chiffre II.3 du *Petit Robert*: "Le fait de croire à un principe par une adhésion profonde de l'esprit et du cœur qui emporte la certitude"; en remplaçant bien sûr "principe" par un terme plus général, par exemple "quelque chose". Il s'agirait ainsi d'une possibilité de savoir ce qui est bien et ce qui est mal, sans arguments, sans critères de jugement, par cette sorte de "perception immédiate" déjà abondamment commentée. Je ne mets pas en doute cette appréhension, mais je n'oublie pas qu'elle est mienne et que je suis par définition faillible. Je peux parfaitement la

confronter à d'autres sources d'information, la sagesse d'autrui ou ma confiance en sa perception immédiate à lui, les préceptes d'une religion ou, plus vraisemblablement, la lecture au second degré des textes sacrés, les systèmes valorisants de ma communauté, ou d'autres communautés. Ces comparaisons peuvent parfaitement modifier mes intuitions, pour autant que je continue d'adhérer, avec la même intensité, à la nouvelle vision. Elles peuvent aussi rester en marge de mes certitudes, à titre de référence, sans qu'il soit nécessaire de les éliminer.

Pensée et foi.

Le dialogue le plus intéressant est certainement celui que je peux établir entre ma foi et ma pensée. Dans le sens que cette opposition a pris dans notre civilisation judéo-chrétienne, comme d'ailleurs dans d'autres religions, il est difficile d'éviter la subordination d'un des deux éléments à l'autre ; l'histoire de l'Eglise chrétienne est pleine de "disputes" à ce sujet, qui concluent généralement à la primauté de la foi – donc, dans ce cas, de la croyance absolue en la vérité des textes sacrés, dictés à l'homme par Dieu – qui doit éclairer la raison. De mon point de vue – j'entends par là "au niveau de l'individu", dont je suis un exemple comme les autres – si la coïncidence exacte n'est pas donnée d'emblée, je tâche tout d'abord de chercher une conciliation qui n'exige de part et d'autre que de légères concessions, des précisions terminologiques, par exemple, ou des nuances sans grande conséquence. Si je n'y parviens pas, ma situation est évidemment très problématique, pour ne pas employer de terme plus violent. Je ne dispose d'aucune faculté indépendante pour décider entre cette foi et les analyses de la pensée. Le "sentir",

conciliateur entre les lois de la nature et la pensée à l'époque de Lucien, est trop proche de la foi pour pouvoir jouer ce rôle, ce qui est aussi le cas de la pensée, juge et partie ; inutile de le rappeler. Reste alors ce que tu peux appeler le "tempérament" de chacun, qui le pousse vers l'une ou l'autre des deux instances. En l'absence d'une disposition de ce genre, d'une tendance personnelle, soit vers l'intimité de soi, soit vers l'absolu rationnel et universel, ce sont des éléments périphériques, extérieurs donc à soi en tant que personne unique et irremplaçable, qui vont emporter la décision ; je n'en fais pas la liste, trop longue, et qui englobe aussi bien la trajectoire vitale que la prégnance de l'entourage momentané ou simplement la peur du qu'en dira-t-on.

Comprendre ses propres choix.

Si tu tiens à inclure le hasard dans la liste, libre à toi ; j'avoue n'avoir jamais pris une décision importante en lançant les dés sur le tapis. Je me suis trouvé souvent dans des situations extrêmement délicates, qui sont vite devenues angoissantes ; pourtant, je ne saurais pas dire avec précision, aujourd'hui, ce qui a déterminé mon choix, à laquelle des deux injonctions, incompatibles sur ce point précis, j'ai obéi. N'oublie pas qu'il y a plusieurs façons de comprendre ; à côté de la compréhension intellectuelle, codifiée dans des phrases claires, il y en a beaucoup d'autres, tout aussi importantes, voire plus fiables. Je ne peux pas non plus dire comment je réagirai si je me trouve à nouveau déchiré entre ma foi et ma pensée. J'en déduis que, pour moi, cette situation fait partie de l'ordre

des choses, une fois de plus. Le schéma que je viens d'exposer, ou plutôt les divers schémas qui se combinent entre eux, rendent inévitables des impasses de ce genre. Si la raison et la foi aboutissaient toujours au même résultat, comment pourrions-nous les distinguer l'une de l'autre? En d'autres termes, à quoi servirait la pensée, si elle ne devait pas, à l'occasion, s'opposer à la perception immédiate? Cette dernière finirait par être absorbée dans le système des lois de la nature et notre statut d'homme perdrait sa signification. Et c'est bien, dans ma vision du monde comme dans mes principes d'analyse, la chose que je ne peux en aucun cas admettre. Toute la quête que je te décris depuis la première ligne vise le "Saint Graal" agnostique du sens de l'humain en général et de ma vie en particulier. Tu t'en doutais, non?

En d'autres termes...

Si ces prises de position te gênent, je peux apporter quelques précisions, qui la nuanceront. Ma conviction profonde est que je ne suis pas une marionnette soumise, soit à une Toute Puissance extrahumaine, soit à l'ensemble des conditionnement et des pressions exercées sur moi par mon environnement. Je ne suis pas non plus, en des termes à peu près équivalents, un automate doué d'une intelligence mécanique qui déduirait, de son analyse parfaite des circonstances et des situations, ce que je dois faire. Ce ne serait plus un vrai "devoir", et j'aurais mieux fait de parler de "ce que je vais faire", sur l'ordre de ce cerveau impersonnel. Ce dernier serait l'aboutissement suprême des lois de la nature, et l'homme ne serait pas différent qualitativement des autres animaux. Toute coloration éthique disparaîtrait, il n'y aurait plus que "la meilleure solution pour

toi et tes proches", déduite selon des critères objectifs; cette fois, l'objectivité apparaît dans le sens absolu du terme: il n'y a plus de véritable sujet, c'est toujours le système qui décide pour moi et à travers moi. Je sais que cette théorie est défendue au niveau du discours, et qu'il est alors difficile de lui opposer des arguments situés sur le même plan que les siens, donc objectifs eux aussi. Je doute que quelqu'un puisse vivre vraiment cette vision du monde. Nous avons tous la perception immédiate de notre individualité unique et irremplaçable, nous sentons que notre vie a un sens. Mais quel sens? C'est vrai que ce sens défini, formulable, n'est pas donné "immédiatement"; je ne sais pas si je parviendrai un jour à le nommer, à le décrire. Ce n'est pas le but essentiel de ma quête, le Saint Graal dont j'ai parlé il y a peu; tout au plus, une de ses dimensions. Ce dont j'ai besoin, c'est de savoir que ma vie a un sens, plutôt que de pouvoir exprimer clairement de "quel" sens il s'agit. Ce que nous pouvons faire, ce que je crois faire avec toi depuis le début de notre aventure commune, c'est de chercher dans les structures de l'humain des éléments qui confirment cette existence du sens. J'espère que tu es d'accord de continuer dans cette voie. Parmi les premiers "nous" que j'ai signalés sans les soumettre à l'analyse, en les renvoyant donc à "plus tard", figurent celui qui unit mon corps et mon esprit et celui que forment mon corps et ma volonté.

Plus tard...

Ce "plus tard", ce sera dans le deuxième tome de *NOUS*. La division du texte en trois "volumes" est en rapport direct avec ce dernier terme. C'est en effet simplement une question de volume. J'ai annoncé au départ neuf cents pages et j'espère m'y tenir. Or, un

livre de cette épaisseur suffirait à te décourager, toi mon précieux lecteur éventuel. Si tu es parvenu jusqu'ici, tu me feras probablement le plaisir d'essayer de continuer; il y aura de jolis moments, je te le promets, mais aussi des passages ardu.

Merci de ta collaboration. Que serais-je sans toi?